This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06926571 2

TRAITÉ
DU
CHOIX DES LIVRES.

Peignot.
* B

Non refert quam multos habeas (libros) sed quam bonos.
Distrahit animum librorum multitudo. SENECA.

Aiunt multum legendum esse non multa. PLIN. JUN.

A DIJON, DE L'IMPRIMERIE DE FRANTIN.

TRAITÉ

DU

CHOIX DES LIVRES,

CONTENANT

1.° Des observations sur la nature des ouvrages les plus propres à former une collection peu considérable, mais précieuse sous le rapport du goût.

2.° Des recherches littéraires sur la prédilection particulière que des hommes célèbres de tous les temps ont eue pour certains ouvrages.

3.° Un Mémorial bibliographique des éditions les plus correctes et les plus belles des chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, grecque, latine, française et étrangère.

4.° Enfin une notice sur l'établissement d'une bibliothèque, sa construction, sa division, le soin que l'on doit prendre des livres, etc. etc.

PAR GABRIEL PEIGNOT.

PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.
DIJON,
CHEZ VICTOR LAGIER.

M. DCCC. XVII.

ASTOR

PRÉLIMINAIRE.

Le goût des livres, si rare avant le XVI.e siècle, est maintenant tellement répandu que l'on ne trouve presque pas une seule maison jouissant d'un peu d'aisance, qui ne possède une bibliothèque plus ou moins volumineuse. C'est la preuve que depuis près de quatre cents ans (1436) qu'existe l'art de l'imprimerie, le nombre des acquéreurs de livres, soit par besoin ou par goût, soit par manie ou par ostentation, a toujours été en proportion des produits de cet art. Nous disons acquéreurs et non pas amateurs, car s'il n'y eût jamais eu que de vrais amateurs, c'est-à-dire, des hommes d'un goût sévère, des savans profonds, des amis éclairés de la saine littérature et de la solide instruction, il est bien présumable que l'immense quantité de livres répandus dans les quatre parties du monde ne

seroit pas aussi considérable (1), et sur-tout que l'on seroit moins dans le cas d'appliquer à presque toutes les collections littéraires ce que Martial dit à juste titre du recueil de ses épigrammes :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Epig. 17, LIB. I.

Il y a du bon, passablement de mé-

---

(1) Un curieux s'est amusé à chercher ce qu'on peut appeler la pierre philosophale en fait d'histoire typographico-littéraire, c'est-à-dire, le nombre (présumé) de livres qui ont été mis sous presse depuis 1436, ou plutôt 1450 jusqu'en 1816 : après avoir compulsé des milliers de bibliographes, de catalogues en tous genres et de journaux littéraires, après de longs calculs établis par progression de 25 ans en 25 ans, sans négliger les événemens civils, politiques et religieux, qui, de temps en temps, ont pu donner plus d'activité à la presse ; enfin, après un travail considérable et plus pénible qu'utile, notre calculateur a trouvé que les quatre siècles typographiques ont pu produire un total de 3,641,960 ouvrages imprimés tant en Europe qu'ailleurs ; ensuite il suppose que chaque ouvrage est composé, terme moyen, de 3 volumes (ce qui me paroît trop fort), et qu'il a été tiré à 300 exemplaires. D'où il résulterois qu'il est sorti de toutes les presses qui ont

diocre et beaucoup de mauvais. Puisque la littérature prise en général offre malheureusement un tel amalgame, il faut donc nécessairement faire un choix; et l'on conviendra, d'après l'influence que l'étude et la lecture ont sur le goût, sur les opinions, sur le raisonnement et sur la facilité à rendre ses idées, on conviendra, dis-je, que l'on ne peut apporter trop d'attention à ne choisir

existé jusqu'à ce jour, 3,277,764,000 volumes. Mais, selon notre curieux, les deux tiers au moins de cette masse énorme sont détruits (je pense qu'il y en a bien les trois quarts); il ne nous reste donc pour nos menus plaisirs que 1,092,588,000 volumes. Notre calculateur ajoute que si tous ces volumes, auxquels il suppose, terme moyen, un pouce d'épaisseur, étoient rangés sur une même ligne, comme dans une bibliothèque, ils formeroient un rayon de 6069 lieues. Je donne ces résultats pour ce qu'ils valent, et je les crois très exagérés; cependant, quand on considère qu'il a été imprimé plus de trente-six millions d'exemplaires d'un seul ouvrage, la Bible, et plus de six millions d'un autre ouvrage, l'Imitation de Jésus-Christ, (voyez page 133 du présent volume), il faut convenir que le nombre des livres est immense, et je dis plus, tout-à-fait incalculable.

que ce qui est vraiment bon, vraiment utile. D'ailleurs il est reconnu que les excellens livres, ceux que l'unanimité des suffrages place au premier rang, sont les seuls dont la valeur intrinsèque soit constante et même aille toujours en croissant. Ces considérations ne frappent pas assez les personnes et sur-tout les jeunes gens qui commencent à satisfaire leur passion pour les livres : ils acquièrent d'abord à peu près tout ce qui se présente. Tantôt c'est la beauté de l'impression, tantôt la reliure, et souvent un goût encore peu formé qui décide de leurs premières acquisitions. Qu'en résulte-t-il ? Pendant les deux ou trois premières années, l'œil admire avec complaisance des volumes bien reliés et bien alignés sur des rayons ; mais peu à peu, les connoissances augmentent, le goût s'épure, on ne désire plus que de bons livres, et l'on regrette d'en avoir entassé pêle-mêle de bons, de

médiocres et de mauvais. On veut purger sa collection ; on relègue d'abord tout ce qui déplaît sur les tablettes les moins apparentes ; puis peu après on cède ce rebut à vil prix, ou l'on fait des échanges qui occasionnent encore une plus grande perte. On se procure ensuite de bons ouvrages qui coûtent fort cher, et tel bon livre qu'on eût acquis dans le principe à six francs le volume, revient par suite d'échange ou de revente, et sans que l'on s'en doute, à plus de vingt francs. Combien d'amateurs ont fait la triste expérience de ce que j'avance !

Le moyen le plus certain d'éviter de pareils inconvéniens dont on s'aperçoit ordinairement quand il n'est plus temps d'y remédier, c'est de ne faire aucune acquisition sans préalablement s'être formé un plan ; et ce plan une fois arrêté, il faut y tenir fortement, ne s'en écarter sous aucun prétexte et ne jamais

se laisser séduire par l'appât d'une reliure élégante ou d'une impression de luxe prodiguées quelquefois à un ouvrage médiocre ou pernicieux, qui est toujours, à quelque bas prix qu'on l'acquierre, une surcharge inutile ou nuisible dans une bibliothèque. Mais, dira-t-on, comment former ce plan? quels sont les livres qui doivent y entrer? Les goûts sont si variés! et les bons ouvrages sont encore assez nombreux pour que l'on éprouve quelqu'incertitude dans le triage des meilleurs. De plus, peut-on faire un bon choix si l'on n'est pas versé dans la science bibliographique?

Nous avons eu pour but, en nous occupant du petit ouvrage que nous offrons au public, de chercher la solution de ces différentes questions. D'abord il nous semble que des connoissances littéraires, dirigées par un goût pur sont bien autrement importantes dans le

choix des livres que des connoissances bibliographiques qui ne doivent être qu'accessoires ; car elles sont à la littérature ce que l'écorce est à la sève de l'arbre. Il n'est point ici question de bibliomanie, c'est-à-dire de cette passion aveugle qui fait tout sacrifier au futile plaisir de posséder exclusivement certains livres et certaines éditions. Il n'est point non plus question d'une bibliothèque universelle qui embrasse toutes les connoissances humaines, et qui, tapissant de longues galeries, effraie plus l'imagination qu'elle ne promet de jouissances réelles à l'esprit ; mais il s'agit d'un choix des meilleurs ouvrages considérés sous le rapport littéraire, de ces ouvrages dont la réputation est solidement établie ; de ces ouvrages que l'on appelle classiques dans chaque langue, parce qu'ils sont les modèles du goût, et qu'ils ont fixé les principes de l'art d'écrire chez les différens peuples ;

de ces ouvrages qui, mêlant au plus haut degré l'*utile dulci*, sont la source des jouissances les plus vives et les plus pures, parce qu'ils sont les plus propres à intéresser le cœur et l'esprit; enfin de ces ouvrages capitaux dont on peut regarder la réunion comme la quintessence de toute la littérature. Tels sont les livres que l'on doit inscrire en première ligne dans le plan d'une bibliothèque, et tels sont ceux dont le choix et l'indication ont été le principal objet de notre travail (1).

---

(1) Parmi les livres qui traitent de la manière de se composer une bibliothèque peu nombreuse et bien choisie, il en est deux vraiment spéciaux, l'un de Lamothe Le Vayer, l'autre de Formey; mais ils ne nous ont été d'aucune utilité, non-seulement parce qu'ils sont surannés, mais parce que leur plan dépourvu de méthode, est différent du nôtre.

Le premier a pour titre : *Du moyen de dresser une bibliothèque de cent volumes seulement.* (Voyez les Œuvres de Lamothe Le Vayer, *Paris*, 1654, *in-fol.* tom. I, pp. 452-458). Cet opuscule fait connoître les ouvrages qui étoient les plus estimés du temps de l'auteur. Il commence par les dictionnaires des langues

Après avoir exposé les motifs qui doivent leur faire accorder la préférence, *pag.* 1-13, nous faisons voir qu'ils sont les seuls pour lesquels la plupart des grands hommes de tous les siècles ont eu une prédilection particulière, et assez

---

française, grecque, latine, hébraïque, allemande, espagnole, italienne; puis les dictionnaires des arts et des sciences, et les ouvrages connus sous le titre de bibliothèques. De-là il passe à la Bible et à la Somme de St. Thomas. Vient ensuite la philosophie ancienne, qu'il borne aux ouvrages d'Aristote, de Platon et de Diogene-Laerce, puis la philosophie moderne. La médecine succède à la philosophie; elle comprend l'anatomie, la botanique et l'école de Salerne. Quant aux mathématiques, Ptolomée et Euclide suffisent: à cet article sont jointes les cartes géographiques; puis un mot sur la chronologie et sur l'histoire. Il dit, en parlant de l'histoire, qu'on peut donner le nom de *Bibles du gentilisme* aux neuf Muses d'Hérodote et aux cinq premiers livres de Diodore de Sicile. La jurisprudence n'a que deux lignes. A l'article Rhétorique, il cite Cicéron et Quintilien. Il prétend que la philosophie de Cicéron avec Sénèque et le petit Epictète, sont des *pièces de cabinet.* Pour les poëtes, deux volumes suffisent: le recueil des poëtes grecs et celui des poëtes latins. Il parle en peu de mots de la chymie et de la magie. Ensuite il traite des auteurs qui ont écrit sur certains *métiers*, comme Vitruve, Varron, Colu-

souvent nous exposons en peu de mots le jugement que l'on a porté sur chacun d'eux, *pag.* 13-207. Ensuite nous donnons une notice bibliographique des éditions les plus belles et les plus correctes de ces mêmes ouvrages, *pag.* 207-

---

melle, etc. Enfin, il finit par Pline qu'il nomme une *bibliothèque entière*. Tel est le plan de la Mothe Le Vayer.

Le second ouvrage est intitulé : *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, par Formey, 2.e édition, *Berlin*, 1750, *in*-8°. On a réimprimé en tête de cette édition le livret de Le Vayer. Voici comment l'ouvrage de Formey est divisé. 1.° Écriture Sainte, théologie et histoire ecclésiastique. 2.° Philosophie. 3.° Belles-lettres. 4.° Journaux. 5.° Histoire. 6.° Romans. 7.° Poésies. 8.° Éloquence. 9.° Morale et goût. 10.° Science militaire et mathématiques. 11.° Géographie et voyages; et enfin 12.° Jurisprudence et médecine. On voit combien ce plan est confus. M. Desessarts a réimprimé en l'an VIII (1800) les *Conseils* de Formey, en tête d'un dictionnaire bibliographique, qui n'a d'intéressant que quatre petits catalogues placés à la fin, dont l'un est pour la bibliothèque d'un homme d'État; le second, pour la bibliothèque d'un magistrat et d'un jurisconsulte; le troisième, pour la bibliothèque d'un militaire; et le quatrième, pour la bibliothèque des ministres des cultes. Ils ont été rédigés par M.r Barbier.

261. « *Une belle édition qui frappe les yeux*, dit le sage Rollin, *gagne l'esprit, et par cet attrait innocent invite à l'étude.* » Rien n'est plus vrai, non-seulement pour la jeunesse, mais pour l'âge mûr. C'est ce qui nous à déterminé à choisir les éditions les plus recherchées, tant pour le texte des auteurs anciens et les meilleures traductions, que pour les ouvrages modernes. Le choix des éditions n'est pas aussi difficile que le choix des livres ; celui-ci est un talent qui ne s'acquiert qu'à la longue; il ne peut être que le résultat de principes fixes, d'excellentes études, de lectures immenses et de connoissances profondes et variées ; au lieu que le choix des éditions n'exige guère que des yeux et un peu de goût. En quoi consiste une belle édition ? Dans la netteté d'un beau caractère, et dans sa proportion avec le format ; dans une sévère correction d'épreuves qui con-

serve le texte et chaque mot en particulier, dans toute leur intégrité, et l'orthographe dans toute sa pureté ; dans l'élégante disposition du frontispice, des titres de chapitre, des notes, etc. ; dans une justification (longueur des lignes) qui ne soit ni trop grande ni trop petite ; dans de belles marges ; dans l'uniformité du tirage, et sur-tout de la couleur de l'encre qui, ni trop noire ni trop pâle, doit être de la même nuance pour toutes les feuilles ; enfin dans la beauté et la solidité du papier. Il n'est pas difficile au premier coup-d'œil de voir si ces diverses conditions sont remplies. Au reste, le nom de certains imprimeurs est une garantie à cet égard : les Aldes, les Étiennes, les Elzevirs, les Cramoisy, les Wetstein, les Foulis, les Baskerville, les Ibarra, les Didot, les Bodoni, les Mussi, les Crapelet et beaucoup d'anciens imprimeurs de Paris, se sont attiré l'estime

de l'Europe savante par la beauté et la bonté de leurs éditions ; on ne risque donc rien de donner la préférence à celles qu'ils ont publiées. Et parmi les éditeurs de collections curieuses et intéressantes, on distinguera toujours les Maittaire, les Brindley, les Coustelier, les Barbou, les Didot, les Renouard, etc. etc.

Après avoir indiqué les meilleures éditions parmi lesquelles on pourra choisir pour former une belle et une bonne collection, nous terminons notre travail par une petite notice sur le lieu et sur le meuble qui doit la contenir ; c'est-à-dire que nous parlons de l'établissement d'une bibliothèque, de sa construction, de sa division, du soin que l'on doit prendre des livres, etc. etc., *pag.* 273. Les amateurs trouveront là quelques détails qui peuvent ne pas leur être familiers, et qui cependant sont utiles à tous possesseurs de livres.

Telles sont les diverses parties de l'ouvrage que nous publions, et qui est principalement consacré au développement de cette sage maxime : *Peu de livres, mais qu'ils soient bons*. Comme dans nos traités précédens (1) nous avons parlé des livres en tous genres, nous avons pensé qu'il seroit à propos dans celui-ci de nous en tenir aux chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, grecque, latine, française et étrangère. Nous n'avons point eu l'intention d'en faire un ouvrage d'érudition, mais un livre usuel, que l'on pût consulter avec avantage toutes les fois que l'on voudra se composer une collection choisie et peu

(1) Les principaux sont : Le dictionnaire raisonné de bibliologie, *Paris*, *Renouard*, 1802—1804, 3 *vol. in*-8.° ; l'Essai de curiosités bibliographiques, *Paris*, *Renouard*, 1804, 1 *vol. in*-8.° ; le Dictionnaire des livres condamnés, *Paris*, *Renouard*, 1806, 2 *vol. in*-8.° ; Répertoire de bibliographies spéciales, *Paris*, *Renouard*, 1810, 1 *vol. in*-8.° ; Répertoire bibliographique universel, *Paris*, *Renouard*, 1812, 1 *vol. in*-8.°, etc., etc.

nombreuse, ou réduire celle que l'on possède à ce que la littérature offre de meilleur. C'est pourquoi nous avons retranché de notre manuscrit une grande quantité de notes bibliographiques, historiques et philologiques qui, tout en grossissant le volume, n'eussent pas été d'une grande utilité au commun des lecteurs d'après le but que nous nous sommes proposé.

Des personnes d'un goût sévère trouveront peut-être que nous avons fait entrer dans la partie bibliographique de notre ouvrage quelques auteurs qui ne seront jamais comptés parmi les écrivains du premier rang : cela est vrai ; mais nous ne nous sommes permis cette extension qu'en faveur de quelques modernes qui se sont distingués dans certains genres inconnus aux anciens, et dont les ouvrages, sans être du premier ordre, peuvent, en attendant quelque chose de mieux, figurer dans toute biblio-

thèque bien composée. Au reste, comme nous le disons ailleurs, chacun selon son goût peut augmenter ou diminuer la liste que nous avons donnée. Puisse ce petit travail inspirer aux jeunes gens le goût de la saine littérature, et les convaincre qu'il n'est point de bibliothèque plus précieuse que celle qui réunit les auteurs du premier ordre dans chaque genre, et qui sur-tout n'est souillée d'aucun livre frivole, médiocre ou pernicieux !

DU
CHOIX DES LIVRES.

Ce n'est point dans le nombre de volumes que consiste l'excellence d'une bibliothéque, mais dans le choix et le mérite des ouvrages qui la composent. Telle collection de trois cents volumes est quelquefois bien au-dessus d'une de trois mille, parce que l'on gagne plus à la lecture et à la méditation d'un seul bon livre, sous le rapport du goût, de la morale et de la solide instruction, qu'on ne le fera avec vingt ouvrages médiocres. En effet, quel but doit-on se proposer en formant une bibliothéque particulière? N'est-ce pas de réunir des livres pour en tirer le plus grand avantage possible? Et y parviendra-t-on si l'on entasse indistinctement toutes sortes d'ouvrages, de bons, de médiocres et de mauvais? Non sans doute. Une bibliothéque ne sera vraiment bonne, vraiment utile, vraiment précieuse, qu'autant qu'elle sera composée de livres d'une réputation confir-

mée par le temps, ou par le suffrage des personnes éclairées et vertueuses; de livres qui, joignant les charmes du style à la solidité des principes, sont les plus propres à former le goût, à orner l'esprit, à élever l'ame, à n'alimenter que les passions nobles, à épurer les mœurs, à nous rendre meilleurs et plus habiles; de livres qui soient pour nous de vrais amis, toujours prêts à nous instruire, à nous plaire, et dont nous n'ayons jamais à rougir; de livres enfin, qui, tout en augmentant nos connoissances et en perfectionnant nos facultés, soient une source continuelle de jouissances d'autant plus pures qu'elles seront plus vives à mesure qu'on les multipliera: tel est le cachet des bons ouvrages, des seuls que l'on doit rechercher. Et croit-on qu'ils soient très nombreux? Non; il en est des livres comme des hommes: les sages, les héros, les vrais savans peuvent se compter; la masse du vulgaire est innombrable. Cette vérité s'applique parfaitement aux productions de l'esprit. Il faut donc savoir choisir, ne pas confondre les diamans avec les cailloux, et ne s'attacher qu'à ce qui est essentiellement bon, essentiellement beau. Les livres médiocres, frivoles, mal écrits, ne tendent qu'à corrompre le goût, à discréditer la saine littéra-

ture, et à faire perdre un temps précieux; malgré ces inconvéniens, combien de ces ouvrages éphémères, tristes fruits de la décadence des lettres, sont préférés par des gens d'un goût dépravé et par une jeunesse ignorante, aux chef-d'œuvres de l'antiquité et du siècle de Louis XIV! De telles productions sont de vrais chardons qui, sous un ciel nébuleux, croissent sans culture dans les champs trop féconds de la littérature, et sont bien dignes de ceux qui s'en repaissent avec délices? Cependant ces bluettes, au moins inutiles, sont encore bien éloignées de la réprobation qui doit frapper les mauvais livres proprement dits, c'est-à-dire ces productions infames, si pernicieuses sous le rapport de la religion et des mœurs. Il n'est que trop prouvé que ces sortes d'ouvrages sont à l'ame et à l'esprit ce que l'arsenic est au corps; il en est qui étendent leur funeste influence jusque sur le physique. Si l'on avoit sous les yeux le tableau des maux affreux que ces monstruosités ont causés et causent chaque jour à la société, et sur-tout à la jeunesse dont elles irritent les passions naissantes, et dont elles absorbent toutes les facultés dans le temps le plus précieux de la vie; on frémiroit d'horreur, et on les proscriroit avec la plus

vive indignation. Malheureusement les bons livres ne forment qu'un foible contrepoids dans la balance; ce qui flatte les passions est si séduisant, et l'homme livré à lui-même est si impatient de toute espèce de frein, qu'il n'est pas surprenant de lui voir saisir avec avidité tout ce qui tend à l'indépendance et aux jouissances même les plus criminelles et les plus nuisibles. Disons-le franchement, les mauvais livres n'ont pas peu contribué à nos erreurs, et à tous les malheurs qui en ont été la suite (1). Il est temps de recon-

(1) Voici ce que j'écrivois en 1806 à ce sujet, dans le discours *préliminaire* du *Dictionnaire des livres condamnés* : « Depuis trois siècles n'a-t-on pas épuisé en fait de productions littéraires, tous les traits de la satyre, tous les genres de licence? . . . . Eh! qui ne sait combien de fois ces vaines déclamations ont été répétées? combien de fois, sous prétexte d'attaquer la tyrannie et la superstition, on a ébranlé jusques aux fondemens de l'ordre social? Qu'est-il résulté de ces nombreux ouvrages, qui tous (selon leurs auteurs) tendoient au bonheur du genre humain? L'homme en est-il meilleur? est-il plus libre, plus fortuné? fournit-il une carrière plus longue et mieux remplie? La fin du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, a-t-elle été plus heureuse? Après la fatale expérience des révolutions religieuses et politiques, arrosées du sang de nos ancêtres et de celui de nos contemporains, qui

noître cette triste vérité et de réparer le mal. Renonçons à ces plantes empoisonnées que nous avons cru fortes et restaurantes, parce qu'elles nous ont exalté le cerveau, et revenons à ces végétaux sains et nutritifs dont s'alimentoient nos pères; c'est-à-dire, revenons à ces bons ouvrages qui exercent agréablement et utilement l'esprit, qui respirent la vertu, fortifient le cœur sans l'enivrer, et donnent du ressort à l'ame sans l'égarer dans les tourbillons d'une perfectibilité chimérique, qui recommandent ce sublime précepte

---

fume encore, sommes-nous plus vertueux, moins frivoles, moins inconséquens, plus disposés à sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt public, plus attachés à la patrie que nos aïeux? Sommes-nous meilleurs fils, meilleurs époux, meilleurs pères? Hélas! avouons que les plus belles théories en politique, en philosophie, en morale, ont eu rarement l'effet qu'on s'en étoit promis, et même que souvent elles nous ont égarés et portés aux derniers excès. Avouons sur-tout qu'il est impossible à l'écrivain le plus habile, le plus fécond et le plus hardi, de publier quelque chose de plus fort que ce qui a été déjà répété mille fois sur ces différens objets. A quoi bon par conséquent vouloir s'ériger en nouveau précepteur du genre humain, en réformateur des abus, en apôtre de la licence? Que peut-on gagner à se livrer à ce genre de travail plus dangereux que nécessaire, et souvent plus honteux qu'inutile? *Pag. xi-v.* . . . Les

de l'Évangile, l'amour de Dieu et du prochain, qui font sentir les avantages de la soumission aux lois et au prince, de la modération dans les désirs, de l'union entre les frères, et qui ne s'opposent point à la jouissance des plaisirs licites. C'est parmi des livres de cette nature qu'il faut faire un choix, et se borner à un petit nombre.

Mais, diront quelques amateurs peu sévères, dans une bibliothéque assortie ne faut-il pas un peu de tout ? Oui sans doute, mais

---

mauvais livres se rapportent ordinairement, soit à la politique, soit à la morale, soit à la religion ; c'est contre ces trois objets si respectables, que la plupart des écrivains coupables ont dirigé leurs batteries. Les uns ont cherché à détruire toute espèce de gouvernemens, à prêcher le régicide, à troubler l'ordre social ; d'autres ont blessé les mœurs, calomnié la vertu, préconisé les vices ; ceux-ci ont voulu saper les fondemens de la religion, ridiculiser ses ministres, anéantir le culte et semer des divisions funestes à l'État. Auteurs téméraires, qu'avez-vous gagné à tant de vaines déclamations ? Le mépris des gens de bien et quelquefois une punition exemplaire. Je ne parlerai pas des affreux résultats qu'ont eus quelques-uns de ces coupables écrits quand de leur perfide théorie on a voulu passer à la pratique. . . . . Tirons un épais rideau sur le passé, et laissons à l'histoire le pénible soin d'en instruire nos neveux. *Pag. XVIII-XIX.* . . . . . »

de tout ce qui est bon ; car, si vous admettez quelques-unes de des productions infernales dont nous venons de parler, ou quelques-uns de ces livres médiocres qui, sans être dangereux, sont à-peu-près inutiles ; votre bibliothèque ressemblera à une table bien servie, où parmi de bons mets il s'en trouvera quelques-uns saupoudrés de coloquinte, d'autres infectés de poison, et plusieurs dépourvus d'assaisonnement. Quel honnête homme, sous le prétexte d'offrir un peu de tout, oseroit donner un pareil festin ? Qui oseroit y assister ? Cette comparaison est très naturelle : dans tous les temps on a reconnu que les livres sont à l'ame ce que les alimens sont au corps (1) ; le poison moral n'est pas moins corrosif que le poison matériel ; si l'effet n'en est pas quelquefois

(1) Je citerai à cette occasion un bon mot du duc de Vivonne : Louis XIV lui demandant ce que la lecture faisoit à l'esprit : « Sire, répondit le duc, ce que vos perdrix font à mes joues. » La fleur de la santé brilloit sur son visage. Ce duc étoit très spirituel et avoit la répartie vive et fine. On prétend qu'à la cour de Louis XIII, les quatre personnages les plus remarquables par leurs saillies et leurs bons mots, étoient le prince de Guémené, Bautru, le comte de Lude et le marquis de Jarzet.

aussi subit, aussi apparent, il n'en est pas moins aussi réel et plus pernicieux, parce que ses ravages s'étendent plus loin et durent plus long-temps.

On auroit grand tort de croire que les excellens livres n'offrent pas assez de ressources dans tous les genres. Il n'y a pas une seule branche des connoissances humaines qui ne soit enrichie de très bons ouvrages; il est vrai que leur nombre est circonscrit en comparaison de celui des médiocres et des mauvais; mais ce nombre, tout circonscrit qu'il est, excède encore beaucoup nos besoins. D'ailleurs on sait combien il est avantageux de ne pas trop dévorer de volumes; Pline dit avec beaucoup de sens : *Multum legendum esse, non multa*; on connoît aussi cet autre adage fondé sur l'expérience : *Cave ab homine unius libri*. Que l'on consulte la plupart des gens qui se sont illustrés dans la carrière des lettres, des sciences, de la magistrature, et même de la guerre, on apprendra d'eux-mêmes qu'ils ne se passionnoient pas pour un grand nombre d'ouvrages; ils choisissoient ce qui leur paroissoit le meilleur, selon le précepte de Pline le jeune : *Tu memineris sui cujusque generis auctores eligere*, et ils s'en tenoient là.

De tous les anciens, celui qui a donné les meilleurs avis à cet égard, est Sénèque, dans la deuxième et la quarante-cinquième de ses épîtres à Lucilius. (1) « La lecture de beaucoup d'ouvrages de différens genres, dit-il, offre quelque chose de vague et qui n'a rien de stable. Il faut se borner à une petite quantité de livres et s'en nourrir, si l'on veut en tirer quelque chose qui se fixe pour toujours dans la mémoire. Une lecture continue est

(1) Lectio omnis generis voluminum habet aliquid vagum et instabile. Paucis libris immorari et innutriri oportet, si velis aliquid trahere quod in animo fideliter hæreat. Lectio certa prodest, varia delectat. Qui vult pervenire quò destinavit, unam sequatur viam, non per plures vagetur. Librorum inopiam quereris : non refert quàm multos habeas, sed quàm bonos. Distrahit animum librorum multitudo. Itaque cùm legere non possis quantum habueris, sat est habere quantum legas. Modò, inquis, hunc librum evolvere volo, modò illum. Fastidientis stomachi est multa degustare : quæ ubi varia et diversa sunt, nocent, non alunt. Probatos itaque libros semper lege : et, siquandò ad alios divertere libuerit, ad priores redi. Aliquid quotidiè auxilii adversùs varias animi pestes compara. Et cùm multa percurreris, unum excerpe quod illo die concoquas. Hoc ipse quoque facio : ex pluribus quæ lego, aliquid apprehendo.

Je crois devoir ajouter à cette citation un excellent

profitable ; celle qui est variée ne fait qu'amuser. Un homme qui veut arriver au terme qu'il se propose, doit suivre un seul chemin et non en parcourir plusieurs. Vous vous plaignez de la disette des livres ; il n'importe pas d'en avoir beaucoup, mais d'en avoir de bons. La multitude des livres n'est propre qu'à distraire l'esprit. Ne pouvant en lire autant que vous en pouvez acquérir, n'en acquérez qu'autant que vous en pouvez lire. J'aime, dites-vous, à feuilleter tantôt ce

---

conseil de Quintilien, tiré du liv. I, c. 4 de son Institution de l'orateur.

Pueri legant et discant non modò quæ diserta sunt, sed magis quæ honesta. Itaque non tantum auctores eligendi, sed etiam partes operis. Nam et Græci licenter quædam scripsere, et Horatium in quibusdam nolim interpretari. (Itaque nostro ævo, in usum scholarum, Horatii expurgata sunt opera.)

« Les enfans doivent lire et apprendre, non-seulement des ouvrages bien écrits, mais sur-tout des ouvrages où les mœurs soient respectées. Il faut donc faire un choix, je ne dis pas seulement des auteurs, mais encore des différentes parties de leurs ouvrages. Car les Grecs ont composé quelques écrits licencieux, et je ne voudrois pas expliquer certains endroits d'Horace. » (Aussi de notre temps a-t-on eu soin de purger de toute obcénité les œuvres de cet auteur, dont on fait usage dans les classes.)

livre-ci, tantôt celui-là; c'est le propre d'un estomach malade de goûter de plusieurs mets dont la diversité nuit au lieu de nourrir. Lisez donc constamment des livres reconnus pour bons; et s'il vous prend quelquefois la fantaisie de vous amuser à en lire d'autres, revenez toujours aux premiers. Faites tous les jours acquisition de quelques remèdes contre les différentes maladies de l'ame; et après avoir parcouru plusieurs articles, choisissez-en un pour en faire ce jour-là votre nourriture. J'en agis ainsi, et je retiens toujours quelque chose des variétés que je lis par délassement. »

On ne peut trop insister sur ces avis que Sénèque donnoit à son ami, et qui s'adressent à tout homme qui a le goût des livres et de l'étude; les bons esprits en ont toujours senti l'importance et s'y sont conformés. Mais maintenant, pour mettre ces avis en pratique, il faudroit désigner en petit nombre les meilleurs ouvrages qui existent dans chaque genre, et cela ne seroit pas une chose aussi facile qu'on pourroit le croire, vu la diversité des goûts. Nous défiant de nos propres forces pour faire ce triage, nous avons songé à appeler à notre secours des hommes célèbres qui avoient déjà rempli cette tâche pour leur

propre usage. En conséquence, nous avons dirigé nos recherches sur les goûts littéraires d'écrivains distingués, de savans illustres, d'hommes d'Etat et même de Rois, qui, doués d'une grande sagacité, d'un tact fin, et dévorés du désir de s'instruire solidement, ne se sont attachés qu'à un petit nombre d'ouvrages bien choisis, et en ont fait l'objet constant de leur application. Ce travail, qui occupant agréablement nos loisirs, nous a paru préférable à une sèche nomenclature de livres, confirme pleinement et l'opinion de Sénèque et ce que nous avons dit plus haut, que ce n'est pas la lecture d'un grand nombre de volumes qui développe le génie, qui alimente l'esprit, qui forme le goût; mais que c'est plutôt un choix sévère et circonscrit d'ouvrages du premier mérite, lus, relus et bien médités. Non-seulement cet essai littéraire peut être de quelque utilité, puisque la plus grande partie des ouvrages qui y sont mentionnés, tiennent le premier rang dans la littérature ancienne et moderne; mais il doit encore piquer la curiosité de quiconque désire savoir quels ont été les goûts littéraires de tant d'hommes célèbres, et surtout les sources où ils ont puisé des connoissances que l'on peut regarder comme les germes de leur réputa-

tion. Ce n'est pas que tous aient fixé leur choix sur des productions du premier mérite, mais le plus grand nombre peut servir de modèle en ce genre. Nous avons suivi l'ordre chronologique dans cet ouvrage; nous commençons à Thucydide, et nous descendons de siècle en siècle jusqu'à nos jours. Nous ajoutons ordinairement à chaque article, mais sommairement, soit une notice historique et littéraire, soit l'opinion des grands maîtres sur l'ouvrage dont il est question dans l'article; de sorte que ce travail peut être utile à la jeunesse et aux amateurs, tant pour leur faire connoître le mérite des bons livres que pour leur inspirer l'horreur des productions dangereuses.

Après avoir passé en revue les goûts littéraires de tant d'hommes célèbres, nous choisissons parmi les objets de leur prédilection, les principaux ouvrages qui nous paroissent devoir entrer dans une collection précieuse et peu nombreuse; et nous en citons les meilleures éditions en différens formats, afin que chacun puisse y trouver un petit modèle de bibliothéque selon ses goûts.

DE LA
PRÉDILECTION PARTICULIÈRE
Que des hommes célèbres de tous les temps ont eue pour certains ouvrages.

THUCYDIDE, historien grec (né en 471 — mort en 391 av. J.-C.), assistant à une lecture qu'HÉRODOTE faisoit de ses histoires devant le peuple d'Athènes, fut tellement frappé de la beauté du style, qu'il entra dans une espèce de transport et d'enthousiasme, et versa des larmes de joie en abondance ; il n'avoit alors que quinze ans. Ce goût précoce, cette sensibilité extraordinaire à cet âge, présageoient l'honneur que Thucydide feroit un jour à sa patrie dans la même carrière.

Les histoires d'HÉRODOTE, divisées en neuf livres auxquels on donna le nom des neuf Muses, commencent à Cyrus, premier roi des Perses, selon l'auteur (l'an 599 av. J.-C.), et se terminent à la bataille de Mycale qui se donna la huitième année de Xerxès (l'an 480 av. J.-C.), ce qui comprend l'espace d'environ cent vingt ans. HÉRODOTE est appelé le *Père de l'histoire*, par Cicéron, non-seulement parce qu'il est le plus ancien des his-

toriens grecs dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, mais parce qu'il est entre ces historiens ce qu'Homère est entre les poëtes, et Démosthène entre les orateurs. Fidelle imitateur d'Homère pour la narration, il entrelace les faits les uns dans les autres, de manière qu'ils ne font qu'un tout bien assorti. En variant continuellement ses récits, il réveille sans cesse l'attention de ses lecteurs. Son style est plein de grâce, de douceur et de noblesse. Ses histoires sont écrites dans le dialecte ionique. Voyez son parallèle avec Thucydide dans l'article suivant.

DÉMOSTHÈNE, célèbre orateur grec, (n. 381 — m. 322 av. J.-C.), faisoit tant de cas de l'histoire de THUCYDIDE, qu'il la copia huit fois de sa main pour mieux se pénétrer de son style.

Cette histoire renferme les événemens arrivés pendant les vingt-une premières années de la guerre du Péloponèse qui a embrasé la Grèce, de 431 à 403 av. J.-C. Thucydide qui florissoit pendant cette guerre, a écrit cette histoire en huit livres. Ils ont été publiés par Xénophon qui y a fait une suite en sept livres finissant à la bataille de Mantinée, l'an 363 av. J.-C.

Une remarque que l'on a souvent faite relativement à la poésie et à l'histoire, c'est que les hommes de génie qui ont ouvert la carrière dans ces deux parties, sont ceux qui y ont le mieux réussi. Homère n'a point encore eu de rival pour la poésie ; Hérodote et Thucydide sont dans le même cas pour l'histoire. Nous parlerons d'Homère dans l'article suivant ; mais nous devons rapporter ici l'élégant et judicieux parallèle que Quintilien trace des deux historiens qui nous occupent : « La Grèce, dit-il, a eu plusieurs historiens célèbres ; mais on convient qu'il y en a deux qui sont fort au-dessus des autres, et qui, par des qualités différentes, ont acquis une gloire presque égale. L'un, concis, serré, toujours pressé d'arriver à son but, c'est Thucydide : l'autre, doux, clair, étendu, c'est Hérodote. L'un est plus propre pour les passions véhémentes ; l'autre, pour celles qui demandent de l'insinuation. L'un réussit dans les harangues ; l'autre, dans les discours ordinaires. Le premier entraîne par la force ; le second attire par le plaisir (1). »

(1) Historiam multi scripsêre, sed nemo dubitat duos longè cæteris præferendos, quorum diversa virtus laudem penè est parem consecuta. Densus, et brevis,

Tous les deux ont porté l'histoire à sa perfection par une route différente. C'est une justice que leur ont rendue les anciens et les modernes.

ALEXANDRE (n. 356—m. 324 av. J.-C.), roi de Macédoine, étoit tellement passionné pour HOMÈRE, qu'il portoit toujours avec lui l'*Iliade*. Il appeloit les œuvres de ce poëte, ses provisions de l'art militaire. Aussi, au milieu de ses marches et de ses conquêtes, il le mettoit toujours sous son chevet avec son épée. Après la défaite de Darius, on trouva, parmi les dépouilles de ce prince, une cassette d'un travail fini et d'un prix excessif; on la porta à Alexandre, qui aussitôt y ren-

---

et semper instans sibi THUCYDIDES : dulcis, et candidus et fusus HERODOTUS. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior : ille concionibus, hic sermonibus : ille vi, hic voluptate. (QUINTIL. lib. x, cap. I). » Rollin, de qui j'ai emprunté la traduction de ce passage, dit que les mots *instans sibi* sont difficiles à rendre, et qu'ils signifient que Thucydide est toujours pressé, qu'il se hâte d'aller à son but, qu'il y tend continuellement sans le perdre de vue, sans se détourner, sans s'amuser. Gedoyn les a traduits par *ne s'arrêtant jamais en chemin*, c'est le même sens. La traduction de ce morceau par Rollin me paroît plus élégante que celle de Gédoyn.

ferma l'*Iliade*, en disant : « Il est naturel que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain soit renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde. » Traversant un jour le Sigée et voyant le tombeau d'Achille : « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires ! »

Il est certain qu'il n'existe point dans la république des lettres, de réputation plus grande et plus solidement établie que celle de ce poëte. C'est ce qu'a fort bien exprimé Chenier dans ces vers :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère ;
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Disons un mot de l'*Iliade*, sous le rapport historique. On prétend qu'Homère (1), lors de la composition de ce célèbre poëme, (vers 920 av. J.-C.) ne l'a point divisé par livres. C'étoit un récit en vers des événemens de la guerre de Troie dont il chantoit des passages à la volonté des auditeurs, pour gagner sa vie, en parcourant les bourgades de l'Ionie. De-là est venu le nom de *rapsodies* (2)

(1) Les marbres d'Arundel mettent Homère sous l'archonte Diognete, c'est-à-dire 300 ans après la prise de Troie, 916 ans avant J. C.

(2) *Rapsodie* vient du grec *rhapto* coudre, et *odé*,

donné à ses ouvrages, lorsqu'on en a rassemblé les différens fragmens. Lycurgue (vers 876 av. J.-C.), est le premier qui, dans son voyage d'Ionie, les recueillit et les apporta à Lacédémone, d'où ils se répandirent dans la Grèce (1). Pisistrate (vers 540 av. J.-C.), ordonna à son fils Hipparque d'en faire une nouvelle copie, et ce fut celle qui eut cours depuis ce temps jusqu'au règne d'Alexandre. Ce prince (vers l'an 336 av. J.-C.), chargea Callisthène et Anaxarque de revoir soigneusement les poëmes d'Homère qui devoient avoir été altérés en passant par tant de bouches et courant de pays en pays. Aristote, dans le même temps, fut aussi consulté sur ce nouveau travail. C'est cette copie que l'on nomme l'édition de l'écrin ou de la cassette, parce que c'est celle qu'Alexandre enferma

---

pièce de vers chantée, c'est-à-dire chants cousus ensemble. Dans l'antiquité on appeloit ainsi des espèces de poëmes composés sur des événemens remarquables et que des Rapsodes alloient chanter de ville en ville pour gagner de l'argent. Par la suite on donna ce nom aux morceaux détachés des poëmes d'Homère que les Rapsodes chantoient en public, et que les Grecs prenoient le plus grand plaisir à entendre.

(2) Voici comment Plutarque raconte la chose (Vie de Lycurgue) : « C'est vraisemblablement en Ionie que

dans la cassette dont nous avons parlé plus haut. Zenodote d'Ephèse, premier conservateur de la bibliothéque d'Alexandrie, sous Ptolémée Lagus qui la fonda (vers 290 av. J.-C.), revit encore cette édition. Mais on blâma la hardiesse avec laquelle il rejeta les vers qui lui paroissoient douteux; et à en juger, d'après les variantes citées par Eustathe, un défaut de sens poétique l'a fait tomber dans beaucoup d'erreurs. Aristophane de Bizance, quelque temps après (200 ans av. J.-C.), s'occupa aussi d'une nouvelle édition d'Homère. Mais la plus célèbre de toutes, celle qui est la base de l'ordre dans lequel nous sont parvenus les ouvrages de ce poëte, est l'édition qu'a donnée Aristarque de Samothrace (vers 175 ans av. J.-C.). On

---

Lycurgue vit pour la première fois les poésies d'Homère qui étoient entre les mains des descendans de Cleophilus (ancien hôte du poëte); et ayant trouvé que les instructions morales et politiques qu'elles renferment ne sont pas moins utiles que ses fictions sont agréables, il prit lui-même la peine de les copier et de les réunir en un seul corps pour les porter en Grèce. Il est vrai que ces poésies y avoient déjà fait quelque bruit, et qu'un petit nombre de personnes en avoient quelques morçeaux détachés; mais Lycurgue fut celui qui les fit entièrement connoître aux Grecs. »

lui attribue la division de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en vingt-quatre livres.

L'*Iliade* embrasse, en vingt-quatre chants, un simple épisode de la guerre de Troie. C'est le récit poétique des événemens qui se sont passés dans un intervalle peu étendu, depuis la dispute d'Agamemnon et d'Achille jusqu'aux obsèques d'Hector. Le sujet du poëme est la colère d'Achille, ou plutôt la satisfaction que Jupiter donne à son petit-fils Achille offensé par le chef des Grecs. Le poëte suppose les Dieux partagés entre les Grecs et les Troyens, ce qui donne une haute importance à l'action de la Fable.

Dans l'*Odyssée*, qui a également vingt-quatre chants, Homère raconte les aventures d'Ulysse, depuis la prise de Troie jusqu'à son retour en Itaque. L'action ne dure que quarante jours; mais, à la faveur du plan adopté, Homère rappelle plusieurs détails de cette guerre fameuse, et déploie les connoissances que lui-même avoit acquises dans ses voyages. L'*Odyssée* n'a ni le feu ni la majesté de l'*Iliade*; on voit que le poëte étoit sur son déclin; mais, comme le dit Longin (chap. VII), c'est le soleil couchant qui n'a point la force de son midi, mais qui a toujours la même grandeur.

L'abbé Trublet a fait un parallèle d'Homère et de Virgile où tout n'est pas parfait, mais où il y a des idées justes et fines ; voici les passages qui me paroissent les plus saillans dans ce parallèle : « Homère est un des plus grands génies qui aient jamais été ; Virgile est un des plus accomplis..... Homère est plus poëte, Virgile est un poëte plus parfait..... L'un cause un plaisir plus vif, l'autre un plaisir plus doux. L'homme de génie est plus frappé d'Homère ; l'homme de goût est plus touché de Virgile. On admire plus le premier, on estime plus le second. Il y a plus d'or dans Homère ; ce qu'il y en a dans Virgile est plus pur et plus poli.... Une grande partie des défauts de l'*Iliade* sont ceux du siècle d'Homère ; les défauts de l'Enéide sont ceux de Virgile. Il y a plus de fautes dans l'*Iliade*, et plus de défauts dans l'Enéide (1). On doit Virgile à Homère. On ignore si celui-ci a eu des modèles (2), mais on sent

(1) M. de la Harpe a détaillé les défauts de l'Enéide dans son cours de littérature, article de l'*Epopée latine*. (Voyez l'édition de Lefèvre, *Paris* 1816, 15 *vol. in*-8.° tom. 1, pag. 224-228.

(2) Fabricius (*bibl. graeca*, lib. 1, cap. 1) compte soixante-dix poëtes épiques qui ont paru avant Homère,

qu'il pouvoit s'en passer. Il y a plus de talent et d'abondance dans HOMÈRE, plus d'art et de choix dans Virgile. L'un et l'autre sont peintres, ils peignent toute la nature, et le choix est admirable dans tous les deux; mais il est plus gracieux dans Virgile, et plus vif dans HOMÈRE. HOMÈRE s'est plus attaché que Virgile, à peindre les caractères, les mœurs des hommes; il est plus moral: et c'est là, à mon gré, le principal avantage du poëte grec sur le poëte latin. La morale de Virgile est meilleure: c'est le mérite de son siècle et l'effet des lumières acquises d'âge en âge; mais HOMÈRE a plus de morale: c'est en lui un mérite propre et personnel, l'effet de son tour d'esprit particulier..... Il viendra plutôt un Virgile qu'un HOMÈRE....., etc. » Laharpe dit dans son Cours de littérature: « Si

---

et qui sans doute ne lui ont été d'aucun secours, si l'on en juge d'après les fragmens qui nous restent de quelques-uns de leurs ouvrages. Fabricius donne la liste alphabétique de ces 70 poëtes, dans son premier chapitre; les trente-cinq chapitres suivans de son premier livre sont consacrés à des détails plus ou moins étendus sur ces poëtes. Le cinquième chapitre du second livre de sa bibliothèque grecque, contient la liste de cent vingt-trois commentateurs d'Homère dont les commentaires sont perdus.

Virgile n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties et par son excellent goût dans les détails. »

Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Si l'on en croit un ancien distique grec, ces villes sont : Cumes, Smyrne, Chio, Colophon, Pylos, Argos et Athènes. (1) L'opinion la plus commune est qu'Homère a vu le jour à Chio.

Une chose assez singulière c'est que pendant vingt-sept siècles on n'ait point mis en problême l'existence d'Homère, et que l'on ait attendu aux XVII et XVIII.e siècles pour élever des doutes à cet égard. L'abbé d'Aubignac, vers 1630, dans une dissertation sur l'*Iliade*, a soutenu qu'il n'y a jamais eu d'homme nommé Homère qui ait composé l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et que ces deux poëmes ne sont qu'une compilation de vieilles tragédies (rhapsodies) qui se chantoient anciennement dans la Grèce. Dans le XVIII.e siècle, on a agité cette question sous

(1) Un distique latin s'exprime ainsi à cet égard :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

différens points de vue. Il y en a qui ont douté qu'Homère eût mis par écrit ses poésies : c'est l'avis de MM. Wood, Heyne, Wolf, etc. Il a été combattu par MM. Amelang, Hug, de Marée, etc. M. Wolf est allé plus loin : il a voulu prouver, tant par l'analogie que par les disparates qu'il a cru remarquer dans les différentes parties des deux poëmes, qu'on doit les regarder comme une suite d'ouvrages de divers auteurs, et qu'on ne peut attribuer à Homère (s'il a existé) que la première idée et peut-être une partie des vers que ces poëmes renferment. M. de Sainte-Croix s'est élevé, en 1798, contre cette opinion. M. Bryant, à l'occasion de l'ouvrage de M. Chevalier sur la Troade, a surpassé M. Wolf, en soutenant, en 1796, qu'il n'a jamais existé ni ville de Troie, ni guerre des Grecs contre Ilium. Il me paroît aussi difficile de décider si ces opinions sont fondées, que de les concilier ; et, pour me servir d'une expression de Dufrény, ce n'est pas à travers un brouillard de vingt-huit siècles qu'on peut voir distinctement les objets, et dire : ils sont ainsi. Il me semble cependant, quand tous les anciens, à commencer par Lycurgue qui vivoit tout au plus cent ans après Homère, se sont accordés

pour le regarder comme auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* il me semble, dis-je, que c'est venir un peu tard, vingt-sept siècles après, pour élever des doutes sur son existence, et donner une espèce de démenti formel à toute l'antiquité.

ARISTOPHANE DE BYZANCE, célèbre grammairien grec, qui existoit à peu près 200 ans avant J. C., passe pour l'auteur du fameux canon des auteurs classiques grecs. Son disciple Aristarque, qui vivoit 175 ans avant J. C., a eu aussi part à la rédaction de ce canon, qui ne nous est parvenu qu'avec les changemens qu'y ont fait les grammairiens des temps suivans. Voici la nomenclature de ces classiques telle que nous la possédons maintenant.

POËTES ÉPIQUES : Homère, Hésiode (quoiqu'il ne soit que didactique), Pisandre, Panyasis, Antimaque.

POËTES IAMBIQUES : Archiloque, Simonide, Hipponax.

POËTES LYRIQUES : Alcman, Alcée, Sapho, Stésichore, Pindare, Bacchylide, Ibycus, Anacréon, Simonide.

POËTES ÉLÉGIAQUES : Callinus, Mimnerme, Philétas, Callimaque.

Poëtes tragiques : Eschyle, Sophocle, Euripide, Ion, Achæus, Agathon.

Poëtes comiques, *ancienne comédie* : Epicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate, Platon.

Moyenne comédie : Antiphane, Alexis.

Nouvelle comédie : Ménandre, Philippide, Diphile, Philémon, Apollodore.

Historiens : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Théopompe, Éphore, Philiste, Anaximène, Callisthène.

Orateurs, *les dix attiques* : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrates, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéride, Dinarque.

Philosophes : Platon, Xénophon, Eschine, Aristote, Théophraste.

Ici se termine le canon des classiques grecs attribué à Aristophane de Byzance et à Aristarque. Par la suite, on y réunit ce qu'on appelle *la pléïade* : c'est une liste de sept poëtes du second ordre que l'on ajouta à ceux du premier que nous venons de citer. Avant de présenter cette liste, nous croyons devoir donner une petite explication du mot *pléïade*, et ensuite nous rapporterons tout ce qui a été connu sous le nom de *pléïade*

poétique chez les anciens et chez les modernes.

Le mot *pléïade* vient d'une constellation composée de sept étoiles réunies vers l'épaule du taureau. Ces étoiles se nomment Céléno, Astérope, Mérope, Électre, Alcyonne, Maïa et Taygete. Selon la fable, ces noms étoient ceux des filles d'Atlas et de Pléïone. Cette Pléïone étoit fille de l'Océan et de Thétis. Le terme *pléïade* provient du grec *pleio*, je navigue, parce que cette constellation passoit pour pluvieuse, orageuse, et par conséquent très redoutée des marins.

C'est du nom de ces étoiles que les Grecs ont donné le nom de *pleïade* à sept poëtes qui ont paru sous le règne de Ptolémée Philadelphe (de 285 à 246 avant J. C.) : on n'est point d'accord sur les sept poëtes qui composoient la pléïade grecque.

Selon Tzetzes, dans son commentaire sur le poëme de Cassandre par Lycophron, ces poëtes sont : Théocrite, Callimaque, Nicandre, Apollonius de Rhodes, Homère le jeune, Aratus, Lycophron.

Selon le scholiaste de Théocrite, la *pléïade* est ainsi composée : Théocrite, Philicus, OEantide, Apollonius de Rhodes, Aratus, Homère le jeune, Lycophron.

Le scholiaste d'Hephœstion présente une autre liste que voici : Homère le jeune, Sosithée, Lycophron, Alexandre, Philicus, Dionysiade, Œantide.

D'autres mettent Sosyphane au lieu de Dionysiade.

M. Schœll, dans son *Histoire abrégée de la littérature grecque*, donne aussi (pag. 107 du 1.er vol.) une liste des poëtes composant la *pléïade* grecque ; cette liste est conforme à la première que nous avons citée, si ce n'est qu'il met Philicus au lieu de Callimaque : je pense que c'est à celle-là que l'on doit s'en rapporter.

M. Le Fèvre dit, dans son Abrégé des vies des poëtes grecs, que comme entre les étoiles de la *pléïade* céleste, il y en a une qui paroît plus obscure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la *pléïade* poétique. Cette comparaison n'est pas de lui ; elle vient d'Arnoldus Arlenius Peraxylus, dans sa préface de Lycophron ; texte grec, qu'il donna avec les commentaires de Tzetzès, à Bâle, en 1546, *in-fol.*

Nous allons maintenant dire un mot des *pléïades* modernes.

A l'imitation des Grecs, les Français eurent aussi leur *pléïade*. Cette constellation

dont les étoiles sont maintenant très nébuleuses, parut dans le XVI.e siècle, sous Henri II qui régna de 1547 à 1559. Les poëtes qui la composoient, sont : Dubellay, Jodelle, Belleau, Ronsard, J. Dorat, Baïf, Pontus de Thyard.

Sous le pape Alexandre VII, qui siégea de 1655 à 1667, il se forma une *pléïade* latine ou romaine, que l'on surnomma *Alexandrine*, parce que les poëtes qui la composoient étoient pour la plupart au service de ce souverain pontife. Les noms de ces sept poëtes, peu connus aujourd'hui, sont : Augustin Favorini, de Luna ; Noël Rondini, de Rome ; Ferdinand, de Furstemberg ; Etienne Gradi, de Raguse ; J. Roger Torck, Allemand ; Virgile Cesarini ; Alexandre Polini, de Florence, déguisé sous le nom d'Apollonius Florens.

Il a paru ensuite une *pléïade* de poëtes latins modernes, Français d'origine, dans le XVII.e siècle ; elle est, dit-on, de la façon de Baillet, et n'a pas eu l'assentiment général : cependant la plupart de ceux qui la composent sont des poëtes d'un vrai mérite. Voici leurs noms : le P. Rapin, jésuite ; le P. Commire, jésuite ; le P. La Rue, jésuite ; Santeuil, Victorin ; Ménage, abbé séculier ;

Duperrier, gentilhomme; Petit, médecin.

Si les PP. Vanière et Porée avoient vécu trente ans plutôt, ils tiendroient mieux leur rang dans cette *pléïade* que Duperrier et Petit.

Telles sont les *pléïades* poétiques sur lesquelles nous avons recueilli des renseignemens. Il nous semble que depuis l'époque de la dernière, il s'est levé sur l'horizon français des astres assez éclatans pour former une nouvelle *pléïade*. S'il nous étoit permis de donner notre voix sur la composition de cette nouvelle constellation, nous nous hazarderions à y placer Malherbe, Corneille, Boileau, La Fontaine, Racine, Jean-Baptiste Rousseau et Voltaire, tout en regrettant que le nombre circonscrit ne nous permette pas d'y admettre d'autres noms encore célèbres dans nos fastes poétiques. C'est dommage que la prose n'ait pas des droits à l'honneur d'avoir une *pléïade* comme la poésie : avec quel plaisir on y verroit gravés en lettres d'or les noms d'un Pascal, d'un Bossuet, d'un Fénélon, d'un Bourdaloue, d'un Labruyère, d'un Fléchier, d'un Massillon !

Au reste, le choix parmi les écrivains dépend du goût particulier des amateurs. Cependant il est des auteurs sur lesquels l'opi-

nion publique s'est tellement prononcée à raison de leur mérite réel et généralement reconnu, qu'il n'est pas permis de chercher à les faire descendre du rang qu'ils occupent dans la république des lettres, sans s'exposer à passer pour bizarre dans ses goûts, ou même pour quelque chose de pire.

Publius Cornelius SCIPION, surnommé l'Africain (n. 235—m. 180 avant J. C.), faisoit ses délices des ouvrages de Xénophon; il les lisoit continuellement et ne cessoit de les admirer. Cette lecture n'a pas peu contribué à faire de Scipion un homme vertueux et un grand général. Chaque page de Xénophon respire les sentimens religieux dont son ame étoit pénétrée, les principes de justice et de morale qu'il avoit puisés dans l'école de Socrate, et toutes les vertus dont il étoit orné. Son style est simple, noble, élégant et plein de grâce, sans être vigoureux ni sublime. Il a employé dans ses ouvrages le dialecte attique qui respire une douceur si aimable, que l'on a dit de lui : les grâces reposent sur ses lèvres; on peut ajouter, avec La Harpe, qu'elles y sont près de la sagesse. Les Grecs l'ont surnommé l'*Abeille attique* ou la *Muse athénienne*. Il est certain qu'aux

charmes de sa diction, qui est d'une simplicité admirable, il joint des vues profondes, des préceptes utiles, et que dans tous ses écrits, particulièrement dans sa *Cyropédie*, on reconnoît l'ami des lois, des hommes et de la vertu. Xénophon a beaucoup écrit, soit comme philosophe, soit comme historien, soit comme politique; mais les deux ouvrages que l'on regarde comme ses chef-d'œuvres, sont la *Retraite des dix mille* et la *Cyropédie*. Il eut grande part à la fameuse retraite des dix mille, puisqu'il y commandoit. Il raconte cet événement glorieux d'une manière très intéressante et avec la plus grande modestie. Cet ouvrage est le plus ancien et l'un des plus précieux monumens de la science militaire. La *Cyropédie*, en huit livres, est moins une histoire qu'un roman politique, dans lequel l'auteur trace le modèle d'un prince accompli, sous le nom de Cyrus, et d'un gouvernement parfait. Il est philosophe et homme d'état dans ce livre charmant, qu'on peut comparer à notre *Télémaque*. Son *Histoire grecque*, en sept livres, qui contient l'espace d'environ 48 ans, est une continuation de celle de Thucydide, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique, jusqu'à la bataille de Mantinée (l'an 363

av. J. C.). Cet ouvrage, fruit de sa vieillesse, a plusieurs lacunes et des passages falsifiés. Le morceau sur la bataille de Leuctres n'est pas suffisamment développé : on voit que ce n'est qu'à regret que l'auteur rapporte les victoires d'Epaminondas sur sa patrie adoptive. Il n'imite pas la manière de Thucydide, mais plutôt celle d'Hérodote, mieux appropriée à son caractère, et plus en rapport avec le genre d'éloquence d'Isocrate qui avoit été son maître. On remarque dans son petit traité *de la Chasse*, le tableau du lièvre qui est d'une vérité frappante.

Lucius Licinius LUCULLUS, célèbre romain, plus connu encore par son luxe que par ses exploits (n. 115 — m. 47 av. J. C.), faisoit ses délices de la lecture de Xénophon. Son goût pour cet auteur confirme ce que l'on a dit de son amour pour la philosophie, l'éloquence et les lettres. Après avoir vaincu Tigrane (l'an 68 av. J. C.) et avoir obtenu les honneurs du triomphe, en 63, il renonça à la gloire militaire, disant très sensément que la fortune avoit des bornes qu'un homme d'esprit devoit connoître. Dès-lors il vécut loin du tumulte des affaires publiques, et se livra, pendant les vingt dernières années de

sa vie, aux jouissances du luxe, au plaisir de l'étude, et au commerce des hommes les plus instruits et les plus polis de son siècle. Jamais particulier n'a peut-être fait de dépenses aussi exorbitantes ; un seul exemple suffira pour le prouver : les soupers qu'il donnoit chez lui, dans sa salle d'Apollon, étoient réglés à 50,000 drachmes (44,445 fr.) « Mais, dit Plutarque (Vie de Lucullus), une dépense plus raisonnable et plus digne de lui, c'est celle qu'il fit à rechercher de tous côtés les meilleurs livres ; il en acheta un très grand nombre, tous très bons, et en composa une magnifique bibliothéque ; mais la manière dont il en usa fut encore plus estimable et plus louable que l'acquisition, car cette bibliothéque étoit ouverte à tout le monde. L'entrée de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets n'étoit interdite à qui que ce fût; les Grecs y alloient comme dans le palais des Muses, et y passoient les journées entières à discourir ensemble, ravis de quitter toutes leurs affaires pour se rendre dans un lieu si délicieux. Souvent même Lucullus se promenoit dans ses galeries avec ces hommes instruits ; il conféroit avec eux, et les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient : de sorte qu'on peut dire que sa

maison étoit l'asyle et le prytanée de la Grèce pour tous les Grecs qui étoient à Rome. »

Lucullus, comme on le voit, étoit très instruit, et sur-tout un homme de beaucoup de goût. Sylla ayant composé des mémoires de sa vie, les lui légua, comme à celui qui étoit le plus capable de bien ranger les faits et d'en composer une histoire. Un jour, badinant avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, Lucullus se fit fort d'écrire la guerre des Marses en vers ou en prose grecque ou latine, selon que le sort en décideroit. Cette plaisanterie devint une affaire sérieuse; le sort fut jeté et tomba sur la langue grecque : il tint parole, et écrivit parfaitement en grec la guerre des Marses, ou autrement sociale. Cette histoire existoit encore du temps de Plutarque. Cicéron donna le nom de Lucullus à son quatrième livre des *Questions académiques :* il régnoit entre eux la plus grande intimité.

Marcus Tullius CICÉRON (n. 106—m. 43 av. J. C.) regardoit Démosthène comme le plus grand de tous les orateurs dans tous les genres de style; il se faisoit gloire de le prendre pour modèle et de suivre ses traces. On lui demandoit un jour quel étoit

le plus beau discours de Démosthène; il répondit : le plus long (1). Cependant il dit dans une de ses lettres, que ce grand orateur sommeilloit quelquefois (comme Horace l'a dit d'Homère).

Démosthène n'est pas le seul auteur de l'antiquité qui fût du goût de Cicéron; celui-ci avoit encore une prédilection marquée pour Aristote, Platon et Théophraste. Parlant d'Aristote, il dit que son style est un fleuve qui roule à grands flots d'or; et des dialogues de Platon, que si Jupiter parloit, il parleroit comme lui. Il appeloit Théophraste ses délices. St. Jérôme a porté sur Démosthène et sur Cicéron un jugement aussi ingénieux que vrai : « Démosthène, dit-il, a ravi à Cicéron la gloire d'être le premier orateur, et Cicéron a ôté à Démosthène celle d'être l'unique. » Quintilien a fait un très beau parallèle de Démosthène et de Cicéron. Après avoir montré ce qu'ils

(2) On fit un jour la même question à Massillon sur ses sermons. « Mon meilleur sermon, répondit-il, c'est celui que je sais le mieux. » Il auroit désiré qu'on introduisît en France l'usage établi en Angleterre de lire les sermons au lieu de les prêcher de mémoire : usage commode, mais qui fait perdre à l'éloquence toute sa chaleur.

ont de commun dans les parties essentielles et les grandes qualités de l'orateur, il établit la différence qui se trouve entre eux pour le style et l'élocution : « L'un, dit-il, est plus précis, l'autre plus abondant. L'un serre de plus près son adversaire ; l'autre, pour le combattre, se donne plus de champ. L'un songe toujours à le percer, pour ainsi dire, par la vivacité de son style ; l'autre souvent l'accable par le poids du discours. Il n'y a rien à retrancher à l'un, et rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude, en Cicéron plus de naturel et de génie (1). » (Voyez sur Cicéron l'art. ARNAUD). Tite-Live écrivoit à son fils, *Legendos Demosthenem atque Ciceronem : tum ità, ut quisque esset Demostheni et Ciceroni simillimus.* Il faut lire d'abord Démosthène et Cicéron, ensuite les autres auteurs, mais à proportion qu'ils ressembleront davantage à ces deux grands modèles.

Marcus Junius BRUTUS, l'assassin de

(1) In eloquendo est aliqua diversitas : Densior ille, hic copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille acumine semper, hic frequenter et pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. (Quintil. lib. x, c. 1.)

César (n. 79—m. 42 av. J.C.), faisoit un tel cas de l'histoire de Polybe, que non-seulement il la lisoit continuellement même au milieu de ses affaires les plus importantes, mais qu'il en fit un abrégé pour son usage particulier, lorsqu'il eut à combattre contre Antoine et Octave.

Il est certain qu'il n'y a pas d'écrivain plus précieux que Polybe, pour tout ce qui regarde les grandes opérations militaires; c'est dommage que nous ne possédions qu'une partie de son histoire. Elle étoit composée de quarante livres. Dans les deux premiers, qui servent comme d'introduction, l'auteur parcourt rapidement ce qui s'est passé depuis la prise de Rome par les Gaulois (l'an 366 de Rome, 387 av. J. C.), jusqu'à la première descente des Romains en Sicile (l'an 489 de Rome, 265 av. J. C.). Il raconte avec un peu plus de détails les événemens qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à la deuxième guerre punique (l'an 536 de Rome, 217 av. J. C.) Dans les trente-huit livres qui suivent les deux premiers, Polybe rapporte en détail les événemens qui se sont passés depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la soumission de la Macédoine par les Romains (l'an 588 de R., 166 avant

J. C.), ce qui renferme une période de 52 ans. Il ne nous reste des quarante livres de Polybe que les cinq premiers, les chapitres 17 à 40 du sixième livre qui traitent de la milice des Romains; des fragmens assez considérables, depuis le 6.e livre jusqu'au 17.e, et rien des suivans qui auroient été d'autant plus intéressans pour nous, que Polybe (n. 203—m. 121 av. J. C.) parloit des événemens dont il a été témoin. Il nous reste encore deux maigres extraits que l'empereur Constantin Porphyrogenète (n. 905—m. 959 de J. C.) fit faire de tout l'ouvrage; l'un intitulé, *Des ambassades*, en 53 chapitres, et l'autre, *Des vertus et des vices*. J. Muller, célèbre historien moderne, s'exprime ainsi en parlant de Polybe : « On ne trouve chez lui, ni l'art d'Hérodote, ni la force de Thucydide, ni la concision de Xénophon, qui dit tout en peu de mots. Polybe est un homme d'état plein de son objet, qui, indifférent pour l'approbation des hommes de lettres, écrit pour les hommes d'état : la raison le caractérise. »

La meilleure traduction de Polybe est celle de dom Thuillier, avec un commentaire de Folard; *Paris*, 1727, 6 vol. in-4.°, fig.; ou *Amsterdam*, 1729-30, 6 vol. in-4.° Supplément, *Paris*, 1733, 1 volume in-4.°; ou

Amsterdam, 1774, 7 vol. in-4.°, fig., y compris le Supplément, qu'on peut joindre à l'édition de Paris.

L'Abrégé des Commentaires de Folard sur Polybe (par Chabot) est de *Paris*, 1754, 3 vol. in-4.°

OELIUS ADRIANUS (ADRIEN), empereur romain (n. 76—m. 138 depuis J. C.), offre, dans ses goûts littéraires, un exemple de la dépravation qui eut lieu après le siècle d'Auguste : il préféroit pour l'éloquence, CATON à CICÉRON ; pour la poésie, ENNIUS à VIRGILE ; et pour l'histoire, COELIUS à SALLUSTE. Il falloit que la littérature romaine commençât à bien dégénérer pour que cet empereur osât émettre une telle opinion. CICÉRON et VIRGILE trouvoient déjà beaucoup de censeurs sous son règne. L'éloquence dégénéroit encore plus que la poésie. Un certain Largius Licinius poussa l'impudence jusqu'à intituler un de ses ouvrages, *Ciceromastix*, dans lequel il vouloit prouver que CICÉRON s'étoit servi d'expressions impropres et avoit un style incorrect. Un si étrange paradoxe excita l'indignation d'Aulugelle (*Noct. Att.*, lib. XVII, cap. 1, *edit. bipont.*, tom. II, pag.

189-91). Gallus Asinius (1) s'étoit aussi déclaré contre Cicéron : Aulugelle le cite avec Licinius.

On voit ordinairement ces monstruosités en littérature paroître quelque temps après un siècle de chef-d'œuvres; on ne peut rivaliser avec les grands maîtres, il faut donc les dénigrer; c'est le seul moyen de fixer un instant sur soi les regards du vulgaire, sur-tout des gens superficiels et des ignorans. Racine n'a-t-il pas été, de nos jours, traité d'homme sans génie, sans talent et sans verve? Newton n'a-t-il pas été également l'objet des indécentes déclamations de celui qui injurioit ainsi Racine? Et dans le dernier siècle n'avons-nous pas vu un littérateur, qui cependant n'étoit pas sans goût, oser dire, en parlant de l'auteur de *l'Art Poétique* et du *Lutrin* :

Que ne peut point une étude constante!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie, on diroit qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété . . . . ?

(1) Asinius Pollion, orateur célèbre, dont le goût étoit si délicat, ou plutôt si outré, qu'il ne trouvoit dans Cicéron ni force, ni véhémence, fut père d'un fils du même nom, homme très savant, au rapport de Sénèque. Il publia une comparaison des œuvres de son

De pareilles absurdités, si elles se multiplioient, donneroient à notre siècle un grand air de ressemblance avec celui d'Adrien.

Revenons à ce prince. Sous son règne, la langue latine dépérissoit; les Romains les plus distingués sembloient préférer la langue grecque, dans laquelle plusieurs écrivirent avec plus ou moins de succès. Le sophiste Zenobius, qui donnoit ses leçons à Rome, traduisit Salluste en grec. Adrien écrivit lui-même dans cette langue en vers et en prose : il en fit un usage si fréquent et qui approchoit tellement du pédantisme, qu'on le surnomma *Græculus*. Cependant il cultiva le latin, et protégea les écrivains qui se distinguèrent dans cette langue, entre autres, L. Julius Vestinius, un de ses premiers maîtres, T. Castricius, habile rhéteur, rivaux et contemporains de Valerius Probus, Saturninus, Cornelius, Pollion, etc. Il se plaisoit à résoudre des difficultés de grammaire, et à déterminer la signification des mots. Il eut à ce sujet une dispute très vive

---

père avec celles de Cicéron, dans laquelle ce dernier est très maltraité. L'empereur Claude prit la défense de Cicéron, et répondit à l'ouvrage de cet Asinius que le cruel Tibère fit mourir de faim sans raison, l'an de Rome 788 (35 ans après J. C.)

avec le philosophe Phavorin, dont la modération ne put le rappeler à lui-même, ni le corriger. Ce prince avoit composé une suite de discours ou de dissertations sur différens objets. Il nous reste un fragment du premier livre, où il examine si *obiter* est de bonne latinité, et il traite à cette occasion Auguste d'homme peu instruit, *non pereruditus homo*. (Vid. fragm. ap. *Sosipatrem Charisium de arte grammaticâ*, lib. II, *Basileae*, 1551, in-8.°).

Marcus-Claudius TACITUS, empereur romain (n. 200 — m. 276 dep. J.-C.), avoit une estime particulière pour les ouvrages de l'historien Tacite, dont il se faisoit gloire de descendre. Avant de monter sur le trône, il s'étoit nourri des grandes maximes politiques répandues dans les écrits de son illustre parent. Devenu empereur, il honora la mémoire de cet auteur en faisant placer sa statue dans les bibliothéques publiques, et en ordonnant que l'on fît tous les ans dix nouvelles copies de ses livres aux dépens du fisc, de peur qu'ils ne périssent par la négligence des lecteurs. On répète partout que cette sage précaution n'a pu néanmoins nous conserver en entier les ouvrages de Tacite;

il nous semble qu'il est plus naturel de dire que la briéveté du règne de cet empereur (proclamé le 25 septembre 275, et assassiné par les soldats en avril 276) n'a pas permis de mettre à exécution des ordres qui ne pouvoient s'exécuter que dans un assez long espace de temps.

On regarde la *vie d'Agricola*, par TACITE, qui avoit épousé sa fille l'an 77 de J.-C., comme l'un des morceaux les plus beaux et les plus précieux de l'antiquité. Les militaires, les magistrats, les courtisans, y peuvent puiser d'excellentes instructions. Quant à ses autres ouvrages, il faut avouer qu'ils annoncent un des plus grands historiens par l'énergie, la finesse et la vérité avec lesquelles les hommes et les événemens y sont peints. TACITE possède la véritable éloquence et le talent de dire simplement de grandes choses. Dans le tableau du règne de Tibère, comme il démasque les fausses vertus, comme il démêle les intrigues, comme il assigne les causes des événemens, et discerne la réalité des apparences! On lui reproche d'avoir peint trop en mal la nature humaine, d'être obscur, enfin d'avoir le style trop concis. Ces reproches n'ont jamais été fondés aux yeux

d'un moraliste profond, d'un grand politique et d'un bon latiniste.

THÉODORIC I, Roi (en 420) des Visigoths établis dans les Gaules, tué à la bataille de Mari-sur-Seine (à quatre lieues de Troie), en 451, avoit un goût particulier pour VIRGILE. Il voulut que son fils Théodoric II s'appliquât à l'étude de ce poëte. Sidonius Apollinaris, gendre d'Avitus, raconte à ce sujet (*carmine septimo*) que Théodoric le fils dit en parlant à cet Avitus (proclamé empereur en 455), qui le pressoit de s'accommoder avec les Romains : « Je vous ai trop d'obligation pour vous rien refuser ; vous avez instruit ma jeunesse ; n'est-ce pas vous qui m'avez expliqué VIRGILE, quand mon père voulut que j'étudiasse ce poëte ? »

Cette anecdote prouve quelle estime on faisoit de VIRGILE même chez les peuples barbares, après la destruction de l'empire romain. Au reste, dans tous les temps on en a senti le prix. Quintilien, qui vivoit quatre-vingt-dix ans après ce poëte, en parle avec le plus grand éloge. Juvenal nous apprend (*sat.* VII) que de son temps on faisoit déjà lire dans les écoles HORACE et VIRGILE ; mais la prudence exigeoit que l'on ne

mît pas Horace en entier sous les yeux de la jeunesse; on pourroit presque appliquer à ces deux auteurs ce que Delille a dit de deux grands poëtes modernes (1), et présenter ainsi le vers :

On relit tout Virgile, on choisit dans Horace.

Il est dit dans les Institutes de Justinien (*liv.* 1. *tit.* 2.), que toutes les fois que les Romains employoient ce terme, *le poëte par excellence*, ils entendoient VIRGILE, comme les Grecs entendoient parler d'Homère, quand ils se servoient de la même expression : *cùm poetam dicimus nec addimus nomen, subauditur apud Graecos egregius* HOMERUS, *apud nos* VIRGILIUS. (Voyez ci-dessus le parallèle d'Homère et de VIRGILE à l'article ALEXANDRE, pag. 17.)

THÉODORE GAZA de Thessalonique, célèbre grammairien grec (réfugié en Italie après la prise de son pays sur les Vénitiens, en 1444, et non après la prise de Constantinople (le 29 mai 1453), comme on le dit ordinairement), mort à Rome en 1508, disoit que si tous les livres des anciens étoient

(1) On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
L'homme des champs. Ch. 1.er

dans le feu, il en tireroit de préférence PLUTARQUE.

On peut dire que tous ceux, ou du moins presque tous ceux qui ont lu les ouvrages de PLUTARQUE, en ont pensé aussi avantageusement que Théodore Gaza. On le regarde à juste titre comme le plus utile des historiens, parce qu'il possède tous les talens nécessaires pour corriger et pour instruire. Sa biographie des Grecs et des Romains les plus illustres est le livre de tous les hommes, de tous les âges; il est peut-être le seul qui puisse amuser utilement les enfans, et en même temps occuper solidement les hommes faits. « C'est, dit le sage Rollin, l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, et le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique et les fonctions du dehors, soit pour la vie privée et domestique. PLUTARQUE ne se laisse point éblouir comme la plupart des historiens, par les actions d'éclat qui font beaucoup de bruit et qui attirent l'admiration du vulgaire. Il juge des choses par ce qui en fait le véritable prix. Les sages réflexions qu'il mêle dans ses écrits, accoutument ses lecteurs à en juger de la même sorte, et leur apprennent en quoi consistent la véritable grandeur et la solide gloire. Il

refuse inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractère de justice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, et qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures et brillantes, où les princes, les conquérans et tous les grands de la terre, attentifs à se faire un nom, jouent chacun leur rôle sur la scène du monde, y représentent, pour ainsi dire, un personnage passager, et réussissent à se contrefaire pour un temps. Il les démasque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils sont eux-mêmes; et pour les mettre hors d'état de se dérober à sa vue perçante, il les suit avec son lecteur jusque dans l'intérieur de leurs maisons; les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, dans leur déshabillé; prête l'oreille à leurs conversations les plus familières; les considère à table, où l'on ne sait ce que c'est de se contraindre, et dans le jeu où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans PLUTARQUE. Quant à son style, sa diction n'est ni pure, ni élégante; mais en récompense elle a une force, une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images,

à lancer des traits perçans, à exprimer des pensées nobles et sublimes.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée, est celle qui comprend les *vies des hommes illustres, Grecs et Romains,* et surtout les *parallèles* qu'il en fait. On a à regretter plusieurs vies et plusieurs parallèles, qui ont été la proie du temps.

Quant aux *œuvres morales,* tout n'y est pas aussi bon ; quoiqu'on trouve, dans la plupart de ses traités, des faits curieux, des leçons utiles, des principes admirables sur la Divinité, il faut convenir qu'il y a par-ci par-là des opinions absurdes, des choses ridicules, des erreurs en physique. Aussi fait-on un choix parmi ces petits traités moraux. Voici les titres de ceux que l'on préfère : 1.° sur la manière de lire les poëtes. — 2.° Sur la manière d'écouter. — 3.° Sur la distinction entre l'ami et le flatteur. — 4.° Sur l'utilité qu'on peut retirer de ses ennemis. — 5.° Sur la curiosité. — 6.° Sur l'amour des richesses. — 7.° Sur l'amour fraternel. — 8.° Sur les babillards. — 9.° Sur la mauvaise honte. — 10.° Sur les occasions où il est permis de se louer soi-même. — 11.° Sur les délais de la Justice divine par rapport aux méchans.

Si PLUTARQUE a eu beaucoup d'admirateurs, il a eu aussi des détracteurs. Mr. V. D. C. dit, dans son *Examen de l'esclavage*, t. 2, pag. 148 : « Plutarque n'est pas un guide sûr. Son extrême partialité en faveur de la Grèce, sa patrie, est connue. Il écrivoit loin des lieux dont il parloit, loin des choses, et plus loin encore des hommes sur lesquels il n'avoit que des traditions exagérées par la jactance grecque : de plus, PLUTARQUE écrivoit à la hâte, en se dérobant aux grandes occupations dont il étoit accablé à Rome. » (V. la préface de la *Vie de Cicéron*, trad. de l'anglais de Middleton, par l'abbé Prévost, édition de 1784, 4 vol. in-8°. pp. 72-75. On n'y flatte pas PLUTARQUE.)

ANDRÉ NAVAGERI ou NAUGER, noble Vénitien, bon poëte latin (n. 1483 — m. 1529), avoit un goût particulier pour CATULLE, qu'il a pris pour modèle dans l'excellent livre d'épigrammes qu'il a composées. Son enthousiasme pour cet auteur lui avoit fait tellement prendre en haine les épigrammes de Martial, qu'ayant fondé tous les ans chez lui une fête en l'honneur des muses, il ne manquoit jamais, au jour de cette fête, de sacrifier aux mânes de son poëte favori, un

exemplaire de Martial (1). (V. le *Delectus epigrammatum* de Nicole, *Londres* 1683, lib. VII, p. 365.) Paul. Jov. dit que c'est à Vulcain qu'il faisoit ce sacrifice. (V. Paul. Jov. *élog.* LXXVIII, *pag.* 180, *édit. Basil. in*-12.) D'autres prétendent qu'il faisoit cette cérémonie le jour de sa naissance, et que ramassant tout ce qu'il pouvoit rencontrer d'exemplaires de Martial dans la ville de Venise, il les brûloit ce jour-là; ce qui me paroît assez difficile à croire.

Quelques personnes ont dit la même chose de MURET (n. 1585 — m. 1644), qui étoit également passionné pour CATULLE; mais on n'a rien de certain à cet égard.

NICOLAS BOURBON, poëte latin moderne, (n. 1503 — m. 1550), auroit préféré, disoit-il, être l'auteur de la paraphrase des pseaumes par BUCHANAN, à l'honneur d'être archevêque de Paris.

JULES-CÉSAR SCALIGER, savant distin-

(1) Un illustre président du parlement de Toulouse, nommé Caminade, ne pensoit pas si désavantageusement de MARTIAL; tous les ans, il faisoit cadeau, en étrennes, d'un exemplaire de cet auteur à notre poëte Maynard (n. 1582 — m. 1646), qui réussissoit assez bien dans l'épigramme.

gué, (n. 1484 — m. 1558), assuroit qu'il aimeroit mieux avoir fait la deuxième ode du IV.e livre d'HORACE : *Quem tu Melpomene semel*, etc. que d'être roi d'Aragon. Sans doute que Scaliger a voulu nous dire par-là qu'il trouvoit cette ode superbe, et qu'il lui donnoit la préférence sur toutes les autres. En effet, elle est très belle; la poésie, l'élévation et la délicatesse y brillent également dans la versification, dans les pensées et dans le style. Aussi M. Dacier disoit que les Grecs et les Latins ne nous ont rien laissé de plus achevé. On prétend que Scaliger ajoutoit une seconde ode à celle que nous venons de citer. C'est le dialogue entre Horace et Lydie : *Donec gratus eram*, etc. Il en est encore une que Joseph-Jules Scaliger, fils de Jules-César, (n. 1540 — m. 1609), l'un des plus redoutables critiques du XVI.e siècle (1), n'a pu s'em-

(1) Ce Scaliger s'étoit acquis une telle réputation, que Juste Lipse écrivoit qu'il aimeroit mieux jouir de l'entretien de Scaliger que de voir toute la pompe triomphale d'un ancien consul romain. Ce compliment étoit peut-être dû en partie à la terreur qu'inspiroit l'espèce de despotisme exercé par l'orgueilleux Scaliger sur tous les littérateurs de son temps. Casaubon trembloit en écrivant, quand il pensoit que ce qu'il écrivoit seroit vu par Joseph Scaliger. Ce Scaliger se flattoit de parler treize langues, l'hébreu, le grec, le latin, le

pêcher de louer ; il est même convenu qu'Horace y est au-dessus de lui-même et de toute la Grèce. C'est la troisième ode du IV.e liv. : *Qualem ministrum fulminis alitem, etc.* composée l'an 741 de R. (12 ans av. J.-C.). Le P. Sanadon appelle cette pièce l'aigle d'Horace, non-seulement parce qu'elle commence par une comparaison prise de cet oiseau, mais parce qu'elle est entièrement dans le goût de Pindare. Le poëte y célèbre la victoire que Tibère et Drusus, beau-fils d'Auguste, ont remportée dans la Pannonie sur les Vindeliciens, l'an 739 de R. (15 ans av. J.-C.). C'est l'une des deux pièces qu'Auguste avoit demandées à Horace. L'autre est le *Carmen seculare*, composé en 737 de R. (17 ans av.

---

français, l'espagnol, l'italien, l'allemand, l'anglais, l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le persan et l'éthiopien. Aussi puisoit-il dans toutes ces langues qu'il possédoit superficiellement, les injures dont il accabloit ceux qui osoient non-seulement attaquer, mais même douter de son omni-science. Les morts n'étoient pas plus à l'abri de ses injures que les vivans. A l'entendre, les jésuites étoient des ânes ; il traitoit les saints pères de la manière la plus indécente : Origène, selon lui, est un rêveur ; Saint Justin, un imbécille ; Saint Jérôme, un ignorant ; Rufin, un maraud ; Saint Chrisostôme, un orgueilleux ; Saint Basile, un superbe ; St. Thomas, un pédant ; etc. etc. etc. etc. C'est ce qui faisoit dire qu'il ne pouvoit tenir son érudition que du diable.

J.-C.). On les place l'une et l'autre parmi les plus beaux morceaux d'HORACE.

CHARLES-QUINT, empereur, roi d'Espagne (n. le 24 février 1500—m. le 21 septembre 1558, étoit passionné pour THUCYDIDE; il en faisoit son homme de guerre et le compagnon de toutes ses entreprises. (V. sur THUCYDIDE, les *pp.* 14-16.)

MÉLANCHTON, (n. 1497—m. 1560), bornoit toute sa bibliothéque à quatre auteurs dont les noms commencent par la même lettre: PLATON, PLINE, PLUTARQUE et PTOLÉMÉE. Ces quatre auteurs réunissent l'utile et l'agréable.

JEAN DORAT, ou DAURAT, poëte (n. 1508—1588), étoit tellement enchanté de la cent septième épigramme D'AUSONE, qu'il soutenoit qu'un démon en étoit l'auteur. Voici cette épigramme qui est en effet très jolie :

In puerum formosum.

Dum dubitat natura, marem faceret ne puellam,
Factus es, ô pulcher, pœne puella puer.

« Pendant que la nature hésitoit si elle feroit de vous un garçon ou une fille; jeune homme, elle vous a formé si beau que vous êtes presqu'une fille. » AUSONE, né à Bordeaux, est mort vers l'an 392 de J. C.

CUJAS, célèbre jurisconsulte (n. 1520— m. 1590), disoit des ouvrages de PAUL DE CASTRO, professeur de droit, mort à Florence en 1437 : *Qui non habet PAULUM DE CASTRO tunicam vendat et emat.*

Ce mot a été appliqué depuis à l'ouvrage de DOMAT : *Des lois civiles dans leur ordre naturel.* C'est un excellent livre, et qui jouit à juste titre de la plus haute réputation parmi les jurisconsultes. Le choix des principes, la méthode dans laquelle ils sont exposés, l'art de les développer rendent cet ouvrage digne de servir de modèle aux hommes de génie pour la distribution et l'arrangement de leurs idées. Aussi La Harpe dit, dans sa *Philosophie du* XVIII.e *siècle :* « Pour ce qui est de la jurisprudence, j'ai vu les plus habiles s'incliner au seul nom du fameux DOMAT, de ce DOMAT dont les ouvrages avoient réconcilié l'excellent esprit de Boileau avec la science des lois (1), et sont regardés comme un des plus parfaits modèles du véritable es-

(1) « J'avois comparé, dit Boileau, dans une lettre à Brossette, les lois du digeste aux dents du dragon que sema Cadmus, et dont il naissoit des gens armés qui se tuoient les uns les autres. La lecture du livre de Domat m'a fait changer d'avis et m'a fait voir dans cette science une raison que je n'y avois pas vue jus-

prit philosophique, de l'esprit d'ordre et d'analyse appliqué à ce genre de connoissances moitié spéculatives, moitié politiques, et où la pratique embrouille si souvent la théorie.

MICHEL DE MONTAIGNE (n. 1533 — m. 1592), a consacré le dixième chap. du liv. II de ses *Essais*, (appelés par le cardinal Duperron, *le Breviaire des honnêtes-gens*), à parler des livres et particulièrement de ceux qu'il aimoit le plus. Son langage naïf est si expressif, et son opinion, d'un tel poids, que nous croyons devoir rapporter textuellement les passages de ce chapitre, qui ont un rapport direct à notre objet.

« Je ne cherche aux livres, dit Montaigne, qu'à m'y donner du plaisir par honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moi-mesme, et qui m'instruise à bien vivre et à bien mourir..... Si tel livre

---

que-là. C'étoit un homme admirable que ce M. DOMAT. Vous me faites trop d'honneur de mettre en parallèle un misérable faiseur de satyres avec le restaurateur de la raison dans la jurisprudence. » Jean Domat né à Clermont en Auvergne en 1625, est mort pauvre à Paris en 1696.

me fasche, j'en prends un aultre et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends gueres aux nouveaux pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux Grecs, parce que mon jugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puérile et apprentisse intelligence. Entre les livres simplement plaisants je treuve, des modernes, le *Décaméron* de *Boccace*, *Rabelais*, et les *Baisers* de *Jehan Second*, s'il les faut loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse..... Il m'a toujours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier rang ; et signament Virgile en ses *Géorgiques* que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie : à la comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'*Æneïde*, ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne s'il en eust eu le loisir ; et le cinquiesme livre en l'*Æneide* me semble le plus parfaict. J'aime aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et jugements. Quant au bon Térence, la mignardise et les graces du langage latin, je le treuve admirable à

representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me rejectent à luy : je ne le puis lire si souvent, que je n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des tems voisins à VIRGILE se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient LUCRECE : je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaison inéguale ; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de LUCRECE. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient-ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui lui comparent à cette heure Arioste (1) ? Et qu'en diroit Arioste lui-mesme ? J'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui appareoient Plaute à TERENCE (Cettuy-

(1) Montaigne, un peu plus bas, pour faire sentir la différence qu'il y a entre Virgile et l'Arioste, sous le rapport du talent poétique dans l'épopée, s'exprime ainsi : « En la comparaison de l'AEnéide et du furieux (Roland) : celui-là on le veoit aller à tire d'aile d'un vol haut et ferme, suivant toujours sa poincte : cettuy-cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force lui faille. »

cy sent bien mieulx son gentilhomme), que LUCRECE à VIRGILE..... On admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martiale aiguise la queue des siens..... Voilà donc quant à cette sorte de subjects (les livres amusants) les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est PLUTARQUE depuis qu'il est en françois (trad. par Amyot), et SENEQUE (1). Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traictée à pieces descousues, qui ne demande pas l'obligation

(2) Il s'en faut beaucoup que l'on mette sur la même ligne Sénèque et Plutarque. On trouve que Sénèque a trop d'esprit; il veut briller, quelque sujet qu'il traite. Il est meilleur à citer dans la chaleur de la conversation qu'à lire dans le silence du cabinet. Quintilien (*lib.* x, *c.* 1), disoit de lui : *Velles cum suo ingenio dixisse alieno judicio.* On désireroit qu'avec son bel esprit, il eût plutôt suivi le goût d'un autre que le sien propre. Mallebranche lui reproche de trop s'abandonner à son imagination et de ne pas raisonner conséquemment.

d'un long travail, de quoy je suis incapable. Ainsi sont les *Opuscules* de PLUTARQUE et les *Espitres* de *Seneque*, qui sont la plus belle partie de leurs escrits et la plus proufitable... Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les fait naistre environ mesme siecle; touts deux precepteurs de deux empereurs romains; touts deux venus de païs estrangier; touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de philosophie et présentée d'une simple façon, et pertinente. PLUTARQUE est plus uniforme et constant; SENEQUE plus ondoyant et divers : cettuy-ci se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appétits; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur

---

Calvin, grand partisan de Sénèque, dont, à vingt-trois ans, il commentoit le traité *de clementiâ*, reconnoît en plus d'un endroit que la juste disposition des parties du discours n'étoit pas le talent de son auteur. Pierre Petit (dans son livre *de lachrymis*, p. 139), appelle Sénèque le maître des sentences. *Seneca*, dit-il, *verus ut quidem arbitror magister sententiarum.*

Comme j'ai parlé de Plutarque à l'article THÉODORE GAZA, je n'en dirai rien ici. (V. *pag.* 48.)

sa garde : PLUTARQUE a les opinions platoniques doulces et accommodables à la société civile ; l'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes : il paroist en SENEQUE qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar ; PLUTARQUE est libre partout ; SENEQUE est plein de poinctes et saillies ; PLUTARQUE, de choses ; celuy-là vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye mieulx ; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quant à CICERO, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, signamment morale. Mais, à confesser hardiment la vérité (car puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la pluspart de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests.....

Je veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores un quart d'heure aprez, assez à temps pour rencontrer le fil du propos..... La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant trop sa matiere; ..... Je veois volontiers les Epistres *ad Atticum*, non-seulement parce qu'elles contiennent une tres ample instruction de l'Histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privées..... Les historiens sont ma droicte balle.... Ceulx qui escrivent les vies me sont plus propres. Voilà pourquoy c'est mon homme que PLUTARQUE. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de LAERTIUS (DIOGENE), ou qu'il ne soit ou plus estendu ou plus entendu..... CESAR me semble singulierement meriter qu'on l'estudie, tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes je lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lit les humains

ouvrages ; tantost le considerant luy-mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non-seulement tous les historiens, comme dit Cicero, mais à l'adventure Cicero mesme..... Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été escriptes par ceulx memes qui commandoient aux affaires ou qui estoient participans à les conduire ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte. Telles sont quasi toutes les grecques et romaines... » Montaigne termine ce chapitre par dire que se méfiant de sa mémoire, il fait des notes sur les livres qu'il a lus, et s'en rend un compte sommaire. Il rapporte celles qu'il a mises sur son exemplaire de Guicciardin, de Philippe de Commines et des *Mémoires* de Dubellay.

PASSERAT, poëte français (n. 1534 — m. 1594), estimoit l'Ode que RONSARD a faite pour le Chancelier de l'Hôpital, plus que le duché de Milan. On ne voit plus cette Ode du même œil que Passerat. Depuis longtemps elle est tombée dans l'oubli ainsi que les autres fruits de la muse barbare de RONSARD. Il faut cependant avouer qu'il étoit vraiment poëte, et que quelques-unes de ses

pièces de poésie ont produit un grand effet : en voici un exemple : Un gentilhomme français, nommé Chatelard, condamné à être décapité en Écosse pour avoir attenté à l'honneur de la Reine qu'il aimoit, ne voulut d'autre préparation à la mort que la lecture d'un hymne de RONSARD. Brantôme raconte ainsi la chose : « Le jour venu, ayant été mené sur l'échafaud, avant mourir, prit en ses mains les hymnes de M. RONSARD, et pour son éternelle consolation, se mit à lire tout entièrement l'hymne de la mort, qui est très bien fait et propre pour ne point abhorrer la mort, ne s'aidant autrement d'autre livre spirituel, ni de ministre, ni de confesseur. »

HENRI IV, roi de France (n. 1553—m. 1610), avoit un goût particulier pour les *Hommes illustres de* PLUTARQUE ; il disoit souvent qu'il avoit de grandes obligations à cet ouvrage dans lequel il avoit puisé d'excellentes maximes pour sa conduite et pour le gouvernement.

F. BACON DE VERULAM, chancelier d'Angleterre, et savant profond (n. 1550—m. 1626), voyoit à regret cette immense quantité d'ouvrages qui encombrent nos biblio-

théques : « Les sciences, disoit-il, régorgent d'écrits ; les livres ne sont que des répétitions ; cette énorme multitude de volumes se réduit aux idées de cinq à six génies : fouillez les Grecs, les Romains, les Arabes, et tous les auteurs modernes, vous ne verrez par-tout qu'Aristote, Platon, Euclide et Ptolémée. » Bacon dit ailleurs : « Que la lecture de l'histoire nous rend prudens ; qu'on devient ingénieux avec les poëtes ; que les ouvrages de mathématiques donnent de la subtilité à l'esprit ; que ceux de philosophie donnent de la profondeur au jugement ; que la morale met de la gravité dans nos mœurs ; que la dialectique et la rhétorique procurent de la facilité et de la vivacité dans la discussion : (Baco, *de studiis et lectione librorum sermo 48*). » Tout cela est très vrai ; mais il ne l'est pas moins que les livres frivoles avilissent et énervent l'esprit ; que les ouvrages de galanterie amolissent et corrompent le cœur ; et que les productions impies couvrent notre ame de nuages par les doutes que de prétendus esprits forts travaillent à y multiplier sur les plus importantes vérités. Il est donc absolument essentiel d'apporter la plus grande attention dans le choix des livres.

ARMAND-JEAN DUPLESSIS, CARDINAL DE RICHELIEU, célèbre ministre de France, (n. 1585—m. 1642), disoit qu'il ne connoissoit au monde que trois hommes souverainement savans : SAUMAISE, GROTIUS et BIGNON. Mais selon le savant Peiresc, GROTIUS valoit deux SAUMAISE. Le même cardinal comparoit aux quatre élémens quatre écrivains de son temps qu'il regardoit comme les meilleurs : le cardinal DE BÉRULLE, comparé au feu pour son élévation ; le cardinal DUPERRON, à la mer pour son étendue ; le P. COEFFETEAU, à l'air pour sa vaste capacité ; et M. DUVAIR, à la terre par l'abondance et la variété de ses productions. Ces quatre élémens littéraires ne sont guère plus considérés maintenant dans nos bibliothéques que les quatre anciens élémens naturels ne le sont dans la chimie moderne.

QUEVEDO DE VILLEGAS, fécond auteur espagnol (n. 1580—m. 1645) étoit tellement passionné pour le *Don Quichotte* de CERVANTES, que quand il le lisoit il étoit tenté de brûler les nombreux ouvrages qu'il avoit composés : (Voyez plus bas S. EVREMONT.). Nous ajouterons ici une anecdote connue, mais qui prouve que le caractère de ce roman

a été apprécié dans tous les temps. « Un jour que le roi Philippe III étoit sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quittoit de temps en temps sa lecture et se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir : Cet homme est fou, dit le roi aux courtisans, ou bien il lit *Don Quichotte*. Le prince avoit raison ; l'étudiant lisoit effectivement ce livre, et ne pouvoit, quoique seul, retenir l'impression agréable qu'il en éprouvoit. »

M. Senier-Rios a fait quelques observations sur l'histoire romanesque du héros de la Manche ; elles sont consignées dans les trois belles éditions de *Don Quichotte*, que l'académie de Madrid a publiées chez Ibarra : l'une en 1780, 4 *vol. in*-4.° fig. ; la seconde en 1782, 4 *vol. pet. in*-8.° ; et la troisième en 1787, 6 *vol. in*-8.° fig. C'est la veuve Ibarra qui a exécuté cette dernière, son mari étant mort en 1785.

M. Senier-Rios calcule de la manière suivante la durée des expéditions du héros de Cervantes, à partir du moment où ce chevalier paroît sur la scène.

Le 28 juillet 1604, Don Quichotte part et

revient le lendemain.	2 jours.
Il reste chez lui	18 j.
La seconde excursion dure depuis le 17 août jusqu'au 2 septembre.	17 j.
Il revient chez lui et reste..	31 j.
Il sort le 3 octobre et ne revient que le 29 décembre ..	87 j.
Il reste chez lui, tombe malade et meurt le 8 janvier. ...	10 j.
Total	165 jours.

Toutes ces excursions ont donc duré cinq mois et douze jours ; mais elles n'ont pas toutes eu lieu dans la même année. Quoique Cervantes donne à penser que la troisième et dernière expédition du chevalier fut liée aux deux premières, il paroît par son histoire que dix années s'écoulèrent entre la première et la dernière, parce que Don Quichotte est censé vivre encore en 1614, lors de l'expulsion des Maures. On voit aussi que la lettre que Sancho écrivit à sa femme, du château du Duc, est datée du 20 juillet 1614, et que la gouvernante qui, dans le premier chapitre, avoit environ quarante ans, en a cinquante-un dans le dernier. Au reste, la chronologie d'un roman n'est pas assez

intéressante pour qu'on en fasse l'objet d'une discussion ; et il faut toute la réputation dont jouit à juste titre l'ouvrage immortel de Cervantes, et tout le plaisir qu'il cause à ses lecteurs, pour que l'on se soit occupé de la chronologie des actions de son héros, ce qui dans le fond peut ne paroître qu'une pure frivolité.

Cervantes déclare dans son prologue que son principal but a été d'affoiblir l'autorité et la faveur des livres de chevalerie auprès du vulgaire. Voici le motif qu'on lui en attribue, et que j'ai lu quelque part : Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, étoit peu favorable aux gens de lettres ; un jour il traita Cervantes avec peu de considération ; celui-ci, pour s'en venger, entreprit une satyre de la chevalerie dont le ministre et la nation étoient fort entêtés. Je doute un peu de la vérité de cette anécdote, car je ne vois aucun fiel dans ce roman contre le principal ministre. Quoi qu'il en soit, M. Senier-Rios blâme Cervantes d'avoir fait cet inimitable roman. « Un fort bon livre peut faire du mal, dit-il, témoin *Don Quichotte*. Cervantes éteignit les idées brillantes de la chevalerie, et de ce moment-là l'Espagne a décliné. Il y a du danger à guérir

un peuple de ses chimères, lorsqu'elles sont l'essence même de son caractère, et que ce caractère est bon : il y a de certains préjugés qu'il faut savoir respecter. »

Hugues GROTIUS, littérateur et savant publiciste (n. 1580—m. 1645), avoit un tel goût pour Lucain, au rapport de Guy Patin, « qu'il l'avoit toujours dans sa poche, et qu'il le baisoit plusieurs fois le jour. » Telles sont les propres expressions du savant médecin. On raconte que M. Dumaurier, ambassadeur de France en Hollande, ayant un jour consulté Grotius sur les livres qu'il devoit lire et étudier ; celui-ci lui conseilla les suivans : l'*Ecclésiaste* et le livre de la *Sagesse ;* les *vers dorés* de Pythagore ; toutes les *œuvres* de Platon ; la *Rhétorique* et la *Politique* d'Aristote ; les *Harangues* de Démosthène ; les *Fragmens* de Théognis (1) et de Phocilide ; les *Tragédies* d'Euripide ; les *Caractères* de Théophraste ; les *Comédies*

(1) M. Becker a donné dernièrement à Leipsick une édition de Théognis augmentée de cent cinquante-neuf vers trouvés dans un manuscrit de Modène. M. Coupé a publié en 1796 une traduction des œuvres (fragmens) de Théognis et Phocilide, 1 *vol. in*-18.

de Térence ; les *Offices* et les *Oraisons* de Cicéron ; les écrits de Salluste ; les *Epîtres* d'Horace ; le *Manuel* d'Epictete ; les *Œuvres philosophiques* et les *Tragédies* de Sénèque ; les *Opuscules* de Plutarque ; les écrits d'Hiéroclès, d'Arrien, de Dion ; l'ouvrage de Polybe sur les *Républiques* ; les *Pandectes* et le *Code* de *Justinien*. On est surpris de ne pas voir Homère, Virgile et les Vies de Plutarque, figurer dans cette liste.

Claude Favre, seigneur de VAUGELAS, littérateur français (n. 1585—m. 1650), avoit une idée tellement avantageuse du style de l'histoire romaine de Coeffeteau, qu'il ne vouloit point recevoir de phrase qui n'y fût employée. Mais ensuite il quitta Coeffeteau, et eut une estime particulière pour les traductions d'Ablancourt, sur-tout pour celle d'Arrien qui lui servit de modèle lorsqu'il refit en entier sa traduction de Quinte-Curce.

Coeffeteau et Ablancourt sont maintenant presqu'oubliés, et à juste titre, soit à raison des progrès que la langue a faits, soit à raison de la connoissance plus profonde que l'on a des auteurs anciens. Balzac a hazardé un assez pauvre mot au sujet de l'enthou-

siasme de Vaugelas pour Coeffeteau : « Au jugement de M. de Vaugelas, dit-il, il n'y a point de salut hors de l'histoire romaine, non plus que hors de l'Église romaine. »

On sait que Vaugelas a été trente ans à faire sa traduction de Quinte-Curce, qui parut en 1647 *in*-4.° ; elle fut reçue avec beaucoup d'applaudissemens; cependant elle ne méritoit pas cet autre mot de Balzac : « L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, celui de Vaugelas est inimitable. » Il est vrai que dans le temps cette traduction passa pour le livre le plus correctement écrit dans la langue française; mais depuis on est convenu que le style manque un peu de cette souplesse, de cette aménité, de cette grâce qu'on a depuis données à notre langue, quoiqu'il s'y trouve peu d'expressions qui aient vieilli.

L'abbé Mignot a donné une nouvelle traduction de Quinte-Curce en 1781, 2 *vol. in*-8.°, et Beauzée une autre en 1782, 2 *vol. in*-12 ; ces deux traductions qui ne sont pas sans mérite, n'ont cependant sur celle de Vaugelas que l'avantage de quelques expressions plus modernes; mais pour l'exactitude et la fidélité, pour la propriété et la justesse des termes, la régularité de la construction,

l'harmonie de la phrase et le fond du style, Vaugelas paroît encore préférable aux nouveaux traducteurs.

SAMUEL SORBIÈRE, savant médecin (n. 1615—m. 1670), mettoit les *Offices* de CICERON au-dessus de tous les livres, excepté l'*Ecriture Sainte*. Voilà pour les anciens; et pour les modernes, il les plaçoit dans l'ordre suivant : CHARRON, MONTAIGNE, BALZAC et LAMOTHE-LE-VAYER. « Ces quatre messieurs, dit-il, font presque toute ma bibliothéque. » Il la composeroit sans doute différemment aujourd'hui. Il paroît qu'il avoit du penchant pour le scepticisme. Il disoit encore qu'il préféroit PLUTARQUE à SÉNÈQUE; CHARRON à MONTAIGNE; *Duperron*, *d'Ossat* et *Coeffeteau* à *Balzac*, parce que dans leurs écrits le raisonnement est plus suivi, et le style moins coupé.

GUY PATIN, médecin (n. 1601—m. 1672) dit dans une de ses lettres : « L'*Histoire* de PLINE est un des plus beaux livres du monde; c'est pourquoi il a été nommé *la bibliothéque des pauvres*. Si l'on met ARISTOTE avec lui, c'est une bibliothéque presque complète; si l'on y ajoute PLUTARQUE et SÉNÈ-

que, toute la famille des bons livres y sera, père et mère, aîné et cadet. » On voit que Guy Patin avoit une manière de s'exprimer assez originale ; il ne disoit pas les choses, même les plus communes, comme les autres. Ennemi des auteurs arabes et des empyriques, il étoit grand admirateur d'Hippocrate, de Galien et de Cicéron. Quant à ses goûts littéraires plus particuliers, il nous les fait ainsi connoître : « Juvénal est mon cher ami d'entre les anciens, avec Virgile et Lucrèce, sans pourtant que je méprise aucun des autres. Je compte au nombre de mes intimes et des premiers auteurs modernes, le bon Erasme, le docte Scaliger, et l'incomparable M. de Saumaise. Feu M. Grotius étoit aussi mon ami ; j'étois tout transporté de joie quand je l'avois entretenu, mais il est mort trop tôt pour moi et pour le public. » Ailleurs, Guy Patin se faisant l'application d'un passage de Sénèque que j'ai rapporté dans le commencement de mon ouvrage, s'exprime ainsi : « Une lecture uniforme profite, une lecture diversifiée réjouit : *lectio certa prodest, varia delectat.* Je lis souvent Hippocrate, Galien, Fernel, Riolan, et d'autres illustres patrons de ma profession : voilà ma lecture uniforme, voilà

mon profit. Je lis de temps en temps Ovide, Juvenal, Horace, Sénèque, Tacite, Pline et autres auteurs qui mêlent *utile dulci* : voilà ma lecture diversifiée, voilà ma récréation, elle n'est pas sans utilité. » Nous avons vu précédemment que Montaigne en usoit de même ; il avoit ses lectures d'amusement et ses lectures d'utilité. Guy Patin se déclare hautement contre les ouvrages médiocres et inutiles. « Si l'on n'imprimoit que de bons livres, dit-il, il n'y auroit pas tant de gens occupés, ni tant de bibliothéques remplies. Au reste, s'il y a de mauvais auteurs, sans doute qu'il ne dépend pas d'eux d'écrire mieux ; mais tant pis pour les gens qui sont la dupe de leur passion, et qui la secondent et l'excitent en montrant de l'empressement et de la fureur dans l'achat de toutes sortes de livres. Dieu merci, je suis à l'épreuve de la tentation de ces messieurs les acheteurs publics des sottises d'autrui ; je ne veux que de bons ouvrages, c'est pour cela que j'ai une bibliothéque peu garnie. » Cependant notre médecin dit ailleurs : « J'ai acheté une belle maison où je demeure depuis trois jours ; elle me revient à neuf mille écus ; j'ai une belle étude, grande et vaste, où j'espère de faire entrer dix mille volumes ;

en y ajoutant une petite chambre qui y tient de plain pied. » Dix mille volumes ! appelle-t-il cela une *bibliothéque peu garnie?* et espéroit-il ne la composer que de bons ouvrages? Je crois qu'il ressembloit un peu à celui qui ayant à sa disposition un panier de cerises, se propose d'abord de ne choisir que les plus belles, et finit par les toutes manger : c'est assez le défaut des bibliophiles.

Le comte Hyde de CLARENDON, historien anglais (m. 1674), lisoit tous les jours quelques passages de Tite-Live et de Tacite, ses auteurs favoris.

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de TURENNE, né à Sedan le 11 septembre 1611, tué près de Saltzbach, le 27 juillet 1675, lisoit Quinte-Curce avec transport dans son jeune âge. Il étoit frappé de l'héroïsme d'Alexandre, et de la manière dont Quinte-Curce a rendu ses exploits. Un ancien officier lui ayant soutenu que cette histoire n'étoit qu'un conte fait à plaisir, Turenne, quoique pour ainsi dire encore enfant, voulut se battre contre cet officier.

Il est certain qu'il y a beaucoup de choses évidemment fausses dans Quinte-Curce,

beaucoup d'erreurs en géographie, beaucoup de détails minutieux et inutiles; mais cet auteur connoît parfaitement les replis du cœur humain; il est bien éclairé sur la marche des passions, sur la chaîne des événemens, sur les causes et les résultats des faits qu'il présente. Personne ne guide mieux, ni par une voie plus courte et plus agréable, vers la connoissance de l'homme, qui doit être le véritable but de l'histoire.

Turenne a écrit ses *Mémoires* (publiés par M. Grimoard, 1782, 2 *vol. in-fol.*); il avoit pris pour modèle les *Commentaires de César;* mais si son épée se rapproche de celle de César, il n'en est pas de même de sa plume.

Jean DESMARETS de Saint-Sorlin, (n. 1595—m. 1676) ne voyoit rien de plus beau que son poëme de *Clovis;* il en étoit si enchanté qu'il en renvoyoit la gloire à Dieu. « Oui, dit-il, dans ses *délices de l'esprit*, Dieu m'a sensiblement assisté pour finir un aussi beau livre. »

Je me serois bien gardé de rapporter cette anecdote à peu près insignifiante, si elle ne me fournissoit l'occasion de citer un juge-

ment très fondé, qui a été porté sur les prétendus poëmes épiques du XVII.e siècle.

Le *Moyse Sauvé*, de Saint-Amand, (*Leyde*, 1654, *in*-12), — bas et rampant.

Le *Clovis*, de Desmarets (*Paris*, 1657, *in*-12), — sec et plat.

La *Pucelle*, de Chapelain (*Paris*, 1656, *in*-12 et *in*-f.°), — dur et glacé.

L'*Alaric* ou *Rome vaincue*, de Scuderi (*Paris*, 1659, *in*-12), — fanfaron.

Le *Charlemagne*, de le Laboureur (*Paris*, 1664, *in*-8.°), — lâche et sans poésie.

Le *Childebrand*, de Carel de Sainte-Garde (*Paris*, 1668, *in*-12) —, aussi barbare que le nom du héros.

Le *Saint-Paulin*, de Ch. Perrault (*Paris*, 1686 *in*-8.°), — doucereux.

Le *Saint-Louis*, du P. le Moyne, (*Paris*, 1658, *in*-12), — hyperbolique et plein d'un feu déréglé.

La *Pharsale*, de Brébeuf (*Paris*, 1796, 2 vol. *in*-8.°), — Gazette où règne une enflure perpétuelle.

La *Magdeleine*, de Pierre de Saint-Louis (*Paris*, 1700, *in*-12), — ridicule et d'autant plus facétieux, que l'auteur a cru faire quelque chose de bon, de sérieux et d'édifiant.

Rien n'est plus risible et plus plat. On en pourroit presque dire autant d'un autre poëme sur *la Magdeleine*, de frère Remi de Beauvais (*Tournay*, 1617, *in*-8.°)

Le *David*, de les Fargues (*Paris*, 1660, *in*-12), et le *Jonas* de Coras, aussi mauvais que les précédens.

J. DELAUNOY, savant théologien (n. 1603 — m. 1678), avoit toujours sur sa table les *Variae Lectiones* de MURET. C'est un livre rempli d'érudition et de saine littérature; mais tous les morceaux qu'il renferme ne présentent pas le même intérêt. On prétend que Muret avoit une telle perspicacité qu'en voyant une personne lire une lettre, il devinoit au mouvement de ses yeux et au changement de sa physionomie, ce que contenoit la lettre. Ce savant est mort en 1585.

PIERRE CORNEILLE, auteur du Cid, (n. 1616 — m. 1684), faisoit ses lectures favorites de TACITE, de TITE-LIVE et de LUCAIN. Quand on lit son théâtre, on voit combien il étoit pénétré de cette grandeur romaine si bien tracée, et peut-être exagérée, dans ces trois auteurs.

CHRISTINE, reine de Suède, (n. 1626 — m. 1689), savoit MARTIAL en entier par cœur à l'âge de vingt-trois ans; elle faisoit un cas particulier de CATULLE, de SÉNÈQUE le tragique, mais sur-tout de LUCAIN. Le savant Guy Patin, qui me fournit cet article sur les goûts littéraires de Christine, ajoute: « Pour SÉNÈQUE le tragique, c'est un admirable écrivain, auteur plus égal que tout autre. Il se soutient merveilleusement. On ne voit point que le médiocre succède au sublime; toujours semblable à lui-même, il conserve une force de style et une noblesse de sentiment qui ne se dément jamais. »

MÉNAGE, littérateur érudit, (n. 1613 — m. 1692), regardoit PLUTARQUE comme l'auteur le plus essentiel. Il disoit ainsi que Théodore Gaza: « Si tous mes livres étoient au feu et que je n'en pusse sauver qu'un, ce seroit PLUTARQUE. »

ANTOINE ARNAULD, célèbre théologien, (n. 1612 — m. 1694), aimoit passionnément CICÉRON, et en sentoit tout le prix. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il falloit faire pour se former un bon style; lisez CICÉRON, répondit-il; il ne s'agit pas, lui

répliqua-t-on, d'écrire en latin, mais en français; en ce cas, reprit le docteur, lisez Cicéron. Boileau disoit d'Antoine Arnauld, qu'il étoit le plus savant mortel qui jamais ait écrit.(1) Je croirois volontiers que le même Arnauld est auteur de l'éloge de Cicéron, qui se trouve dans la préface de la *Méthode latine* de Port-royal. Peut-être est-il de Lancelot; quoi qu'il en soit, le voici : « Ce qui nuit ordinairement le plus à ceux qui veulent bien savoir la langue latine, c'est qu'ils n'estiment pas et ne lisent pas assez Cicéron, qui est un auteur incomparable entre les payens, non-seulement pour les paroles, mais pour les pensées, ayant été pour cette raison appelé *le Platon des Romains* par *Quintilien*, et ayant mérité l'estime particulière des plus grands personnages de

(1) Grosley de Troie, mort en 1785, étoit aussi un des admirateurs d'Arnauld; il inséra dans son testament l'article suivant : « Je lègue une somme de 600 liv. pour contribution de ma part au monument à ériger au célèbre Antoine Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxelles. L'étude suivie que j'ai faite de ses écrits m'a offert un homme courageux au milieu d'une persécution continue, supérieur aux deux grands mobiles des déterminations humaines, la crainte et l'espérance. Ses ouvrages sont l'expression de l'éloquence du cœur, qui n'appartient qu'aux ames fortes. »

l'Église même. Car il a écrit si noblement et si excellemment de toutes sortes de matières, de l'éloquence, des orateurs, de la morale, de la philosophie selon toutes les sectes, des affaires publiques et particulières en ce grand nombre de lettres qu'il nous a laissées, de la manière de défendre et d'accuser les hommes, et de parler sagement et éloquemment de toutes choses dans ses oraisons, que lui seul doit tenir lieu de beaucoup d'auteurs et entretenir agréablement ceux qui aiment les belles lettres durant toute leur vie. »

Ajoutons à cet éloge celui que Quintilien (liv. x. ch. 1) fait de l'éloquence de l'orateur romain. « Il me paroît, dit-il (1), que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs, pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, et de la douceur d'Isocrate. Et non-seulement il a extrait par son application ce qu'il y avoit de meilleur dans ces grands originaux, mais la plupart de ces mêmes perfections,

(1) Mihi videtur M. Tullius, cùm se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec vero quod in quoque optimum fuit, studio consecutus est tantùm, sed plurimas, et potius omnes ex se

ou pour mieux dire, toutes. Il les a ensuite comme enfantées de lui-même par l'heureuse fécondité de son génie. Car, pour me servir d'une expression de Pindare, *il ne ramasse pas les eaux du Ciel pour remédier à sa sécheresse naturelle; mais il trouve dans son propre fonds une source d'eau vive, qui coule sans cesse à gros bouillons*, et vous diriez que les Dieux l'ont accordé à la terre, afin que l'éloquence essayât toutes ses forces

---

ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissimâ ubertate. Non enim *pluvias*, ut ait Pindarus, *aquas colligit, sed vivo gurgite exundat*, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires sua eloquentia experiretur. Nam quis doceré diligentius, movere vehementius potest? Cui tanta unquam jucunditas affuit? Ut ipsa illa, quæ extorquet, impetrare eum credas, et, cum transversum vi suâ judicem ferat, tam ille non rapi videatur, sed sequi. Jam in omnibus quæ dicit, tanta auctoritas inest, ut dissentire pudeat. Nec advocati studium, sed testis aut judicis afferat fidem. Cum interim hæc omnia, quæ vix singula quisquam intentissima cura consequi posset, fluunt illaborata: et illa, quâ nihil pulchrius auditu est, oratio præ se fert tamen felicissimam facilitatem. Quare non immerito ab hominibus ætatis suæ *regnare in judiciis* dictus est: apud posteros id consecutus, ut Cicero jam non hominis nomen, sed eloquentiæ habeatur. Hunc igitur spectemus: hoc propositum nobis sit exemplum: ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.

en la personne de ce grand homme. Qui en effet peut instruire avec plus d'exactitude, et toucher avec plus de véhémence? Quel orateur a jamais eu plus de charmes? jusques-là que ce qu'il vous arrache, vous croyez le lui accorder, et que les juges emportés par sa violence comme par un torrent, s'imaginent suivre leur mouvement propre, quand ils sont entraînés. D'ailleurs il parle toujours avec tant d'autorité que vous avez honte d'être d'un sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat que vous trouvez en lui, c'est la foi d'un témoin et d'un juge. Et toutes ces choses dont une seule coûteroit des peines infinies à un autre, coulent en lui naturellement et comme d'elles-mêmes. En sorte que ses oraisons les plus belles et les plus harmonieuses qu'il soit possible d'entendre, ont néanmoins un air si aisé qu'il semble qu'elles n'aient rien coûté à cet heureux génie. Voilà pourquoi ce n'est pas sans fondement que les gens de son temps ont dit qu'*il régnoit au barreau*, comme c'est avec justice que ceux qui sont venus depuis l'ont tellement estimé, que le nom de CICÉRON est moins aujourd'hui le nom d'un homme que celui de l'éloquence même. Ayons donc les yeux continuellement sur lui, qu'il soit

notre modèle ; on peut être assuré que l'on a fait de grands progrès quand on se plaît à la lecture de ses ouvrages. »

Jean LAFONTAINE, fabuliste inimitable (n. 1621—m. 1695), commença à l'âge de 22 ans à sentir son talent pour la poésie, en entendant lire quelques vers de Malherbe. Il s'attacha d'abord tellement à ce poëte, qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur, il alloit le jour le déclamer dans les bois. Il l'imita d'abord ; mais bientôt il s'aperçut que son talent l'appeloit à un autre genre et qu'il ne réussiroit pas dans celui de Malherbe. C'est ce qui lui fait dire dans une épître à M. Huet en lui envoyant un Quintilien de Toscanella :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter : à la fin, grâce aux dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur ; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en de trop belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

On voit par ces vers, dont le dernier est de Malherbe lui-même, que La Fontaine fit succéder la lecture d'Horace à celle de

MALHERBE. Il se pénétra aussi de VIRGILE, de TÉRENCE et de QUINTILIEN, qu'un de ses parens, nommé Pintrel, lui désigna comme les vraies sources du bon goût et de l'art d'écrire. Parmi les auteurs français, il prit un goût particulier pour RABELAIS, MAROT, D'URFÉ (l'Astrée) et VOITURE. Le premier lui plaisoit par ses facéties; le second par sa naïveté; le troisième par ses images champêtres, et le quatrième par sa galanterie délicate et ingénieuse. C'est là où il a puisé l'esprit de simplicité, de candeur, de vérité, de délicatesse, qui caractérise ses ouvrages, et qui le caractérisoit lui-même. Il s'en exprime ainsi dans une lettre écrite en 1687 à Saint-Évremont :

J'ai profité dans VOITURE;
Et MAROT par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut mon maître;
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

Puis il ajoute : « J'oubliois maître François (Rabelais), dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent (Voiture), et celui de maître Clément (Marot). Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. » La Fontaine avoit

alors 66 ans. C'est sur-tout de RABELAIS, appelé par Boileau, *la raison habillée en masque*, qu'il rafoloit. Cet auteur facétieux étoit une de ses plus anciennes passions. Il l'admiroit follement et ne connoissoit nul écrivain, ancien ou moderne, profane ou sacré, à qui l'on ne fît honneur en le mettant en parallèle avec maître François (1). Il étoit chez Despréaux avec Racine, Boileau le docteur et quelques autres : On y parloit beaucoup de Saint Augustin ; il écoutoit de l'air d'un homme qui n'entend rien ; enfin se réveillant comme d'un somme, il demanda d'un grand sérieux au docteur, s'il croyoit que Saint Augustin eût eu plus d'esprit que RABELAIS ? Le docteur l'ayant regardé de la tête aux pieds, lui dit pour toute réponse :

---

(1) Le jugement porté sur Rabelais par Labruyère me paroît dicté par le goût et par l'impartialité : « Rabelais, dit-il, est incompréhensible. Son livre est une énigme inexplicable. C'est une chimère ; c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelqu'autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent. Il peut être le mets des plus délicats. » (LABRUYÈRE, *ch.* 1.er)

« Prenez garde, M. de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers, » et la chose étoit vraie. Outre Rabelais, La Fontaine aimoit aussi les *Fabliaux*, VILLON et SAINT-GELAIS. Parmi les Italiens, avec lesquels, disoit-il, il se divertissoit mieux, il donnoit la préférence à l'ARIOSTE, à BOCCACE, à MACHIAVEL et au TASSE.

Je chéris l'ARIOSTE, et j'estime LE TASSE;
Plein de MACHIAVEL, entêté de BOCCACE,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.

Il aimoit aussi les Grecs. « Ce qu'on n'imagineroit pas, dit l'abbé d'Olivet, il faisoit ses délices de PLATON, qu'il appeloit *le plus grand des amuseurs*, et de PLUTARQUE (mais seulement en latin, car la belle langue des Grecs lui étoit inconnue). J'ai tenu, continue l'abbé d'Olivet, des exemplaires qu'il en avoit, ils sont notés de sa main à chaque page; » et la plupart de ses notes étoient des maximes de morale et de politique qu'il a semées dans ses fables. PLUTARQUE, peintre si naïf et si vrai dans ses *Vies des hommes illustres*, discoureur si aimable et si ingénieux dans la plupart de ses traités de morale, lui procuroit à la fois de l'instruction et du plaisir. Mais PLATON, le divin PLATON, le séduisoit plus encore par ses nobles pen-

sées, ses rêveries sublimes et ses belles formes de style qu'il savoit apercevoir à travers la plate fidélité des versions latines. Celui qui trouvoit tant de charmes dans le commerce des philosophes, ne pouvoit négliger celui d'Homère, de ce grand poëte, qu'Horace (épit. II, liv. I) met au-dessus des plus grands moralistes, des chefs de l'académie et du portique. On rapporte que La Fontaine alloit souvent chez Racine pour se faire expliquer par lui des passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* aussi disoit-il encore dans son épître à Huet :

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

Chacun sait que, sur la fin de sa carrière, il devint enthousiaste de Baruch (1); voici à quel sujet : Un jour Racine le conduisit à ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paroissoit trop long, il lui donna pour l'occuper un volume de la *Bible* qui contenoit

(1) Cet enthousiasme de La Fontaine pour Baruch me rappelle la passion d'un jurisconsulte Allemand nommé Jérôme Gerard, pour Isaïe, ou du moins pour le commentaire de Jean Brentzen, sur ce prophète. Non-seulement ce Gerard lut et relut plusieurs fois ce commentaire pendant sa vie; mais il en fut tellement enchanté, qu'il ordonna qu'on enterrât le livre avec lui après sa mort. Ce Brentzen, en latin *Brentius*,

les petits Prophètes. Le bon homme tomba par hasard sur la prière des Juifs dans BARUCH; et ne pouvant se lasser de l'admirer, il se détourna tout-à-coup vers Racine : Qui étoit ce Baruch ? lui dit-il, savez-vous que c'étoit un beau génie ? Pendant plusieurs jours, il fut tellement occupé de BARUCH, qu'il ne rencontroit personne de sa connoissance sans lui demander : Avez-vous lu BARUCH ? savez-vous que c'étoit un beau génie ? Pendant la dernière maladie qu'il eut sur la fin de 1692, il fut visité par un respectable ecclésiastique, M. Pouget, qui fut depuis un célèbre oratorien; et dans une des conférences qu'ils eurent ensemble, le malade dit avec sa naïveté ordinaire que l'on peut comparer à celle d'un enfant : « Je me suis mis depuis quelque temps à lire le *Nouveau Testament*, je vous assure que c'est un fort bon livre; oui, ma foi, c'est un bon livre. « La Fontaine survécut deux ans à cette maladie; il

---

vivoit dans le 16.e siècle; il changea de religion, fut l'ami et l'apôtre de Luther. On lui doit sept à huit volumes *in-fol.* d'ouvrages de controverse, bien propres à guérir d'une maladie dont il a été tourmenté toute sa vie, c'est-à-dire de l'insomnie. Une trop grande application au travail dans sa jeunesse lui avoit pour ainsi dire fait perdre l'habitude du sommeil.

paroît que pendant ces deux ans il fut tout à la religion, et même qu'il s'imposa les plus grandes austérités. Lorsqu'on l'ensevelit, on le trouva couvert d'un cilice. Louis Racine a fait à ce sujet les beaux vers suivans :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'auteur de *Joconde* est couvert d'un cilice.

Je terminerai cet article par ce que Labruyère, dans son discours de réception à l'académie en 1693, a dit de La Fontaine; voici ses propres expressions : « Plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, il a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes; élève les petits sujets jusqu'au sublime : homme unique dans son genre d'écrire; toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise; qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter. »

Claude LANCELOT, savant de Port-Royal, (n. 1616 — m. 1695) dit, dans la préface de la *nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, Paris 1667 in-8.°, pp. 16-17, que pour faire un choix des

bons auteurs latins, ceux sur lesquels on doit établir la véritable connoissance de la langue latine dans sa plus grande pureté, non-seulement pour l'entendre, mais pour la parler et pour l'écrire, sont Térence, Cicéron, César, Virgile et Horace, dont le latin, en retranchant quelques phrases purement poétiques de ces deux derniers, se peut allier ensemble parfaitement. Parmi les autres auteurs latins, ceux qui tiennent le premier rang après les cinq que nous venons de citer, sont Quinte-Curce, Salluste et Tite-Live. « Ils se doivent lire avec soin en leur rang, et peuvent servir beaucoup pour former l'esprit et le jugement, mais non pas le style, si l'on en excepte quelques phrases élégantes et pleines de grâces, dont le choix est d'autant plus difficile, qu'il suppose une grande connoissance de la véritable pureté de la langue, qu'on doit avoir puisée dans les cinq premiers mentionnés ci-dessus. »

Claude Lancelot, Antoine Arnauld et Pierre Nicole (n. 1623 — m. 1695), ont eu part aux excellentes méthodes pour apprendre les langues grecque et latine, qui sont connues sous le nom de *Méthodes de Port-Royal*; ils ont aussi publié de bonnes

grammaires italienne, générale (1), française, et beaucoup d'autres livres utiles.

Le père Lamy de l'Oratoire (n. 1645 — m. 1715) est parfaitement de l'avis de MM. de Port-Royal, pour les ouvrages de choix qui doivent former le goût : « Je ne veux point, dit-il, (IV.e *entretien sur les sciences*) vous accabler par une diversité de lectures ; faites choix d'un petit nombre d'auteurs. Dans le latin, je ne vous marque que TÉRENCE, CÉSAR, SALLUSTE, CICÉRON, VIRGILE et HORACE, avec lesquels vous conversiez si familièrement, que sans y penser vous preniez toutes leurs manières. » Un peu plus bas, il dit : « TITE-LIVE est clair, et on peut le prendre pour modèle d'un style facile et coulant. TACITE renferme en peu de mots des réflexions judicieuses. Imitez cette brièveté autant qu'elle est compatible avec la pureté et la netteté du style. C'est une excellente qualité d'être concis sans obscurité. » L'abbé Duguet, dans une lettre anonyme

(1) M. PETITOT, secrétaire général de la Commission de l'instruction publique, a donné une très bonne édition de la *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, précédée d'un Essai sur l'origine et les progrès de la langue française, et suivie des Commentaires de Duclos, à laquelle on a ajouté des notes.* Paris, 1803, *in*-8.°, *nouvelle édition augmentée.* Paris, 1809, *in*-8.°

insérée parmi les *entretiens sur les sciences*, pense comme le père Lamy, sur la plupart des auteurs que nous venons de nommer; cependant il y a quelques petites restrictions qui ne paroîtront peut-être pas sans fondement aux personnes de goût. « Pour le style des mémoires ou d'une histoire peu étendue, dit-il, on ne peut rien avoir de plus parfait que les *Commentaires* de César, et *l'histoire* de Salluste. Il faut les lire souvent; et comme tout le monde convient que le premier parloit le mieux des Romains, et que le second est le premier des historiens, il ne faut pas appréhender de se mouler sur eux, et de former son jugement sur le leur. Il faut cependant avouer que le style de César et de Salluste n'est pas assez plein et assez majestueux pour une histoire étendue. Celui de Tite-Live est grand et digne de la majesté de l'empire romain, mais il est moins pur et moins exact. A Tite-Live, il faut joindre Quinte-Curce, Tacite et Justin, pour se faire une idée du style historique, quoique le dernier soit déjà un peu barbare. »

LA BRUYÈRE, célèbre moraliste (n. 1639 — m. 1696), met Moyse, Homère, Platon,

VIRGILE et HORACE, au-dessus des autres écrivains, à cause de leurs expressions et de leurs images. Il dit ailleurs qu'un chef-d'œuvre d'esprit ne peut guère être l'ouvrage de plusieurs. HOMÈRE a fait *l'Iliade;* VIRGILE, *l'Enéide;* TITE-LIVE, ses *Décades;* et CICÉRON, ses *Oraisons.*

La vogue extraordinaire qu'ont eue les *Caractères* de la Bruyère, a tenu dans le principe, moins au mérite réel de l'ouvrage qu'à la malignité du public, avide d'y reconnoître des personnages vivans que l'auteur avoit, à ce qu'on croit, pris pour modèles; mais quoique cette vogue ne soit plus aussi grande, il n'en est pas moins certain que ces *Caractères* seront toujours mis au rang des meilleurs livres de morale. « Ouvrage admirable que l'on devroit savoir par cœur, dit un auteur, et qu'on ne peut trop méditer. C'est le tableau de la vie humaine d'après nature; c'est une galerie de portraits d'hommes ridicules, sots et curieux. Il n'y a rien de si aisé que de trouver des originaux qui y ressemblent. Les caractères sont relevés par l'éclat du coloris; on trouve de la force, de la noblesse dans le style, et très souvent une grande éloquence; à la vérité, l'ouvrage est beaucoup travaillé, il vise à l'épigramme. »

Un autre auteur a dit : « La touche de La Bruyère est aussi forte que celle de Molière ; et en même temps plus délicate et plus fine. Peintre énergique et fier, il montra par le style nerveux, les expressions vives, les traits de feu et de génie, les tours fins et singuliers de ses portraits, que la langue française avoit plus de force qu'on n'avoit cru jusqu'alors. Ses portraits sont autant de leçons utiles ; en faisant rougir le vice, il le force à se corriger. Il parcourt tous les états, toutes les conditions, tous les rangs, et donne à tous d'excellens préceptes. »

Je ne quitterai pas la Bruyère sans parler d'un ouvrage qui, sous le rapport moral, a de la coïncidence avec les *Caractères*, ce sont les *Maximes et réflexions* du duc de la Rochefoucauld. C'est un livre vraiment original. « Il parut d'abord anonyme, dit M. Suard, il excita une grande curiosité ; on le lut avec avidité, on l'attaqua avec acharnement ; on l'a réimprimé souvent, et on l'a traduit dans toutes les langues ; il a fait faire beaucoup d'autres livres ; par-tout enfin, et dans tous les temps, il a trouvé des admirateurs et des censeurs. C'est là, ce me semble, le sceau du plus grand succès pour les productions de l'esprit humain. » Écoutons encore Voltaire

sur le livre des *Maximes* : « Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le *Recueil des maximes* de François de la Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est que l'amour propre est le mobile de tout, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante : c'est moins un livre que des matériaux pour orner un livre ; on lut avidement ce petit recueil ; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'étoit un mérite que personne n'avoit eu avant lui en Europe depuis la renaissance des lettres. » Il existe une belle édition des *Maximes*, faite en Angleterre, *Londres*, chez *L. Lhomme*, n.° 93, *new bond-street*, 1799, gr. in-8.°, *pap. vélin*, avec portrait. Je suis étonné que cette édition ne soit pas mentionnée dans nos bibliographies modernes. La dernière édition donnée par M. Didot (dans sa collection des meilleurs ouvrages français), *Paris*, 1815, *in*-8.°, est aussi fort belle, et plus ample que celle de Londres.

Le duc de la Rochefoucauld a encore fait

des *Mémoires* que Bayle *préféroit aux Commentaires de César*. Quoiqu'ils ne soient pas sans mérite, ils sont bien éloignés de mériter un jugement aussi favorable. C'est à ses *Maximes* que la Rochefoucauld doit sa réputation.

JEAN RACINE (n. 1639 — m. 1699), savoit presque par cœur, à l'âge de seize à dix-sept ans, SOPHOCLE et EURIPIDE, texte grec. Il avoit déjà chargé d'apostilles les marges du PLATON et du PLUTARQUE, éditions de Bâle, texte grec, sans traduction latine, dont il se servoit dans ses classes. Étant encore à Port-Royal, entre 1655 et 1658, il trouva par hasard le roman grec de *Théagène et Chariclée* d'HÉLIODORE (1). Il le dévoroit, lorsque le sacristain Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le

(1) Nicéphore, dans son *Histoire ecclésiastique* (liv. XII, ch. 34), rapporte que l'évêque Héliodore, auteur de ce roman qu'il avoit composé dans sa jeunesse, n'ayant pas voulu le désavouer lorqu'il fut parvenu à l'épiscopat, fut déposé par des évêques assemblés à Thessalonique. Le Duchat prétend que ce que l'on dit du christianisme et de l'épiscopat d'Héliodore ne peut être qu'une fable. Cependant Nicéphore paroît un peu plus digne de foi que Le Duchat.

livre et le jeta au feu. Le jeune Racine trouva moyen d'en avoir un autre exemplaire, qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième, et pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur, et le porta au sacristain, en lui disant : « Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres. » P. Nicole, chargé de diriger la classe de littérature à Port-Royal, prit un soin particulier du jeune Racine ; il le familiarisa d'abord avec QUINTILIEN, CICÉRON, VIRGILE et l'*Art poétique* d'HORACE. Il lui en fit remarquer avec soin les endroits les plus propres à former son esprit et à fixer son attention. Il lui expliqua toutes les figures employées par ces auteurs pour rendre leurs discours plus ornés ou plus persuasifs. Nicole ne dictoit aucun cahier à son élève, mais il conféroit avec lui ; et pour rendre plus évidentes ses démonstrations, il les accompagnoit d'exemples sensibles et de comparaisons justes. Il laissoit à son disciple la liberté des objections, et y répondoit toujours avec autant de précision que de simplicité. Jamais il ne sortoit de ces entretiens journaliers, qu'il n'eût l'entière conviction d'avoir été compris par son élève. Cette méthode est certainement la meilleure pour

faire faire à un jeune homme des progrès aussi solides que rapides.

Quand Racine fut parvenu à la Cour, et qu'il eut la faveur de Louis XIV, ce Roi lui demanda un jour quel étoit le premier des grands Écrivains qui illustroient la France sous son règne? « Molière, répondit Racine. Je ne le croyois pas, reprit le Roi, mais vous vous y connoissez mieux que moi. » Despréaux n'aimoit pas que Molière eût fait parler ses paysans en patois. « Vous ne voyez pas, dit-il, que Plaute ni ses confrères aient estropié la langue en faisant parler des villageois. Otez cela à Molière, continuoit-il, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit et le naturel. Ce grand homme l'emporte beaucoup sur Corneille, sur Racine et sur moi; car, ajoutoit-il en riant, il faut bien que je me mette de la partie. » Il me semble, quel que soit le mérite incontestable de Molière, que Despréaux le flatte un peu trop en lui donnant une place aussi éminente.

SAINT-ÉVREMOND, littérateur et philosophe aimable (n. 1613 — m. 1703), disoit dans une de ses lettres au maréchal de Créqui : « *Don Quichotte* (de CERVANTES)

est un ouvrage que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un moment. De tous les livres que j'ai lus, *Don Quichotte* est celui que je voudrois avoir fait. Il n'y en a point à mon avis qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comment, dans la bouche du plus grand fou de la terre, CERVANTES a trouvé le moyen de paroître l'homme le plus entendu et le plus grand connoisseur qu'on puisse imaginer. » (Voyez plus haut QUEVÉDO, p. 67). Saint-Evremond dit ailleurs: « Les *Essais de* MONTAIGNE, les *Poésies* de MALHERBE, les *Tragédies* de CORNEILLE et les *Œuvres* de VOITURE, se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. »

Il paroît que les ouvrages du bel esprit VOITURE (n. 1593 — m. 1648), qui jouissoient d'une si grande réputation sous Louis XIII, en avoient encore conservé une bonne partie du temps de Saint-Evremond. Maintenant ce qu'on en peut lire avec quelque fruit, se réduit à bien peu de chose.

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, le plus éloquent des orateurs modernes (n. 1627 — m. 1704), consulté sur celui de tous les ouvrages qu'il voudroit avoir faits, répondit:

Les *Lettres provinciales* (de Pascal). M. le chancelier d'Aguesseau prétend que « la quatorzième Lettre provinciale surtout est un chef-d'œuvre d'éloquence qui peut le disputer à tout ce que l'antiquité a le plus admiré ; et je doute, ajoute-t-il, que les Philippiques de Démosthène et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. »

Je ne puis résister au plaisir de citer le bel éloge que La Harpe fait de Pascal et des *Provinciales* : « Un génie non moins élevé que Descartes dans la spéculation, dit-il, et non moins vigoureux que Bossuet dans le style ; Pascal, employa l'une et l'autre force à combattre l'incrédulité qui étoit venue à la suite du calvinisme, et quoique cachée et sans crédit, alarmoit dès-lors les vrais amis de la Religion. Il attaqua d'abord ces malheureux casuistes, qui paroissoient, il est vrai, avoir déraisonné de bonne foi, mais qui n'en avoient pas moins compromis l'honneur de la Religion, en la rendant complice de cette ridicule scholastique qui avoit rempli leurs livres des plus pernicieuses erreurs. On peut donc mettre sur le compte de la bonne philosophie ces fameuses *Provinciales* qui leur portèrent un coup mortel. Si ce n'eût été qu'un livre de controverse, il auroit eu le

sort de tant d'autres ; et auroit passé comme eux. S'il n'avoit eu que le mérite d'être écrit avec une pureté unique à cette époque, on ne s'en souviendroit que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie réuni à celui de l'éloquence, et le choix ingénieux d'un cadre dramatique où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et naître le rire de la gaieté au milieu des matières les plus sèches et les plus graves, n'ont pas permis que cet excellent écrit polémique passât avec les intérêts particuliers qui lui promettoient d'abord une si grande fortune. » Aussi voyons-nous les *Provinciales*, souvent réimprimées, tenir un des premiers rangs dans toutes les bibliothéques modernes les mieux composées: (Voyez encore sur PASCAL, l'article DESPRÉAUX).

Revenons à Bossuet. Lorsqu'il eût lu les *Révolutions de Portugal* par VERTOT, il dit au cardinal de Bouillon : « Voilà une plume taillée pour écrire l'histoire de M. de Turenne. » Malheureusement ce vœu, car c'en étoit un de la part de Bossuet, n'a pas été exaucé. Le Père Bouhours pensoit aussi avantageusement que Bossuet, du talent de l'abbé de Vertot. « Nous n'avons rien dans notre

langue, disoit-il, qui, pour le style, soit au-dessus des *Révolutions de Suède* et de celles de *Portugal*. » Mably regardoit le même VERTOT comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'Histoire : « Nous avons un morceau, disoit-il, qu'à bien des égards, on peut comparer à ce que les anciens ont de plus beau ; c'est l'*Histoire des Révolutions de Suède ;* quel charme ne cause pas cette lecture! » Mais le chef-d'œuvre de l'abbé de VERTOT, est son *Histoire des Révolutions romaines*. Quelle chaleur de style ! Quelle vérité de sentimens ! Quel tableau des passions toujours en mouvement !

Je vais terminer cet article par le bel éloge que La Bruyère fait de Bossuet, dans son discours de réception à l'Académie française, prononcé le lundi 15 juin 1693. « Que dirai-je, s'écrie l'orateur, de ce personnage qui a fait parler si long-temps une envieuse critique et qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talens ? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire : un défenseur de la Religion, une lumière de l'Église, parlons d'avance le

langage de la postérité, un Père de l'Église ! Que n'est-il point ? Nommez une vertu qui ne soit pas la sienne. »

Louis BOURDALOUE, célèbre prédicateur (n. 1633, Jésuite en 1648, m. 1704), relisoit tous les ans Saint Paul, Saint Chrisostôme et Cicéron. C'est dans ces trois sources qu'il puisoit sa mâle et solide éloquence. On a dit de lui qu'il étoit le Corneille de la Chaire, et que Massillon en étoit le Racine.

Nicolas BOILEAU DESPRÉAUX (n. 1636—m. 1711), donnoit le pas aux anciens sur les modernes, à l'exception d'un seul auteur, qui surpassoit, à son goût, les vieux et les nouveaux ; et cet auteur étoit Pascal. Ce satyrique disoit au P. Bouhours (1). « Mon

(1) Puisqu'il est ici question du P. Bouhours, je dirai, en passant, que La Harpe a vivement critiqué la *manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, par ce Jésuite, ouvrage qui eut beaucoup de vogue dans son temps, et qu'il fait le plus grand éloge d'un livre de Barbier d'Aucourt, intitulé : *Sentimens de Cléante*, et dirigé contre les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de Bouhours. « Les *Sentimens de Cléante*, dit La Harpe, sont après les *Lettres provinciales*, qu'il suffit de nommer, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a

Père, lisons les *Lettres provinciales*, et, croyez-moi, ne lisons point d'autres livres. » Le P. Bouhours avoit ses raisons pour n'être pas tout-à-fait de l'avis de Boileau.

Voltaire assure que « les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières *Provinciales*, et que Bossuet n'a rien de plus éloquent que les dernières. » Il faut convenir que c'est à ces *Lettres* que l'on doit rapporter l'époque de la fixation de la langue française. Quoiqu'elles aient paru dès 1656, la diction n'en a point vieilli, et l'on n'y remarque rien qui se ressente des changemens et de l'altération que le temps introduit dans les langues vivantes. N'eussent-elles que ce mérite, c'en seroit déjà un très grand; mais nous venons de voir à l'article Bossuet, que ce n'est pas à celui-là seul

---

duré jusqu'à nous; et l'ouvrage en est digne. C'est, à très peu de chose près, ce que la critique a produit de meilleur dans le XVII.e siècle..... L'auteur a de la méthode, du sens et des principes. En indiquant l'erreur, il y substitue la vérité; il met le bon goût à la place du mauvais; en blâmant ce qu'on a fait, il montre ce qu'il faut faire. Il pense juste et il écrit bien. Il varie son ton à proportion des objets, et sa plaisanterie est fine et décente autant que sa raison est solide et lumineuse. »

qu'elles doivent leur réputation immortelle.

Il est encore un ouvrage qui place PASCAL au rang des génies les plus profonds ; je parle de ses *Pensées*, livre étonnant, quoique seulement ébauché. Le Quintilien français (La Harpe) en a bien fait sentir tout le mérite dans son Cours de littérature. « Une conception bien plus haute (que les Provinciales), dit-il, ce fut celle d'un grand ouvrage que PASCAL ne put que méditer et n'eut pas le temps de composer, et où il se proposoit de prouver invinciblement la nécessité et la vérité de la révélation ; ce qui ne veut pas dire, pour ceux qui connoissent leur langue et leur religion, qu'il eût jamais pensé à expliquer les Mystères par une théorie purement humaine, ce qui seroit détruire la foi pour élever la raison. PASCAL n'étoit pas capable de cette inconséquence anti-chrétienne ; il vouloit seulement démontrer les motifs de crédibilité fondés sur la certitude des faits et des conséquences, de manière à ce que la raison n'ait rien à y opposer et qu'elle soit forcée d'avouer qu'il suffit de ce que Dieu a voulu nous apprendre, pour croire ce qu'il a voulu nous cacher. Ce plan est très philosophique et très exécutable ; et personne ne pouvoit l'exécuter mieux que PASCAL, à en

juger seulement par les fragmens qui nous restent, tout informes qu'ils nous sont parvenus. La liaison des idées est nécessairement perdue : c'est une force principale qui manque pour le but de l'ouvrage ; mais celle de pensée et d'expression suffiroit pour l'immortaliser. *Ex ungue leonem*, on voit l'ongle du lion. C'est ce qu'on peut dire à chaque page de ce singulier recueil, qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Voltaire en a combattu quelques-unes avec une très mauvaise logique et beaucoup de mauvaise foi. Le projet d'attaque n'étoit pas même convenable en bonne justice. Comment se permet-on d'argumenter contre un homme qui, ne parlant encore qu'à lui-même, n'a souvent jeté sur des papiers détachés que des aperçus incomplets qu'il ne vouloit que retrouver pour les rattacher à la chaîne de ses raisonnemens ? Voltaire est allé se heurter contre des pierres d'attente : combien il eût moins réussi contre l'édifice entier ! »

Encore un mot sur Boileau, dont le nom se trouve en tête de cet article. Il aimoit Regnard, et trouvoit qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant. En effet on le regarde comme notre second comique. Aussi Voltaire disoit : « Qui ne se plaît pas à Regnard,

n'est pas digne d'admirer MOLIÈRE. » De toutes les épigrammes que Boileau a connues, il estimoit le plus celle-ci :

Ci-git ma femme ; ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

NICOLAS MALLEBRANCHE, célèbre métaphysicien (n. 1638 — m. 1715), passant un jour (en 1664) dans la rue Saint-Jacques, fut invité par un libraire à acheter le *Traité de l'homme*, de DESCARTES, qui venoit de paroître (1). Il se mit à feuilleter le livre et

(1) Dès que le *Traité de l'homme* vit le jour, on le mit au nombre des plus beaux ouvrages de Descartes. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il y explique tout le mécanisme et tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle des *qualités occultes* et des *formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, et celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut (le 11 février 1650, à 54 ans); il ne fut imprimé qu'en 1660. Thomas, de qui nous empruntons ce jugement sur cet ouvrage, a un passage assez intéressant dans les notes qu'il a ajoutées à l'éloge de Descartes : il y parle des voyages de ce grand homme, et cite à ce sujet les philosophes de l'antiquité qui ont aussi voyagé, tels que Thalès, Solon, Pythagore,

en fut frappé comme d'une lumière qui en sortit toute nouvelle à ses yeux ; il entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, et sentit qu'elle lui convenoit. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et, ce qu'on auroit peine à croire, avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient par fois d'interrompre sa lecture. Cette lecture fit sur lui l'effet de l'étincelle sur la poudre, et des vers de Malherbe sur La Fontaine. Il abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes, et con-

---

Platon et Démocrite. Ensuite il dit : « Parmi nous il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres ; et l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothéque on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel ? Les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes que celles qui naîtroient du spectacle du monde. L'homme qui lit croit sur parole ; l'homme qui voit juge par lui-même : il interroge la nature et peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux ; les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir et de saisir les grands résultats ; et la

sacra à la métaphysique le reste de ses jours. Jusque-là il s'étoit adonné, mais sans goût, à l'histoire ecclésiastique et à la critique. MALLEBRANCHE a composé un grand nombre d'ouvrages, surtout de controverse. Quelquefois il a eu Arnauld pour adversaire. On a dit que MALLEBRANCHE étoit le Fénélon de la dispute et qu'Arnauld en étoit le Bossuet.

LEIBNITZ, philosophe, littérateur et savant profond (n. 1646 — m. 1716), faisoit, dit-on, consister toute sa bibliothéque dans les œuvres de PLATON, d'ARISTOTE, de PLUTARQUE, de SEXTUS EMPYRICUS, d'EUCLIDE, d'ARCHIMÈDE, de PLINE, de CICÉRON et de SÉNÈQUE. Leibnitz perdit son père

---

manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir et à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie; on ne la connoît donc point si on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit-là la grande maxime de Descartes. Il n'avoit, disoit-il, d'autre livre que le monde. » C'est vers l'âge de trente ans qu'il forma la résolution de se passer de livres et de savans; il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appeloit *le grand livre du monde;* et il s'occupa à ramasser des expériences.

à l'âge de six ans; on l'envoya à l'école où, sitôt qu'il eut appris les principes des langues grecque et latine, il quitta ses classes et se mit à lire en particulier les classiques de ces deux langues. Mais il donna la préférence à TITE-LIVE et à VIRGILE. « Ainsi, dit l'auteur de sa vie, il fit par instinct ce que les maîtres les plus habiles ont conseillé que l'on fît faire aux autres par raison. L'élégance, la pureté, la noble simplicité de TITE-LIVE, conviennent sans doute à cet âge pour qui la briéveté de Salluste et les oracles de Tacite, si beaux dans un âge plus avancé, sont alors de dangereux modèles. Quant à VIRGILE, également propre à réchauffer l'imagination glacée des vieillards et à retenir l'imagination fougueuse des jeunes-gens, il convient à tous les âges, et il n'est pas surprenant qu'il ait plu à Leibnitz. Il le lut avec tant d'application, il le recommença si souvent, il le grava si profondément dans sa mémoire, qu'il pouvoit encore dans sa vieillesse en réciter des livres d'un bout à l'autre. Les *Acta Eruditorum*, Lipsiæ, 1717, *pag.* 323, rapportent qu'il profita tellement de cette lecture, qu'il a pu faire en un jour un poëme de trois cents vers dans lequel il ne s'étoit

pas permis une élision (1). Mais prenons plutôt cette entreprise pour un jeu d'esprit que pour un fruit de la lecture de Virgile. »

Leibnitz parcourut le cercle de toutes les connoissances humaines. Poëtes, orateurs, historiens, jurisconsultes, théologiens, philosophes, mathématiciens, il ne donna l'exclusion à aucun genre de littérature. Il fut le savant le plus universel de l'Europe. Le roi d'Angleterre l'appeloit son dictionnaire vivant. Historien infatigable dans ses recherches; jurisconsulte profond, éclairant l'étude du droit par la philosophie; métaphysicien délié, et enfin assez grand mathématicien pour disputer l'invention du calcul de l'infini au plus beau génie qu'ait eu l'Angleterre; tel fut Leibnitz.

---

(1) Si Leibnitz avoit tant de répugnance pour l'élision, qu'auroit-il dit de ce prétendu vers hexamètre qui est bien le plus long et le plus détestable qu'un mauvais jeu d'esprit ait imaginé; c'est Guy Patin qui me le fournit :

Tu ergo age, abii ægram adi anum; atram eme ovem; album ede ovum; ante egrum ubi hoc est.

On peut opposer à ce vers composé de dix-huit mots, les deux suivans qui n'en ont que quatre pour les deux, et qui n'en valent pas mieux.

Perturbabantur Constantinopolitani
Innumerabilibus sollicitudinibus.

CHARLES XII, roi de Suède (n. 1682 — m. 1718), avoit une prédilection particulière pour QUINTE-CURCE, et cela, par le vif désir de ressembler au héros de cet auteur. Ce même roi, étant à Bender, lisoit beaucoup de tragédies dans ses longs loisirs. Celle qui l'avoit le plus frappé, et qui lui plaisoit davantage, étoit le *Mithridate* de RACINE (1), dont le caractère est si élevé. Le roi montroit avec le doigt, à un de ses ministres, tous les passages qu'il admiroit le plus. Mais lorsqu'il lut les *Œuvres* de BOILEAU et qu'il en fut à l'endroit de la huitième satyre, où le poëte traite Alexandre d'écervelé, d'enragé, il déchira le feuillet avec indignation. Il est sûr que ce passage violent contre les conquérans, étant une espèce de miroir où Charles XII

(1) Corneille appeloit cependant l'*Achille*, l'*Agamemnon* et le *Mithridate* de Racine, des héros refondus à notre mode. Étant à une représentation de *Bajazet*, il dit à Segrais : « Je me garderois bien de le dire à d'autres qu'à vous, parce qu'on croiroit que j'en parle de jalousie ; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans *Bajazet*, qui ait les sentimens qu'on doit avoir et qu'on a à Constantinople. » Malgré cette opinion de Corneille, qui me semble bien sévère, Racine sera toujours admiré comme l'un des plus grands tragiques (pour ne pas dire le premier) qui ait illustré la scène.

pouvoit se reconnoître, ne devoit pas être de son goût : quoique ce morceau soit très connu, on le relit toujours avec plaisir.

Quoi donc! à votre avis, fût-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux Langeli, qui de sang altéré,
Maître du monde entier s'y trouvoit trop serré :
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux! si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.

Pierre-Daniel HUET, savant évêque d'Avranche (n. 1630 — m. 1721), a prétendu que tout ce qui a été écrit depuis l'origine du monde, tiendroit facilement dans neuf ou dix volumes *in-folio*, si chaque chose n'avoit été dite qu'une fois. Il en exceptoit cependant les détails historiques. Il me semble qu'on pourroit encore réduire à moins de volumes les principes généraux et particuliers de toutes les connoissances humaines, que l'on a délayés, répétés, et présentés sous

mille faces différentes dans des millions de volumes.

Louis de LONGUERUE, savant critique (n. 1652 — m. 1723), estimoit si peu les poëtes, qu'à son inventaire on n'en trouva pas un seul dans sa bibliothéque. Il n'en parloit qu'avec mépris comme d'écrivains frivoles qui n'apprennent rien. Cependant il les connoissoit parfaitement. Dans une visite que lui rendit Racine le fils, la conversation roula sur les poëtes; l'abbé de Longuerue les passa tous en revue, en dit son opinion, qui ne leur étoit nullement avantageuse; il n'épargna que l'Arioste : « Pour ce fou-là, dit-il, il m'a quelquefois amusé. »

Jacques BASNAGE, savant réfugié (n. 1653 — m. 1723), disoit, qu'abandonner toutes les sciences pour ne s'attacher qu'aux belles-lettres, c'étoit brûler une ville pour en conserver les portes. En effet, les belles-lettres ne doivent être qu'une introduction à toutes les connoissances plus utiles et plus solides dont elles facilitent l'acquisition et l'emploi.

Claude-François FRAGUIER, savant

académicien (n. 1666 — m. 1728), aimoit passionnément Homère. Il le relut en entier jusqu'à six fois. La première fois, il souligna au crayon les passages qui le frappoient le plus; la seconde fois, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avoit pas aperçues d'abord, il les souligna encore. A la troisième lecture, nouveaux passages admirés qui sembloient lui reprocher une injuste préférence dans les deux premières lectures. Il en fut de même à la quatrième et à la cinquième; de sorte qu'à la sixième, le livre se trouva presque souligné d'un bout à l'autre. Ce n'est qu'en lisant un auteur avec une pareille attention, qu'on peut se flatter de le bien posséder, et d'en sentir toutes les beautés. Ce même abbé Fraguier fit un vœu public en latin, de lire tous les jours mille vers d'Homère, en réparation des critiques audacieuses de La Mothe-Houdart.

René-Joseph TOURNEMINE, très savant jésuite (n. 1661 — m. 1739), lisoit tous les jours l'ouvrage intitulé : *Les Effusions du cœur sur chaque verset des pseaumes et des cantiques de l'Eglise* (par D. Robert Morel, bénédictin de Saint-Maur). *Paris*, 1716, 5 *vol. in*-12. Il avoit une telle passion

pour ce livre, dont les expressions sont si affectueuses, que s'il étoit obligé d'aller à la campagne, il en portoit toujours un volume avec lui. Il voulut même en connoître l'auteur, et lui demander sa bénédiction à genoux. (*Hist. litt. de la Congrégat. de S. Maur.* p. 504).

Jean-Baptiste ROUSSEAU, célèbre poëte lyrique (n. 1671 — m. 1740), a, dans son épître à Cl. Marot, passé en revue les poëtes latins, qu'il regarde comme les seuls modèles qu'il faut lire, relire, apprendre et méditer. Ces poëtes sont, Virgile, Horace, Ovide, Catulle et Tibulle. Comme il les caractérise tous en peu de mots, nous allons rapporter ce passage, quoique cette épître, qui est en style marotique, soit un des plus foibles ouvrages de Rousseau :

Lisez les Grecs, savourez les latins;
Je ne dis tous, car Rome a ses Cotins :
J'entends tous ceux qui d'une aile assurée
Quittant la terre ont atteint l'empirée.
Là trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts et vos esprits.
Car chacun d'eux a sa beauté précise
Qui le distingue et forme sa devise.

Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers;

Au laboureur, par des leçons utiles,
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
Puis tout-à-coup, la trompette à la main,
Dit les combats du fondateur romain,
Ses longs travaux couronnés de victoire,
Et des Césars prophétise la gloire.

Ovide en vers doux et mélodieux
Sut débrouiller l'histoire de ses dieux :
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Savant, utile, ingénieux, profond,
Riche en un mot s'il étoit moins fécond.

Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle ;
De Cythérée exalte les faveurs ;
Chante les dieux, les héros, les buveurs ;
Des sots auteurs berne les vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.

Catulle en grâces et naïves beautés,
Avant Marot mérita la couronne :
Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits madrigaux.

Tibulle enfin sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse élégie,
De Cupidon traite à fond la magie.

Voilà les chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer :
Lors votre goût conduisant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du chantre cordouan (*Lucain.*)
Pour les vrais airs du cygne mantouan (*Virgile.*)

CLAUDE BROSSETTE, commentateur de Boileau (n. 1671 — m. 1743), écrivoit à J.-B. Rousseau : « Je ne connois que trois personnes en France qui ont réussi, après MAROT, dans le genre épigrammatique ; ces trois personnes sont, DESPRÉAUX, RACINE, et vous (ROUSSEAU). » On peut dire que le plus foible des quatre est DESPRÉAUX ; en lisant ses épigrammes, on s'aperçoit qu'il en a trop fait ; et en lisant celles de RACINE, que celui-ci n'en a pas fait assez. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'esprit de RACINE étoit très enclin à l'épigramme et à la satyre ; aussi DESPRÉAUX disoit à ceux qui lui reprochoient d'être trop malin : « Racine l'est bien plus que moi. »

THÉMISEUL DE SAINT-HYACINTHE, savant littérateur (n. 1684 — m. 1746), dit dans sa *déification d'Aristarchus Masso*, que pour former une excellente bibliothéque, il ne faut que joindre les ouvrages de PLUTARQUE à ceux de PLATON et de LUCIEN. Les livres de ces trois hommes doivent être regardés comme la source de la sagesse, du savoir et des grâces en tous genres. Il demande qu'on y ajoute, par rapport aux mœurs des modernes, les *Caractères* de *La Bruyère*.

Le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, par Saint-Hyacinthe, est une production vraiment originale et très piquante; c'est grand dommage qu'on ait un peu trop prolongé cette excellente plaisanterie. Finesse, délicatesse, sel épigrammatique, érudition, tout s'y trouve. Le *Chef-d'œuvre* est, pour les lourds et surabondans commentaires des auteurs anciens, ce que *Don Quichotte* est pour les livres de chevalerie.

Henri-François d'AGUESSEAU, chancelier de France (n. 1668—m. 1751), ne passoit jamais un seul jour sans ouvrir l'*Ecriture Sainte*. Il étoit intimement persuadé que l'on ne peut se pénétrer de ce livre divin sans devenir plus vertueux. Convaincu des vérités de la religion, fidelle à tous les devoirs qu'elle impose, il répandoit autour de lui et parmi tous ceux qui l'approchoient, cet esprit vraiment religieux dont il étoit animé. Très connu par son désintéressement, il n'a laissé d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothéque; encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Son esprit solide dans tous les genres n'aimoit que les livres utiles; il méprisoit ceux qui n'étoient que rares. Lui-même dirigea son fils dans ses

études. On voit quels sont les ouvrages dont il lui conseilloit la lecture dans les *instructions* que, n'étant encore que procureur général, il lui adressa le 27 septembre 1716; ces *instructions* se trouvent dans les *œuvres complètes* de d'Aguesseau (*Paris*, 1759-89, 13 *vol. in*-4.°); ou dans un extrait de cette collection, intitulé : *Discours et œuvres mêlées* de M. le chancelier d'Aguesseau, nouv. édit. *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-12, *tom.* II, *pp.* 1-169. Les jeunes gens ne peuvent trop lire et trop méditer cet excellent morceau. Il y est bien question de quelques livres qui ne jouissent plus d'une aussi grande réputation qu'alors, mais ils n'en renferment pas moins d'excellentes choses; on n'en sauroit douter, puisqu'ils ont le suffrage d'un vertueux magistrat, aussi illustre par la délicatesse de son goût que par l'étendue de ses connoissances. La seule nomenclature de ces livres seroit trop longue pour être détaillée ici; M. d'Aguesseau cite en général les meilleurs ouvrages de religion, de jurisprudence, de littérature ancienne et moderne, et d'histoire; il en discute le mérite avec beaucoup de discernement, et souvent même il désigne les parties les plus saillantes ou les plus utiles de chaque ouvrage, et par

conséquent celles dont il recommande le plus particulièrement la lecture à son fils. Par exemple, parlant du traité de la *Vérité de la Religion chrétienne*, par ABBADIE (dernière édit. *la Haye*, 1743, 4 *vol. in*-12), il rend justice à ce bon ouvrage; mais il trouve le style de l'auteur trop diffus : ABBADIE n'a pas appuyé avec assez de force sur l'argument des prophéties, argument que Saint Pierre regardoit comme la plus grande preuve de la véritable religion. Le troisième volume où ABBADIE parle de la divinité de Jésus-Christ, est le moins bien traité. Passant à d'autres objets, M. d'Aguesseau conseille à son fils de lire, dans BOSSUET, la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle*; dans GROTIUS, seulement la préface ou les prolegomènes de son livre *De jure pacis et belli;* dans PUFFENDORF, l'abrégé de son traité *De jure gentium et civili*, traduit par Barbeyrac; dans DOMAT, le livre préliminaire qui est au commencement du premier volume de ses *Lois civiles*, et qui renferme un abrégé fort utile des maximes générales qui regardent la nature, l'usage et l'interprétation des lois; dans le *Digeste*, les deux derniers titres : *De regulis juris* et *de verborum significatione*; dans ARNAULD,

l'*Art de penser*, le dernier livre; dans MALLEBRANCHE, le sixième livre *De la recherche de la vérité*; dans NICOLE, les quatre premiers volumes des *Essais*; dans QUINTILIEN, les trois premiers et les trois derniers livres de son *institution oratoire*; le reste est trop sec et pour ainsi dire trop scholastique; dans, etc.. etc., etc. Nous renvoyons le lecteur à l'excellent livre de M. d'Aguesseau, en regrettant que les limites que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de le citer plus en détail.

HENRI SAINT-JOHN LORD VICOMTE BOLINGBROKE (né 1672—m. 1751) écrivoit à M. Levesque de Pouilly, qu'il ne connoissoit que trois hommes qui lui paroissoient dignes qu'on leur confiât le soin de gouverner des nations : ces trois hommes étoient M. de POUILLY, POPE et BOLINGBROKE lui-même. Je n'aurois pas cité cette anecdote, s'il n'étoit pas question de trois hommes de lettres très connus. M. de POUILLY s'est fait une grande réputation par son petit ouvrage intitulé : *Théorie des Sentimens agréables*, qui a été souvent réimprimé. Voltaire a dit de lui, qu'il raisonnoit aussi profondément que Bayle, et qu'il écrivoit aussi éloquem-

ment que Bossuet. M. de Pouilly, né à Reims en 1792, est mort en 1750.

M. ESPIARD DE LA COUR dit, dans ses *Œuvres mêlées*, Amsterdam (Dijon), 1749, *in*-12, qu'Hérodote, Thucydide, Xénophon, Josèphe, Tite-Live, Salluste et Tacite sont des historiens parfaits, et que le seul Français que nous puissions leur comparer, est Rollin. Cependant M. Espiard ajoute des réflexions sur Rollin, dont le fond a peut-être quelque chose de fondé, mais dont la forme me paroît un peu cynique. « Déplacez, dit-il, M. Rollin du poste qu'il occupoit à l'université, vous lui ôterez la manie de tout rapporter à la religion; vous le mettrez dans le cas d'abréger ses réflexions et de couvrir d'un voile moins épais la vérité des faits qui blessent la pudeur : alors M. Rollin sera le plus véridique et le plus accompli des historiens. » Oui; mais Rollin, que je regarderois comme l'homme le plus vertueux des temps modernes, si Fénélon ne lui disputoit ce beau titre, Rollin ne travailloit-il pas pour la jeunesse? pouvoit-il prendre trop de précautions pour l'affermir dans les principes religieux, et pour dérober à ses yeux tout ce qui pouvoit blesser la mo-

rale et la pudeur? A-t-il jamais trahi la vérité de l'histoire? Ne l'a-t-il pas écrite d'un style soutenu et toujours convenable? Ses réflexions sont un peu étendues; mais son style est si doux, si coulant, si entraînant, que non-seulement on lui pardonne, mais on est tenté de lui savoir gré de sa prolixité. Je citerai à ce sujet un témoignage bien flatteur pour Rollin. Le duc de Cumberland et les princesses ses sœurs se procuroient toujours les premiers exemplaires des ouvrages de Rollin; c'étoit à qui les auroit plutôt lus, et à qui en rendroit le meilleur compte. Ce prince disoit: « Je ne sais comment fait M. Rollin; par-tout ailleurs les réflexions m'ennuient, et je les saute à pieds joints; mais dans son livre elles me charment, et je n'en perds pas un mot. » Tel est l'empire de la vertu, exprimée dans un style qui lui convient; il est certain qu'on ne peut lire une page de Rollin sans devenir meilleur. Son excellent *Traité des Etudes* devroit être dans la tête et dans le cœur de toutes les personnes qui se vouent à l'instruction publique.

Revenons à M. Espiard. Il prétend que c'est faire tort au siècle de Louis XIV de le comparer au siècle d'Auguste: ce dernier

siècle n'est recommandable à ses yeux que par les poésies de VIRGILE, d'HORACE et d'OVIDE. Pas un seul capitaine à comparer aux Turenne, aux Condé, aux Luxembourg, aux Catinat, aux Villars, puis aux Gassion, Créqui, Thoiras, le Plessis-Praslin, Rantzau, Vendôme, etc. Point d'auteurs à opposer aux BOSSUET, aux FÉNÉLON, aux PASCAL, aux LABRUYÈRE, aux BOURDALOUE, aux FLÉCHIER. Point d'artistes, de peintres, de sculpteurs, de musiciens, qui puissent le disputer aux Lebrun, aux Mignard, aux Girardon, aux Mansard, aux Lully. Point de mathématicien qui rivalise avec Vauban. Mécène n'est pas comparable à Colbert. Il est cependant vrai que la *Henriade* est bien au-dessous de l'*Enéide*, que les *Satires* de BOIEAU sont au-dessous de celles d'HORACE, et que nous n'avons point de poésies galantes à placer vis-à-vis celles d'OVIDE, de CATULLE et de TIBULLE; (Parny n'existoit pas encore du temps de M. Espiard, il n'y avoit guère que Chaulieu); mais les Romains n'ont personne qui puisse être comparé à CORNEILLE, à RACINE, à CRÉBILLON, (à VOLTAIRE). TÉRENCE ne peut le disputer à MOLIÈRE; PHÈDRE à LA FONTAINE; MARTIAL à J.-B. ROUSSEAU. M. Espiard, qui paroît juger un peu sévè-

rement les Romains, trouve qu'il seroit plus convenable de comparer le siècle de Louis-le-Grand aux beaux temps de la Grèce. En conséquence il fait des parallèles que je vais disposer en tableaux sur deux colonnes, afin qu'on les saisisse plus facilement :

Guerriers.		*Poëtes.*	
Epaminondas	et Turenne.	Sophocle	et Corneille.
Thémistocle	et Condé.	Euripide	et Racine.
Cimon	et Luxembourg.	Eschyle	et Crébillon.
Alcibiade	et Villars.	Menandre	et Molière.
Historiens, Moralistes, Orateurs.		Ésope	et La Fontaine.
		Anacréon	et Chapelle.
Thucydide	et Bossuet.	Théocrite	et Fontenelle.
Platon	et Pascal.	*Artistes.*	
Xenophon	et Fénélon.	Apelle	et Lebrun.
Théophraste	et La Bruyère.	Protogène	et Mignard.
Démosthène	et Bourdalone.	Praxitele	et Girardon.
Eschine	et Massillon.	Dinocrate	et Mansard.
Hipéride	et Fléchier.	Archimede	et Vauban.

Il n'est pas certain que tous ces parallèles soient parfaitement exacts, mais il y a quelques points de contact entre le génie et les talens des personnages que M. Espiard compare entre eux.

En prenant un peu plus de latitude, c'est-à-dire, en puisant dans toute l'antiquité grecque et romaine, j'ai aussi essayé d'établir quelques parallèles qui me paroissent présenter plus d'analogie que ceux de M. Espiard. J'ai eu pour but, dans ces rapprochemens, de faire juger, dans chaque genre, de la supériorité des anciens sur les modernes,

ou des modernes sur les anciens. Il suffit pour cela de comparer

Platon	à Bacon de Vérulam.
Aristote	à Descartes.
Xénophon (Cyropédie)	à Fénélon (Télémaque.)
Théophraste	à La Bruyère.
Sénèque le Philosophe	à Montaigne.
Pline l'ancien	à Buffon.
Columelle	à Rozier.
Euclide	à Pascal.
Archimède	à Newton.
Quintilien	à Rollin et à La Harpe.
Démosthène	à Bossuet.
Isocrate	à Fléchier.
Eschine et Cicéron	à Massillon.
Homère (Iliade)	à Milton (Paradis Perdu.)
Virgile (Énéide)	à Voltaire (Henriade.)
Sophocle	à Corneille.
Euripide	à Racine.
Eschyle	à Crébillon.
Les trois tragiques précédens	à Voltaire.
Térence et Plaute	à Molière.
Ménandre	à Regnard.
Aristophane	à Palissot.
Sénèque le tragique	à Quinault.
Horace (Odes)	à J. B. Rousseau (Odes.)
Horace (Sat. et Épit.)	à Boileau.
Horace (Art. poétique)	à Vida et à Boileau.
Ovide (Héroïdes)	à Colardeau (Héroïdes.)
Juvénal	à Boileau et à Gilbert.
Martial	à Marot, Racine et Rousseau.
Ésope et Phèdre	à La Fontaine.
Théocrite et Virgile (Bucoliq.)	à Fontenelle (Pastorales.)
Bion et Moschus (Idylles)	à Gessner et à Berquin(Idylles.)
Virgile (Géorgiques)	à Delille.
Tibulle	à Parny (ses seules Élégies.)
Thucydide et Tite-Live	à Rollin.
Quinte-Curce	à Vertot.
Tacite	à Guichardin.

Salluste (Conjur. de Catilina) à	Saint-Réal, (Conj. de Venise),
Velleius Paterculus, Florus et Eutrope	à Hénault (le Président.)
etc. etc.	etc. etc.

Bernard le Bovier de FONTENELLE, littérateur (n. 1657 — m. 1757), sentoit tout le prix de l'*Imitation de Jésus-Christ*, lorsque, dans la vie du grand Corneille, il a dit : « Ce livre admirable, traduit dans les langues des peuples même les plus barbares, est le plus bel ouvrage qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas. « En effet, on ne peut dise convenir que ce livre, malgré la négligence du style, touche beaucoup plus que les réflexions pétillantes de Sénèque et les froides consolations de Boece. Il charme à-la-fois le chrétien et le philosophe ; Luther même le mettoit au-dessus des ouvrages de tous les Pères, excepté ceux de S. Augustin. Leibnitz s'exprime ainsi dans ses lettres, (p. 77) : « l'*Imitation de Jésus-Christ* est un des plus excellens traités qui aient été faits ; heureux, celui qui en pratique le contenu, non content de l'admirer ! » M. de Juvigny, éditeur des *Bibliothéques françaises de la Croix du Maine et du Verdier*, parlant de Jean Bouillon, traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* apostrophe ainsi les écrivains de son

temps, qui, dans leurs productions, cherchoient à saper les bases de la religion et de la morale publique : « Téméraires et orgueilleux philosophes du dix-huitième siècle, oseriez-vous, à cet ouvrage si pur, si consolant du treizième, opposer vos écrits ténébreux, dont l'odieuse et sombre philosophie ne respire que le doute, le désespoir et le néant? » Aucun livre, si ce n'est la Bible, n'a plus souvent été réimprimé que celui de l'*Imitation* (1), et le nombre de ses traductions dans diverses langues, est

(1) Le P. Desbillons, dans sa dissertation sur l'auteur de l'*Imitation*, prétend que dans l'espace de trois siècles, il a paru plus de deux mille éditions de cet ouvrage. Si l'on suppose que chaque édition a été tirée, terme moyen, à 3000, c'est six millions d'exemplaires qui ont été répandus dans le monde chrétien. M. Barbier pense que le nombre des éditions des traductions françaises du même ouvrage, peut s'élever à près de mille.

Quant à la Bible, pour donner une idée de la multiplicité de ses éditions, je citerai seulement le nombre d'exemplaires qui est sorti d'une seule imprimerie depuis cent ans. Cette imprimerie est celle des orphelins, fondée à Halle par M. le baron de Canstein, en 1710, pour la publication de l'Écriture Sainte seulement. Au bout de vingt-deux ans, il en étoit déjà sorti 327,000 exemplaires de la Bible, et 260,000 exemplaires du

aussi très considérable. Jusqu'ici l'on n'a pu encore découvrir le véritable auteur de ce livre admirable; le savant M. Barbier a donné une très bonne dissertation sur soixante traductions françaises de cet ouvrage, *Paris*, 1812, *in*-12; dans son avertissement, il dit que « l'excellent livre de l'*Imitation*, si remarquable par la noblesse et l'élévation des sentimens, n'est pas moins célèbre par les disputes auxquelles le nom de son auteur a donné lieu depuis plus de trois cents ans. Le quinzième et le seizième siècle ont vu allé-

---

Nouveau-Testament. Une lettre de Halle, écrite le 20 octobre 1812, porte que cent ans sont accomplis depuis la fondation de cette imprimerie, et que jusqu'à ce jour, il a été débité en Allemagne et chez l'étranger environ deux millions de Bibles complettes, et près d'un million de Nouveaux-Testamens imprimés à part avec les Pseaumes.

On assure que la Bibliothéque royale de Wurtemberg possède plus de 9000 Bibles, toutes d'éditions différentes, en diverses langues; et l'on ajoute qu'il en manque bien 3000 pour que la collection soit complette. Ordinairement une édition de la Bible se tire à 5000; mais prenons le terme moyen de 3000 de tirage, les 12000 éditions produiroient donc 36,000,000 exemplaires de la Bible. Que l'on juge, par ce seul article, du nombre de volumes en tous genres, que la presse a fait éclore depuis 1436, époque de sa découverte.

guer une multitude de témoignages, soit pour Saint Bernard, soit pour le chancelier Gerson, soit pour le chanoine régulier Thomas-à-Kempis. Vers le commencement du dix-septième siècle, on a mis en scène un prétendu Jean Gersen, bénédictin, abbé de Verceil en Italie. Au milieu du même siècle les chanoines réguliers plaidèrent vivement pour Thomas-à-Kempis, et les bénédictins pour Jean Gersen. Pendant le dix-huitième siècle, la question s'étant renouvelée en faveur de ce dernier, des savans très recommandables se déclarèrent pour Thomas-à-Kempis. Depuis quelques années, des Italiens très érudits se prononcent de nouveau en faveur de Gersen, tandis qu'un littérateur français qui a fait une profonde étude de cette matière, paroît penser que le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ seroit plutôt le chancelier Gerson, ou le chanoine Thomas-à-Kempis. » M. Barbier déclare qu'il n'entre pas dans cette honorable lice, parce que son objet principal est de faire connoître les traducteurs de cet ouvrage. Après avoir lu beaucoup de dissertations à ce sujet, il me semble que Thomas-à-Kempis a le plus de présomptions en sa faveur. Dans de pareilles discussions il faut sacrifier le

préjugé national à la recherche de la vérité. Un très respectable magistrat, ancien président au parlement de Dijon, vient de publier une nouvelle traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, *Dijon*, 1816, *in*-12; c'en est une de plus à ajouter aux soixante dont M. Barbier a fait l'objet de ses savantes recherches. Le même M. Barbier dit dans ses notes, que si l'on réunit l'édition du Louvre, 1640, *in-folio*, l'édition de Didot jeune, *Parisiis*, 1789, *in*-4.°, avec un beau portrait du Sauveur, par Klauber, l'édition de Bodoni, *Parme*, 1793, *in-folio*, et la jolie édition des Elzevirs, *Lugduni*, (*batav.*), sans date, mais entre 1652 et 1654, *in*-12, on connoîtra ce que la typographie a exécuté de plus magnifique et de plus élégant pour reproduire un des chef-d'œuvres de l'esprit humain.

C. FALCONNET, médecin (n. 1671 — m. 1762), disoit que si on ne lui permettoit de choisir que quatre volumes dans sa bibliothéque (qui étoit composée de 19,798 ouvrages), il prendroit d'abord la BIBLE; pour les trois autres, il les désignoit ainsi: Maître FRANÇOIS, maître MICHEL, et maître BENOIT; ce qui, si je ne me trompe, signifie assez clairement RABELAIS, MONTAIGNE

et SPINOSA. On trouvera sans doute de la bizarrerie, et même quelque chose de plus, à lui voir placer la BIBLE en tête des trois ouvrages, objets de sa prédilection, surtout du dernier.

Comme dans l'article précédent, nous avons parlé de *l'Imitation de Jésus-Christ*, avec les éloges que mérite un si beau livre, nous allons tâcher ici d'en faire autant relativement à un ouvrage qui lui est bien supérieur, et que Falconnet mettoit à juste titre en première ligne. Nous n'en parlons ici que sous le rapport religieux et moral (1).

Le premier, le meilleur, le plus sublime de tous les livres est, sans contredit, l'*Ecriture-Sainte*, composée de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est le livre divin, le livre par excellence, dans lequel on trouve

---

(1) Ceux qui voudront juger de son mérite, sous le rapport littéraire, pourront consulter entre autres bons ouvrages, l'excellent traité de R. Lowth, *de sacrâ poesi Hebraeorum*. Oxonii, 1775, 2 *vol. in*-8.° Trad. par M. Roger, Paris 1812, 2 *vol. in*-8.° Il y a aussi une traduction anonyme, *Lyon*, 1812, 2 *vol. in*-8.° Le discours préliminaire de la traduction des Pseaumes par La Harpe, est aussi un morceau précieux pour bien faire connoître tout le prix du style de l'Écriture Sainte.

l'histoire la plus vraie, la philosophie la plus sage, la morale la plus pure, la doctrine la plus sublime et en même temps la plus salutaire. C'est l'exposé de ce que Dieu a fait pour les hommes, l'exposé des importantes vérités qu'il a bien voulu leur révéler, et l'exposé des lois qu'il leur a données pour éclairer leur marche dans le chemin de l'Éternité. C'est un trésor qui nous est continuellement ouvert par un Dieu qui nous aime; le pécheur y puise les moyens de se corriger; le juste de persévérer dans la justice et de se sanctifier de plus en plus; le pauvre y trouve du soulagement dans sa misère; l'affligé, de la consolation dans sa douleur; et l'ignorant, des lumières dans ses ténèbres. Les Rois y apprennent à régner, les peuples à obéir. L'Écriture-Sainte nous découvre une Providence qui arrange tout avec une sagesse admirable, une prudence sur-humaine, une bonté sans bornes, et qui veille sur nous avec une attention continuelle; elle nous montre notre généalogie à partir d'Adam; si elle nous fait connoître l'origine de nos misères, elle nous en indique aussi le remède. « Elle est accessible à tous, dit Saint Augustin (*Epist.* 137 *ad Volusianum*), quoique peu soient

en état de l'approfondir (1); elle parle comme un ami au cœur de tous, au cœur des ignorans comme des savans. » Semblable à un fleuve dont l'eau est si basse en certains endroits, qu'un agneau y pourroit passer, et en d'autres si profonde, qu'un éléphant y nageroit, ce livre divin renferme des mystères capables d'exercer les esprits les plus lumineux, et contient en même temps des vérités claires, faciles et propres à nourrir les simples et les moins savans. Il étoit dans l'ordre de la divine Sagesse, que la parole de Dieu étant pour tous, fût en quelque manière mise à la portée de chacun. Oui, l'Ecriture-Sainte est pour tous ; elle est un bien commun, auquel tous les Chrétiens ont

(1) « Ne soyez pas étonnés (dit le P. Lami, dans ses *Entretiens sur les sciences*,) de la vaste étendue et de la profondeur de ce livre sacré ; car quoique vous ne le puissiez pas tout comprendre, vous trouverez des choses faciles qui vous seront un sujet de consolation ; et le peu que vous en découvrirez vous satisfera : comme dans un grand fleuve, quoiqu'on n'en boive que quelques gouttes, on étanche sa soif pleinement..... Sans l'histoire de la Bible, on ne peut rien entendre ni dans les Pseaumes, ni dans le Nouveau-Testament, qui sont les livres de l'Écriture qu'on lit le plus souvent. Celui-là est un accomplissement de l'ancien. »

droit, puisque c'est-là que nous apprenons ce qui doit le plus contribuer à notre bonheur sur la terre, en nous préparant à celui qui sera inaltérable dans la commune patrie.

Nous croyons devoir ajouter ici l'un des plus beaux éloges que l'on ait fait de l'Évangile : « Ce Livre divin, dit Rousseau, le seul nécessaire à un Chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits auprès de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à-la-fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes ! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ! Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ?..... Dira-t-on que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi que l'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute,

sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Evangile a des caractères de divinité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.... » Cet éloge n'est pas suspect sous la plume de l'un des premiers philosophes du XVIII.e siècle.

JACQUES DOUGLAS, médecin anglais (n. 1707 — m. 1768), étoit tellement enthousiasmé d'HORACE, qu'il avoit uniquement composé sa bibliothéque d'éditions de cet auteur. Il en possédoit quatre cent cinquante, dont la première datoit de 1476, et la dernière de 1739, époque à laquelle il en publia le catalogue. *Londres*, 1739, *in*-8.°

Il a existé depuis un autre amateur, le comte de Solmes, qui avoit dans sa bibliothéque près de huit cents, tant éditions d'Horace qu'ouvrages relatifs à cet auteur. Voici comment Sommer s'exprime à ce su-

jet dans sa *bibliotheca Horatiana*, Lipsiæ, 1775, in-8.° (Voy. la préface) : *Silentio autem non involvendum hoc, sed palàm praedicandum multa me ex tantâ ac splendidâ supellectile illustrissimi et excellentissimi Friderici Ludovici è comitibus Solmensibus, Elect. Sax. comitis consistoriani, depromsisse. Litterarum hic ut est fautor eximius, bibliothecae suae Horatianae catalogum nobis inspiciendum dedit : quae bibliotheca omnium instructissima editiones et scripta huc pertinentia ferè DCCC continet.* »

JEAN-BAPTISTE GRESSET, poëte français, (n. 1709 — m. 1777), a consigné dans sa jolie pièce de la Chartreuse, la liste des auteurs auxquels, dit-il, il bornoit sa bibliothéque. Il est présumable qu'elle étoit plus étendue, et d'un choix plus sévère et plus éclairé sous certains rapports, car on n'a jamais mis Pavillon ni Saint-Evremond au rang des écrivains *primae notae*. Voici le passage où Gresset fait l'éloge des auteurs de son goût :

Que dis-je ! est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux, de la lyre et du goût ?

Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
..... sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens de l'Élisée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison;
Tandis que Le Tasse et Milton
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux:
Je vois Saint-Réal et Montagne

Entre Sénèque et Lucien :
Saint-Évremont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière;
La Rochefoucauld, La Bruyère
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothéque et mes vœux,
Je laisse aux savans poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.

La *Chartreuse*, d'où sont tirés les vers que je viens de citer, parut en 1735. L'auteur avoit alors vingt-six ans. Quand J.-B. Rousseau lut cette pièce, il s'écria : « Quel prodige ! quel désespoir pour tous les prétendus beaux esprits modernes ! » Il préféroit cette épître à *Ververt*, comme étant d'un ordre de poésie et de talent au-dessus du récit des aventures d'un perroquet.

François-Marie-Arouet de VOLTAIRE

(n. 1694 — m. 1778), avoit, dit-on, toujours sur sa table, l'*Athalie* de Racine et le *Petit-Carême* de Massillon (1)! Il écrivoit au marquis de Maffei : « La France se glorifie d'*Athalie*, c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre et de notre poésie. » Boileau, long-temps auparavant, avoit émis la même opinion; et dans un temps où cette pièce toute nouvelle avoit été mal reçue du public, il soutint qu'elle étoit le chef-d'œuvre du poëte et de la tragédie, et que le public y reviendroit tôt ou tard. Cette dernière prédiction ne tarda pas à se vérifier. Le duc d'Orléans, régent, voulant connoître quel effet cette pièce produiroit sur le théâtre, ordonna aux comédiens de l'exécuter (malgré la clause insérée dans le privilége). Le succès fut étonnant. Les premières représentations faites à la Cour donnoient un nouveau prix à cette pièce, parce que le Roi

(1) Dalembert atteste ce fait dans son éloge de Massillon; il dit positivement : « Le plus célèbre écrivain de notre nation et de notre siècle (Voltaire) faisoit des sermons de ce grand orateur une de ses lectures les plus assidues; Massillon étoit pour lui le modèle des prosateurs comme Racine celui des poëtes, et il avoit toujours sur la même table le *Petit Carême* et *Athalie*. » J'ai oui dire qu'il y avoit aussi la Bible.

(Louis XV) étoit à-peu-près de l'âge de Joas; mais par la suite, cet à-propos ne pouvoit plus influer sur l'accueil inoui que l'on a toujours fait à ce chef-d'œuvre. *Athalie* sera dans tous les temps, mise au rang des premiers et des plus beaux modèles du goût, de la poésie et de l'art dramatique.

On prétend que Voltaire regardoit encore comme un des morceaux les plus précieux de la langue française, *le discours sur l'Histoire universelle*, par Bossuet. Cependant il s'est permis de dire, en parlant de cet ouvrage : « Bossuet n'a été que l'historien du peuple Juif. » Qualification qui me semble porter bien à faux; car, ainsi que l'a fort bien observé la Harpe, « Bossuet a été l'historien de la Providence, et personne n'en a été plus digne que lui; personne, sans exception, n'a mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause première. Chez lui tout est conséquent, et ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec les temps et les événemens depuis la naissance du monde jusqu'à nous, et jette à tout moment des traits de lumière, qui éclairent tout et font tout voir, les siècles, les hommes et les

choses. » Si Voltaire a été injuste à l'égard de Bossuet, il ne mérite pas les mêmes reproches relativement à Racine. Quelqu'un lui proposa de faire un commentaire sur ce grand poëte, comme il en faisoit un sur Corneille. Il répondit ces propres mots : « Il est tout fait, il suffit de mettre au bas de toutes les pages : *Beau, pathétique, harmonieux, admirable.* » Ce qui prouve que ce sentiment étoit sincère, c'est que Voltaire a commenté la *Bérénice* de Racine dans le même volume avec celle de Corneille, et il a fait remarquer dans ses notes (malgré quelques critiques), l'art infini que le poëte a employé, et les ressources inconcevables qu'il a trouvées dans son talent pour remplir cinq actes avec si peu de chose. En effet, la pièce porte toute entière sur ces trois mots de Suétone : *Invitus invitam dimisit;* mais il faut convenir que c'est l'une des plus foibles tragédies de Racine.

Passons au *Petit-Carême,* à cet ouvrage immortel, pour lequel Voltaire professoit la plus haute estime. Il fut composé en six semaines, et prononcé en 1718, devant Louis XV, âgé de huit ans, et devant la Cour. Il s'agissoit, dans ces sermons, de traiter de toutes les vertus et de tous les vices dans

leur rapport avec les hommes chargés de commander aux autres hommes, de former un cœur simple et de ramener des cœurs corrompus; de donner des leçons qu'un enfant puisse comprendre et où des vieillards puissent profiter. Tel est le plan que MASSILLON a su si bien adapter aux circonstances, et qu'il a parfaitement rempli. La dignité du Ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettoit l'âge du Prince à qui l'Orateur parloit. Toutes les vérités importantes sont exposées avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser; jamais la religion n'eut une voix plus tendre, jamais la raison n'eut un accent plus noble et plus vrai.

Nous allons terminer cet article par un mot sur Voltaire lui-même. Tout homme impartial et guidé par l'amour de la vérité, ne peut disconvenir que cet écrivain a été doué de très grands talens, et comme poëte et comme prosateur; mais en même temps, qu'il en a souvent fait un dangereux abus; aussi a-t-il eu, et a-t-il encore beaucoup d'admirateurs et beaucoup de détracteurs. Voici deux jugemens sur cet homme célèbre, qui sont bien différens l'un de l'autre.

Ils donneront une idée du point de vue sous lequel il est envisagé par ses partisans et par ses adversaires. Je réunis ces deux morceaux, parce qu'ils débutent à-peu-près de la même manière. Le premier est de M. S.... : « Il s'éleva de nos jours, dit-il, un homme extraordinaire, né avec l'ame d'un poëte et la raison d'un philosophe. La nature avoit allumé dans son sein la flamme du génie et l'ambition de la gloire. Son goût s'étoit formé sur les chef-d'œuvres du beau siècle, dont il avoit vu la fin. Son esprit s'enrichit de toutes les connoissances qu'accumuloit le siècle de lumières dont il annonçoit l'aurore. Si la poésie n'eût pas été née avant lui, il l'auroit créée; il la défendit par des raisons et la ranima par son exemple; il étendit son domaine sur tous les objets de la nature. Tous les phénomènes du ciel et de la terre, la métaphysique, la morale, les productions des deux mondes, l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles lui offrirent des sources inépuisables de beautés nouvelles. Il donna des modèles dans tous les genres de poésies, même de ceux qui n'avoient point été essayés dans notre langue. » Voyons maintenant le second jugement que M. de C.... présente sous le voile

de l'allégorie : « Un homme, dit-il, parut en France au commencement du dernier siècle. C'étoit un cèdre orgueilleux : sa tête touchoit aux nues, et ses racines pénétroient jusqu'aux enfers, d'où elles tiroient leur sève. Ses rameaux couvroient la terre : sa beauté attiroit la foule sous son ombre : on croyoit y respirer un air nouveau, qui donnoit du ressort à l'ame ; mais son ombre étoit funeste, et causoit le vertige. Le murmure qu'il rendoit, comme les chênes de Dodone, n'étoit qu'un oracle faux, que quelques vérités rendirent célèbre. L'arbre poussa des rejetons sans nombre, dont les malignes influences étouffèrent la forêt qui les avoit vu naître ; eux-mêmes ils périrent dans la destruction qu'ils avoient causée. Tel fut Voltaire..... Homme rare, né pour l'honneur de la France, et qui n'auroit jamais dû naître pour son repos ! » Mably ne jugeoit pas non plus favorablement Voltaire, mais il le considéroit sous le rapport littéraire seulement. Après en avoir tracé un portrait peu avantageux, il l'accuse d'avoir voulu être un Alexandre en littérature, et courant toujours de conquête en conquête, de n'avoir pas connu les vastes provinces dans lesquelles il a fait des incursions pour y élever à sa

gloire des trophées peu solides. Cependant Il s'exprime ainsi quelque part : « Quoique je sois porté à refuser la partie de l'invention à Voltaire, il me semble qu'on ne peut, sans injustice, lui contester cette imagination vive et brillante qui est si propre à embellir les détails, et qui a fait sa réputation. Ses pièces fugitives, ouvrage de sa jeunesse, sont écrites avec la plus heureuse facilité ; nul effort, nulle contrainte ne les gâtent, et les grâces semblent l'inspirer ; le coloris de son style fait illusion. Les bons juges mêmes applaudissent à une première lecture, etc. »

Jean-Jacques ROUSSEAU (n. 1712— m. 1778), faisoit, dès son bas âge, sa lecture favorite des *Vies* de Plutarque. Il raconte dans ses Confessions, qu'après avoir lu beaucoup de romans, à l'âge de sept ans, pour amuser son père (horloger à Genève) pendant qu'il travailloit, il se trouva heureusement un ministre, homme de goût et d'esprit, qui lui procura de bons livres, à la lecture desquels il prit, dit-il, un goût rare et peut-être unique à son âge. Ces livres, dont il donne la nomenclature, sont l'*Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, par Le Sueur ; le *Discours de* Bossuet *sur l'His-*

toire universelle; les *Hommes illustres de* PLUTARQUE; l'*Histoire de Venise,* par NANI; les *Métamorphoses d'*OVIDE; les *Caractères de* LA BRUYÈRE; les *Mondes de* FONTENELLE, ses *Dialogues des Morts,* et quelques tomes de MOLIÈRE. Rousseau exprime ailleurs (CONF. *liv.* VI) le goût particulier qu'il avoit pour certains livres dans un âge plus avancé : « Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences m'étoient, dit-il, plus convenables; tels étoient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du P. LAMI, intitulé : *Entretiens sur les sciences.* C'étoit une espèce d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent; je le lus et le relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide (1). Enfin, je me sentis entraîné peu à peu vers l'étude avec une force irrésistible; et tout en

(1) C'est en effet un bon livre. Je l'ai lu avec attention; il est maintenant un peu suranné; il seroit à refaire, parce que les sciences et les arts ont fait des progrès depuis sa publication, qui date de plus d'un siècle (1706 in-12); mais on y trouve d'excellentes choses sur les parties les plus solides des connoissances humaines; et à chaque page la religion y marche de front avec l'érudition. La dernière édition des *Entretiens sur les sciences* est de 1724, *in*-12.

regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. » Il est encore un livre dont Rousseau parle dans son *Emile* (*liv.* II) avec un intérêt bien marqué; cela n'est point surprenant : un roman dont le héros obligé de vivre loin des hommes, est indépendant et pourvoit seul à tous ses besoins, devoit singulièrement plaire au philosophe genevois. Mais écoutons l'instituteur d'Emile lui-même : « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit à mon gré le plus heureux traité d'éducation nationale. Ce livre sera le premier que lira mon Emile : seul il composera durant long-temps toute sa bibliothéque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, et tant que notre goût n'y sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non; c'est *Robinson Crusoé* (de Foë) ..... Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île, et finissant à l'ar-

rivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile..... »

Parmi les hommes d'un grand mérite auxquels Rousseau s'est plu à rendre justice, il faut compter le célèbre Linnée. Il en parle ainsi dans ses Confessions : « Je passois trois ou quatre heures de la matinée à l'étude de la botanique, et sur-tout du systême de LINNÆUS, pour lequel je pris une passion dont jamais je n'ai pu bien me guérir, même après en avoir senti le vide. Ce grand observateur est, à mon gré, le seul avec LUDWIG, qui ait vu jusqu'ici la botanique en naturaliste et en philosophe ; mais il l'a trop étudiée dans des herbiers et dans des jardins, et pas assez dans la nature elle-même. »

Quand on lit avec attention les écrits de Rousseau, on est obligé de convenir qu'il s'étoit bien pénétré des écrits de MONTAIGNE ; La Harpe est de cet avis, mais il y ajoute SÉNÈQUE. « Les deux auteurs, dit-il, dont Rousseau paroît avoir le plus profité sont SÉNÈQUE et MONTAIGNE (1) ; il a quelquefois

(1) Rousseau dit, dans ses *Confessions*, liv. x : « J'avois toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin

les tournures franches et naïves de l'un, et l'ingénieuse abondance de l'autre. Mais en général ce qui distingue son style, c'est la chaleur et l'énergie. » Selon le même La Harpe, « le *Discours sur l'inégalité des conditions* est bien supérieur au *Discours sur les sciences*, premier essai de l'auteur. Le morceau sur la formation des sociétés étoit d'une tête pensante, et l'on apercevoit déjà ce mélange d'une philosophie vigoureuse et d'une éloquence entraînante, qui depuis ont caractérisé les ouvrages de Rousseau. La *Nouvelle Héloïse* est un livre dangereux, et par conséquent mauvais; il y a quelques beaux morceaux de passion et de philosophie. Voltaire, qui jugeoit défavorablement ce roman, y avoit distingué plusieurs lettres qu'il eût voulu, dit-il, en arracher. *L'Emile* est d'un ordre plus relevé. C'est-là, dit encore La Harpe, que Rousseau a mis le plus de véritable éloquence et de philosophie (à part ce qui est répréhensible sous

---

de ne s'en donner que d'aimables : tandis que je sentois, moi, qui me suis toujours cru, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. »

le rapport religieux). Ce n'est pas que son système d'éducation soit praticable ; mais dans les diverses situations où il place Emile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, et par-tout la morale est en action et animée de l'intérêt le plus touchant. Son style n'est nulle part plus beau que dans l'Emile. » Nous ne dirons rien de son *Contrat Social*, la révolution l'a fait apprécier. Quant à ses *Confessions*, beaucoup de monde y est maltraité, mais personne autant que lui : c'est une des productions de l'amour propre les plus bizarres que l'on ait jamais vues. La Harpe place Rousseau parmi nos plus grands prosateurs. C'est au temps et à la postérité à marquer le rang qu'il doit occuper dans le petit nombre d'hommes qui ont joint à une tête pensante une imagination sensible, et l'éloquence à la philosophie.

Mably, dans un de ses ouvrages posthumes (*Des Talens*), a tracé un portrait de Rousseau, où, tout en rendant justice à ses grands talens, il ne dissimule pas ses défauts : « Rousseau, dit-il, est un grand exemple, et peut-être unique, de tout ce que l'imagination peut produire à la fois de bien et de mal. De là ces morceaux divins

et frappans, qui sont fréquemment répandus dans ses ouvrages, qui prennent quelquefois sous sa plume la forme de la plus sage philosophie; mais, si l'on y fait attention, qui ne peuvent jamais avoir une certaine étendue sans être terminés par des disparates choquantes. De là encore ces paradoxes qui déplaisent aux bons esprits, recherchant avant tout la vérité; de là ce désordre qui règne quelquefois dans ses écrits, et qui sert même à tromper le lecteur, dont l'imagination trop docile se laissant entraîner par l'imagination trop impérieuse de Rousseau, suit le maître sans demander où il va. Dès qu'il entroit dans sa verve, il n'avoit plus le sang froid nécessaire pour tenir une route certaine, considérer lentement un objet, le décomposer, et l'examiner par toutes ses différentes faces. Il s'enivroit lui-même de son éloquence; le jugement étoit de la partie, et croyoit encore obéir à l'évidence quand l'imagination l'avoit déjà obligé à se taire. Occupé entièrement du moment présent, si une idée s'emparoit de lui avec une certaine force, il ne songeoit plus à ce qu'il avoit dit dans des momens lucides, où son entendement plus libre n'avoit été qu'embelli des grâces et même

des ornemens sublimes de l'imagination ; de là ces contradictions sans nombre qui dégradent ses ouvrages et dont il ne s'est jamais douté. Ce n'étoit pas en vérité la peine de faire des livres pour prouver qu'il n'est jamais d'accord avec lui-même. Les gens qui ont le talent de lire, talent plus rare qu'on ne croit, n'avoient pas besoin de cet avertissement, et les autres n'en profiteront pas. Ce seroit, je crois, se tromper que d'accuser cet homme extraordinaire de n'être qu'un sophiste qui se proposoit de faire du bruit par la hardiesse de ses opinions, d'éblouir et de séduire ses lecteurs ; il étoit lui-même persuadé, il étoit le premier ébloui et séduit par les fantômes qui lui faisoient illusion. Si sans rien ôter à la chaleur et à l'impétuosité de cette imagination, la nature eût pu y joindre miraculeusement une intelligence supérieure et capable de la gouverner, Rousseau auroit été le plus prodigieux des hommes, ou plutôt son génie auroit passé les bornes prescrites à l'humanité. » Ceci paroît un peu fort ; je doute qu'il eût été au-dessus de Pascal, de Bossuet, etc.

Jean le Rond d'ALEMBERT, savant littérateur et mathématicien (n. 1717 — m.

1783), disoit que si l'on étoit réduit à ne conserver qu'un seul poëte ancien, « il faudroit choisir HORACE de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'on trouve des beautés de tous les genres : enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaieté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde et toujours utile. » Le même d'Alembert prétend que les auteurs latins, dignes d'être traduits, peuvent se partager en deux classes : ceux du siècle d'Auguste, CICÉRON, VIRGILE, HORACE, et ceux du siècle suivant, les PLINE, SÉNÈQUE et LUCAIN.

DENIS DIDEROT, littérateur et philosophe (n. 1713 — m. 1784), assuroit que s'il étoit obligé de vendre sa bibliothéque, il garderoit MOYSE, HOMÈRE, EURIPIDE, SOPHOCLE et RICHARDSON (Clarisse Harlowe). Le même Diderot, dans son *traité d'éducation publique*, dit, « Il ne faut pas glisser trop légèrement sur les loix de MOYSE ; c'est un chef-d'œuvre d'économie politique dont les plus fameux législateurs n'ont pas approché. » Il est sûr que Diderot, tout philosophe qu'il étoit, voyoit à la fois dans MOYSE le plus grand poëte et le plus grand législateur qui eût

existé. Il le répète souvent dans ses ouvrages, sur-tout dans son éloge de Richardson. Il dit ailleurs que l'on doit commencer par faire apprendre aux enfans le *Petit Catéchisme* de Fleury, que c'est un ouvrage vraiment substantiel, au-dessus de tout éloge.... et que c'est à de tels hommes qu'il convient de faire des abrégés.

Le début du *Traité d'éducation*, par Diderot, est si beau, que je ne puis m'empêcher d'en consigner ici la partie qui a rapport aux connoissances indispensables à l'homme. « J'appelle, dit-il, connoissances essentielles celles qui ont des objets réels et nécessaires à tous les états, dans tous les temps et auxquelles rien ne peut suppléer, parce qu'elles comprennent tout ce que l'homme doit absolument savoir et faire sous peine d'être dégradé et malheureux. Elles se réduisent à trois : 1.° La religion par laquelle nous devons commencer, continuer et finir, parce que nous sommes de Dieu, par lui et pour lui : 2.° la morale, pour se connoître soi-même et les autres, ce que l'on peut et ce que l'on doit dans les cas divers où il plaît à la Providence de nous placer : 3.° la physique pour prendre une idée de la nature et de ses opérations, de notre propre corps

et de ce qui fait la santé ou la rétablit, et des arts divers qui augmentent l'aisance en adoucissant les ennuis..... L'homme a une ame à perfectionner, des devoirs à observer et une autre vie à prétendre. Il est sous la main de Dieu, lié à une société et chargé de lui-même. Or le premier commandement de Dieu est qu'on lui rende hommage de toutes ses facultés, en travaillant selon l'ordre de la Providence. La première loi de toute société est qu'on lui soit utile pour acheter par des services les avantages qu'elle procure. Le premier conseil de l'amour propre est d'augmenter son bien être par l'aisance que la raison permet et la considération que le mérite attire. Il faut donc que l'on abjure sa destination et son existence, ou que l'on connoisse les œuvres de Dieu et le culte qu'il exige, les droits de la nature et les ressources de l'économie, les lois de sa patrie et les talens qu'elle honore, les moyens de la santé et les arts d'agrément. Il faut adorer Dieu, aimer les hommes et travailler à son bonheur pour le temps et pour l'éternité. Religion, morale, physique, ces trois objets se représentent sans cesse et ne se séparent point..... J'observe que la religion, la morale et la physique, c'est-à-dire, toutes les vraies sciences, ont en effet chacune trois

parties bien dictinctes, dont la première est le fondement de la seconde et celle-ci le principe de la troisième : savoir, l'histoire, c'est-à-dire, le recueil des faits relatifs à la chose et qui servent de matériaux à l'esprit; la théorie qui combine ces faits, en cherche les raisons et en déduit la chaîne des axiomes et des règles; la pratique qui, munie de ce secours, opère avec la lumière et doit être le principal et dernier but de toute étude sensée..... L'histoire de la Religion a deux parties; celle du peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine des siècles, ce que n'a fait aucune autre histoire, et celle de l'église, qui, remplaçant ce peuple proscrit, ne finira qu'avec le monde. L'une contient les faits, les loix et les oracles qui ont préparé la venue du Messie; l'autre nous montre la loi éternelle et immuable établie par le Messie et les Apôtres, avec l'oracle toujours subsistant dans l'Église, qui explique ses mystères et consacre sa doctrine. Les monumens authentiques de cette histoire sont, d'une part, les livres sacrés de l'ancien et du nouveau Testament; et de l'autre, les décisions des conciles généraux et les traditions unanimement reçues des anciens Pères. On y ajoute la suite de la discipline, des rites et des établissemens divers, moins

essentiels sans doute, puisqu'ils peuvent changer, mais qui constituent spécialement l'Histoire ecclésiastique. Voilà les faits de la Religion, et l'objet de ce qu'on appelle théologie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains et dangereux raisonnemens. Je ne parle donc ici que de la Religion révélée : l'histoire des fausses religions et des hérésies en est à la vérité un accessoire, mais qui dépend de la morale, puisque c'est l'histoire, non de Dieu, mais des hommes.... Il ne peut y avoir de théorie et plus sûre et plus nette que celle de la Religion, puisque les faits qui lui servent de base sont décidés et authentiques : il n'est point d'ignorance plus honteuse que celle de la vraie théologie, puisqu'il n'est point de science plus importante et plus aisée à apprendre. » Diderot ajoute que s'il y a tant d'obscurités et de disputes dans cette étude, c'est que l'on confond la scholastique avec la théologie véritable qui a trois parties : celle de l'histoire ou la théologie positive ; celle du dogme ou la théologie dogmatique, qui ne peut être qu'une logique saine, appliquée aux faits de la Religion ; celle de la morale qui se réduit à une seule et grande règle, la conformité de nos volontés à celle de Dieu,

et qui n'est qu'un développement méthodique de la loi de l'Évangile, et des ordonnances de l'Église universelle. Ailleurs il dit : « La Religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit; elle ne détruit pas les hommes, mais elle en fait de vrais sages; la morale humaine n'est point le christianisme, mais elle ne peut le contredire : elle vient du ciel comme lui. La pratique de la morale, c'est la justice qui comprend également la piété et l'humanité, et en elles toutes les vertus. La piété adore Dieu avec le respect profond d'une foible créature pour le Dieu de l'univers, et la tendre confiance d'un fils pour son père »..... L'auteur commence son plan d'études par la Religion. « Ce sera toujours la première leçon, dit-il, et la leçon de tous les jours. Est-il concevable que jusqu'à présent l'on n'ait pas senti que cela devoit être? N'est-il pas scandaleux que les jeunes gens parlent si hardiment de la Religion dans le monde (1), et qu'ils en soient si peu instruits ? etc., etc., etc. » Cette citation d'un

(1) M. De La Harpe fait une réflexion bien juste et bien sage à ce sujet : « Diderot n'a que trop raison, dit-il, sur l'ignorance trop commune de la Religion, et sur la confiance vraiment ridicule des jeunes gens qui

ouvrage de Diderot est un peu longue ; mais j'ai fait en cela comme le voyageur qui, surpris de trouver quelques paillettes d'or sur son chemin, se laisse entraîner au plaisir d'en ramasser le plus qu'il peut.

MABLY, historien et publiciste (n. 1709 — m. 1785), savoit presque par cœur PLATON, THUCYDIDE, XÉNOPHON, PLUTARQUE, et les ouvrages philosophiques de CICÉRON. Dans l'une de ses œuvres posthumes intitulée, *Des talens*, il passe en revue nos plus grands auteurs. « Il me semble, dit-il, qu'on ne démêle jamais mieux l'action des passions sur notre esprit, qu'en fixant ses regards sur ces hommes que la nature seule a favorisés, et qui, dans leur heureuse obscurité, ont été les maîtres de disposer à leur gré

---

en parlent d'un ton que leur âge ne rend que plus indécent, loin de le rendre plus excusable ; ils en rougiroient, s'ils étoient seulement capables de se rappeler le nom des hommes qui ont respecté ce qu'ils méprisent. Mais le plus grand mal, c'est que la présomption n'est en effet que de l'ignorance, au point que, si on leur demandoit de nous dire sérieusement ce que c'est que cette Religion dont ils se moquent, la plupart, en se hazardant à répondre, risqueroient de dire une sottise à chaque mot. »

de leur génie. Nous admirons tous l'intelligence sublime de DESCARTES, de CORNEILLE, de PASCAL, de BOSSUET, de FÉNÉLON, de MALLEBRANCHE, de DESPRÉAUX, de RACINE, de CONDILLAC, de MOLIÈRE, de LA FONTAINE. Mais tous ces grands hommes, conduits par des passions différentes, se séparent, pour ainsi dire, en différentes bandes. » Mably fait voir ensuite que les passions tranquilles produisent les philosophes : tels ont été DESCARTES, MALLEBRANCHE et CONDILLAC; les passions moins tranquilles produisent les poëtes, comme CORNEILLE, MOLIÈRE et LA FONTAINE, qui, avec le même succès, ont parcouru une carrière différente. Parlant de LA FONTAINE, il dit : « Conduit par sa bonhomie, et nous menant à la morale la plus sage et en même tems la plus enjouée, il nous apprend à connoître l'homme, qui n'est si souvent qu'un loup, un mouton, un renard, un lion, un geai, etc. » Il peint la différence des caractères de CORNEILLE et de RACINE; puis passant à BOSSUET, à FÉNÉLON et à PASCAL, il fait aussi ressortir la différence de leurs caractères produits par des passions plus ou moins vives. « La forme de notre gouvernement, dit-il, ne permettoit pas à BOSSUET de montrer son éloquence

avec le même avantage que Démosthène et Cicéron ; mais je crois m'apercevoir qu'il auroit eu les mêmes succès à Athènes et à Rome, parce qu'il avoit leur génie. Il auroit rendu leur courage aux Athéniens, inquiété Philippe, ou fait pâlir Verrès, Catilina et Antoine. Aux passions qu'il réveille en moi pour m'entraîner, je juge de celles dont il est animé lui-même. Fénélon, au contraire, avec une éloquence plus douce, mais également puissante, s'insinue adroitement dans mon cœur en éclairant ma raison ; il s'élève à côté d'Homère et de Virgile, il est plein de leur esprit : tout s'embellit sous ses pinceaux ; et il leur est supérieur par le choix d'un sujet plus important que la ruine de Troie, et l'arrivée d'Énée en Italie, et qui plaira à toutes les nations, tant qu'il y aura des rois et des peuples qui désireront d'être heureux. » Passant à Pascal, il dit : « Grâces à cette intelligence qui l'animoit et qui ne peut être sans action, il est géomètre avant que de savoir s'il y avoit une géométrie : et la physique alloit vraisemblablement lui devoir la plupart des découvertes qu'elle a faites depuis, lorsque la Religion, qui le frappe vivement, l'arrache à ses études profanes ; et déjà ce génie aussi flexible qu'étendu

médite de confondre l'incrédulité : on peut pressentir la sublimité de son ouvrage par la lecture des *Pensées*, qu'il n'a jetées sur le papier que pour se tracer la route qu'il devoit tenir. Cependant, distrait par un autre objet, il compose ses immortelles *Provinciales*, etc.» Mably fait, dans son *Traité du Beau*, l'éloge de *la Pluralité des mondes*, par FONTENELLE, qu'il appelle un chef-d'œuvre : « Le caractère d'esprit de sa marquise est, dit-il, une des plus heureuses inventions, et des plus propres à répandre de l'agrément dans un ouvrage de physique. Ne sachant rien, la marquise devine tout, dès qu'on la met sur la voie. A l'exception de trois ou quatre galanteries que je voudrois pouvoir effacer, le reste est plein de grâces et de génie (1). »

(1) Plusieurs auteurs, marchant sur les traces de Fontenelle, ont essayé de faciliter aux dames le chemin des sciences, en le couvrant de fleurs ; mais tous n'ont pas également réussi. Les principaux sont Algarotti, dans son *Newtonianisme pour les Dames*, trad. par Duperron Castera, 1738, 2 *vol. in*-12 ; Euler, dans ses *Lettres à une Princesse d'Allemagne*, etc. Pétersbourg 1768-72, 3 *vol. in*-8.° Demoustier, dans ses *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, dont M. Renouard a donné plusieurs belles éditions ; M. L.-Aimé Martin, dans ses *Lettres à Sophie sur la Physique, la Chimie et l'Histoire naturelle*, 1811,

Léonard-Antoine THOMAS, littérateur et orateur (n. 1732 — m. 1785), parlant, dans son *Traité de la Langue poétique*, des hommes à grand talent qui ont le mieux manié la langue française, et qui ont le plus

---

4 *vol. in*-18, et 1813, 2 *vol. in*-8.° ; M. Fabre D'Olivet, dans ses *Lettres sur l'Histoire*, 1801, 2 *vol. in*-8.° Mais l'ouvrage le plus considérable qui se rapproche de ce genre, est la *Bibliothèque universelle des Dames*, Paris, Cuchet, 1785—97, 156 *vol. in*-18, dont voici le détail sommaire :

1.re Classe. *Voyages* (tirés en grande partie du *Voyageur français* de l'abbé de la Porte), 20 *vol.* II.e classe, *Histoire* (tirée du cours d'études de Condillac), 13 *vol.* pour l'histoire ancienne, et 17 *vol.* pour l'histoire moderne, finissant au commencement du 18.e siècle. III.e classe, *Mélanges*, contenant grammaire, orthographe, versification, logique, rhétorique, mythologie, poëtes grecs et latins, 15 *vol.* IV.e classe, *Théâtres*; origine du théâtre ; Rotrou, Corneille et Molière, 13 *vol.* V.e classe, *Romans*, Abdexer, romans grecs, et anciens romans français de chevalerie, 20 *vol.* VI.e classe, *Morale*, moralistes anciens depuis Pythagore à Boece, 8 *vol.* ; moralistes modernes depuis Montaigne à J. J. Rousseau, 9 *vol.* VII.e classe, *Mathématiques*, arithmétique, 3 *vol.*; algèbre, 2 *vol*; géométrie, 2 *vol.* ; trigonométrie, 2 *vol.* VIII.e classe, *Physique*, par Sigaud-Lafond, 5 *vol.*; astronomie par Lalande, 1 *vol.* IX.e classe, *Chimie* par Fourcroi, 2 *vol.* ; *botanique*, 2 *vol.* ; *Économie rurale et domestique*, par Parmentier, 8 *vol.* ; Essai sur l'homme et sur la femme, considérés au physique et au moral, par Roussel, 2 *vol.* X.e classe, *Médecine domestique*, par Roussel, 3 *vol.* ; *musique*, par M. de Lacépède, 2 *vol.* ; atlas, 2 *vol.* On voit par ce détail que cette collection, quoique volumineuse, est encore bien éloignée d'être complette, sur-tout dans la partie de l'histoire, du théâtre et des romans.

contribué à l'enrichir, dit : « Que parmi les écrivains du siècle de Louis XIV, c'est PASCAL, LA BRUYÈRE et BOSSUET pour la prose; CORNEILLE et RACINE pour les vers. Ce sont eux véritablement qui sont créateurs à l'égard du style, et je les mets au premier rang. Après vient BOILEAU, qui, par ses formes soignées et correctes, épura la langue et y ajouta plus d'expressions piquantes, neuves et même hardies, que la régularité sage de son esprit et de son talent ne sembloit le promettre : il est même en général plus créateur d'expressions que d'idées ; peut-être même l'emporte-t-il sur ROUSSEAU pour ce genre de mérite, quoique ROUSSEAU soit celui de nos poëtes qui ait donné plus de magnificence, de pompe et d'harmonie à la langue ; mais il a encore plus la richesse des images que des formes nouvelles de style.... MOLIÈRE et LA FONTAINE, par les genres qu'ils embrassèrent, furent presque toujours relégués dans la langue commune. . . . . Ce n'est que dans les belles scènes du *Misanthrope* et du *Tartuffe*, où le ton de la comédie s'élève, que le génie ardent de MOLIÈRE a le plus imprimé ses formes à la langue..... Quant à FÉNÉLON, il me semble qu'il fit plutôt un choix élégant et heureux de la langue

connue, qu'il n'en étendit les limites.....
Il en est à peu près de même de QUINAULT, dont le mérite fut, comme écrivain, la plus douce et la plus aimable souplesse. C'est ce qu'une personne de goût exprima fort heureusement par ce mot : *Cet homme a désossé la langue.* « Il y auroit bien un peu à redire sur quelques-unes de ces assertions de Thomas; mais passons à ses goûts littéraires particuliers et aux jugemens qu'il portoit sur quelques-uns de nos littérateurs célèbres, et nous trouverons qu'il y aura matière à des observations plus sérieuses.

Hérault Sechelles rapporte que Thomas lisoit toujours le même livre; ce livre étoit CICÉRON, et il ne manquoit jamais de l'emporter à la campagne.

Ailleurs le même Herault Sechelles dit : « ses auteurs favoris étoient, parmi les poëtes, HOMÈRE, EURIPIDE, VIRGILE, MÉTASTASE et LE TASSE. VOLTAIRE étoit toujours dans ses mains (sans doute avec CICÉRON). RACINE, J.-B. ROUSSEAU et JUVÉNAL qu'il traduisoit souvent, lui plaisoient beaucoup.... Je demandai un jour à Thomas quel étoit l'ordre des écrivains, et comment il faudroit donner les places, si l'on vouloit les juger par la force et l'étendue des idées. Il

mit d'abord MONTESQUIEU le premier; le premier même à une grande distance au-dessus des autres; cependant au-dessus de lui il plaça BACON : *Considérez en effet*, disoit-il, *de quel génie il falloit que BACON fût pourvu; seul, il y a deux siècles, il a tout deviné, tracé toutes les routes; ses explications de la mythologie, ses morceaux de morale sont remplis d'esprit et d'invention.* Après MONTESQUIEU, Thomas plaçoit BUFFON pour le don de la pensée. BUFFON possède éminemment l'art suprême de généraliser ses idées; il s'élève, il tire de son sujet tout ce qu'il y a de grand et de noble; il compare avec supériorité les objets; c'est un aigle qui tient d'abord ses aîles serrées, et qui ensuite en les déployant tout-à-coup, offre aux regards une envergure considérable. Après BUFFON, Thomas plaçoit DIDEROT; il hésitoit même s'il ne le placeroit pas avant pour la jouissance de la pensée, ou au moins sur la même ligne (1). Après BUFFON et DIDEROT,

(1) Je ne sais pas si Diderot *jouissoit* mieux de la pensée que Buffon; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la rendoit souvent d'une manière très obscure, tandis que Buffon s'exprime toujours avec la plus grande clarté.

venoit J.-J. Rousseau, plus foible que les précédens, mais cependant un des plus riches, souvent au moyen de ses paradoxes; en général, Rousseau s'est plus abandonné au sentiment qu'à l'idée. Thomas nommoit aussi Marmontel, non qu'il pense en grand, mais beaucoup en détail, d'Alembert, Raynal et Saint-Lambert. Quant aux orateurs, il n'en trouvoit que deux qui le fussent véritablement, Bossuet et J.-J. Rousseau. Il mettoit Bossuet le premier, à cause de ce ton de maître qui n'appartient qu'à lui seul et dont le modèle n'existe nulle part, de cette rapidité, de cette élévation qui vous emporte, sans que vous sachiez jamais où vous vous arrêterez. Massillon n'est qu'un grand écrivain; Bourdaloue, un faiseur de traités; Mascaron, informe, inégal (1); d'Aguesseau est sans force, sans imagination, souvent *minutieux*; Bossuet seul est grand, et Rousseau, énergique. Il m'a recom-

(1) Ces jugemens portés sur Massillon, Bourdaloue, Mascaron et d'Aguesseau, sont au moins hazardés, pour ne pas dire ridicules. J'en dirai à peu près autant de celui de Madame Necker, qui appeloit Thomas l'*homme de ce siècle*, et Buffon l'*homme de tous les siècles*. Mais il faut ajouter qu'elle adressoit ce jugement à Buffon, en lui annonçant la mort de Thomas.

mandé sur-tout la lecture de TACITE et de MONTESQUIEU; ce sont deux auteurs de cheminée: il ne faut pas passer un jour sans les lire.... »

Tels étoient les goûts littéraires de Thomas et les jugemens qu'il portoit sur nos grands écrivains, si l'on en croit Herault-Sechelles, son ami : reste à savoir si Herault-Sechelles est bien fidelle dans ce qu'il rapporte de Thomas, et si quelquefois il ne prend pas son opinion particulière (dont on a beaucoup à se défier sous le rapport du goût) pour celle de son ami. Quant au jugement que l'on peut porter sur Thomas, il lui est assez avantageux. Il faut avouer que cet auteur avoit du talent, et qu'il mérite un rang parmi nos écrivains du second ordre. On lui reproche à juste titre trop d'apprêt, trop d'efforts dans le style, une emphase qui le rend par fois ridicule, des comparaisons forcées et trop multipliées, une éloquence de mots plutôt que de choses. Mais ces défauts sont moins sensibles dans son *Essai sur les Eloges* et dans l'*Eloge de Marc-Aurele*, que l'on peut regarder comme ses meilleurs ouvrages. Parmi ses poésies, on distingue son *Epître au Peuple* et son *Ode sur le Temps*. M. Desessarts a donné une édition des œuvres complètes de Thomas, *Paris*, 1802, 7 *vol. in*-8°. Il

s'en faut beaucoup que les œuvres posthumes de cet auteur aient ajouté à sa réputation.

PIERRE-JEAN GROSLEY, savant distingué (n. 1718—m. 1785), vivoit habituellement avec ERASME, RABELAIS, MONTAIGNE dont il aimoit le franc parler, et les auteurs de la *Satyre Ménipée*. On reconnoît à son style, à la finesse, à l'enjouement, à la malignité, et quelquefois à la causticité que l'on remarque dans ses écrits, qu'il avoit passablement profité dans cette agréable compagnie. Les auteurs de la *Satyre Menipée* sont, P. LE ROY, P. PITHOU (1), F. CHRESTIEN, J. PASSERAT, N. RAPIN et J. GILLOT.

BUFFON, l'historien et le peintre de la nature (n. 1707 — m. 1788), recomman-

(1) M. Fournier, dans son *Dictionnaire bibliographique*, p. 473, met P. Dupuy au rang des auteurs de la Satyre Ménipée; il a tort. Ce savant, né en 1582, ne pouvoit avoir eu part à un ouvrage imprimé en 1593 : il falloit mettre Pithou au lieu de Dupuy. Il est bien vrai qu'on a tiré d'un manuscrit de Dupuy, mort en 1651, des remarques et des explications sur les endroits difficiles de cette Satyre, pour l'édition de *Ratisbonne* (*Bruxelles*) 1664, *in*-12; mais cela ne peut pas faire considérer Dupuy comme l'un des auteurs de cet ouvrage.

doit la lecture des ouvrages des plus grands génies, et il les bornoit à cinq : NEWTON, BACON de Verulam, LEIBNITZ, MONTESQUIEU et LUI : il paroît qu'il avoit le sentiment de ses forces. On sait encore qu'il faisoit un cas particulier de FÉNÉLON et de RICHARDSON. « Il ne faut, disoit-il, lire que les ouvrages principaux, mais les lire dans tous les genres, dans toutes les sciences, parce qu'elles sont parentes, comme dit Cicéron ; parce que les vues de l'une peuvent s'appliquer à l'autre, quoiqu'on ne soit pas destiné à les exercer toutes..... Les livres capitaux dans chaque genre sont rares, et, au total, ils pourroient peut-être se réduire à une cinquantaine d'ouvrages qu'il suffiroit de bien méditer. » Buffon, dans ses jeunes années, étoit tellement passionné pour la géométrie, qu'il ne pouvoit se séparer des *Élémens* d'EUCLIDE ; il en avoit toujours un exemplaire dans sa poche. Il a fait dans ses ouvrages le plus pompeux éloge d'ARISTOTE (*Histoire des animaux*), et de PLINE (*Histoire du monde*).

Thomas, dans son *Traité de la langue poétique*, a rendu hommage au génie de Buffon. Après avoir parlé de son Système de la formation de la terre et des époques de la

nature, il dit : ..... « Avec moins d'audace et non moins de fierté, Buffon décrit la nature qui est sous nos yeux ; tous ces tableaux variés que présente la terre ; la mer, les fleuves, les volcans, la composition intérieure du globe, l'architecture des montagnes, toute cette forme majestueuse et terrible de la nature, qui, par l'agitation continuelle de l'eau, de l'air et du feu, s'attaque, se combat, et semble vouloir se détruire elle-même, mais conserve tout, en paroissant tout menacer ; enfin, les merveilles de la nature organisée, chaîne immense, à la tête de laquelle paroît l'homme comme le souverain de la terre, et qui, de l'homme, s'abaisse et redescend à toutes les espèces douées de mœurs et d'instincs différens, copiées toujours, et toujours renouvelées d'un premier modèle dont Dieu grava l'empreinte en traits ineffaçables. M. de Buffon, par son style, égale encore la grandeur de son sujet ; il est fier, élevé ; profond comme la nature ; il paroît créer avec la même richesse, la même magnificence ; ses idées naissent en foule, se pressent comme les êtres dans l'univers, et se revêtissent comme eux de couleurs et de formes sensibles ; il peint le merveilleux réel, comme Milton a

peint le merveilleux de l'imagination ; mais l'un n'est pas moins grand, lorsqu'il semble atteindre aux bornes de la nature, que l'autre, lorsqu'il nous entraîne au-delà de ses limites. Ses expressions, comme ses vues, semblent avoir quelquefois l'étendue des espaces et des temps qu'il parcourt, et du monde qu'il embrasse..... Buffon, au milieu de l'immensité, semble n'être qu'à sa place ; la langue sublime et calme qu'il emploie, inspire, comme le spectacle de l'univers, une admiration tranquille. C'est par ce mélange de tableaux, de style et d'idées, qu'il a fait une si grande impression sur l'Europe : il semble qu'il ait ramené l'homme à la nature, et qu'il l'ait averti d'un magnifique spectacle qui l'entouroit sans qu'il daignât s'en apercevoir. Le mouvement qu'il a imprimé, s'est communiqué de Paris à Pétersbourg, et de l'Europe jusqu'à Philadelphie..... »

Benjamin FRANKLIN (n. 1706 — m. 1790), faisoit, étant jeune, sa lecture favorite de Xénophon. Cette lecture l'enflamma du désir d'écrire et de se distinguer. C'est dans les ouvrages philosophiques de cet auteur, qu'il puisa la méthode socratique, qui

consiste à paroître douter et à toujours éviter un ton affirmatif et trop tranchant.

LOUIS XVI, Roi de France (n. 1754 — m. 1793), montoit à peine sur le trône en 1774, qu'il lui tomba sous la main un livre, alors extrêmement rare, intitulé : *Directions pour la conscience d'un Roi* (par FÉNÉLON); ce vertueux Prince dévore cet excellent ouvrage, qui renferme un abrégé des devoirs des Rois, le médite, et veut que FÉNÉLON soit désormais le conseiller et le guide de sa conscience. Il fait plus, il veut qu'on répande le livre par la voie de la réimpression. Dans ce dessein, il appelle l'abbé Soldini, son confesseur, et lui montrant un vieil exemplaire des *Directions* : « Voilà, Monsieur, lui dit-il, un bien bon livre, pourquoi donc est-il si rare? on ne le trouve nulle part. = Sire, répond l'ecclésiastique, c'est que les sublimes obligations des rois y sont pesées au poids du sanctuaire, et qu'il renferme bon nombre de vérités fortes qu'il importe autant aux rois de savoir, qu'aux courtisans de les leur laisser ignorer. = Hé bien! reprend LOUIS XVI, comme je suis résolu de remplir tous mes devoirs, je n'ai pas d'intérêt d'en faire un mystère au public; il seroit fâcheux d'ailleurs

qu'un aussi bon livre vînt à se perdre pour mes successeurs ; faites-moi le plaisir de le faire réimprimer. » En effet la réimpression eut lieu, et l'éditeur mit en tête de l'ouvrage : *Du consentement exprès du Roi.*

Quoique le livre des *Directions* ne soit pas écrit avec le charme inexprimable qu'on remarque dans le *Télémaque* (sans doute parce que le sujet ne le comportoit pas), on ne peut disconvenir que c'est un des meilleurs ouvrages qui existent. Condillac dit : « Les leçons que donne l'histoire, ne suffisent pas à un Prince : il faut encore qu'il apprenne à se connoître, et c'est peut-être la chose la plus difficile à lui apprendre. Les *Directions* remplissent cet objet. Le respectable auteur de cet ouvrage avoit le génie qui met la vérité dans son jour, le courage qui ose la dire, et les vertus qui la font aimer. » Aussi Condillac a-t-il fait imprimer les *Directions* à la suite de son *Cours d'Etudes.* L'abbé Maury, en parlant du même ouvrage, s'exprime ainsi : « Le directeur va plus loin que l'instituteur ; son cœur s'épanche ; en interrogeant, il accuse ; en énonçant, il démontre ; en avertissant, il frappe. Quand on lit cette instruction paternelle où les maximes les plus abstraites de l'art du Gouverne-

ment deviennent aussi lumineuses que les éternels axiomes de la raison, l'on croit voir l'humanité s'asseoir avec la Religion aux côtés du jeune Prince, pour lui enseigner toutes les règles de morale qu'il doit suivre, s'il veut rendre les peuples heureux. » Enfin La Harpe appelle les *Directions*, « l'abrégé de la sagesse et le catéchisme des Princes. »

Sophie-Auguste d'Anhalt Alexiewna, CATHERINE II (n. 1729 — impératrice de Russie, 1762, — m. 1796), aimoit le Plutarque d'Amyot, le Tacite d'Amelot de La Houssaie et Montaigne. « Je suis une Gauloise du nord, disoit-elle au Prince de Ligne, je n'entends que le vieux français; je n'entends pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos Messieurs les gens d'esprit en *istes* (les encyclopédistes et les économistes), je les ai essayés, j'en ai fait venir, je leur ai quelquefois écrit; ils m'ont ennuyée et ne m'ont pas entendue. Il n'y avoit que mon bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire; et il m'a appris bien des choses en m'amusant. » Parmi les romans, Catherine choisissoit ceux de Le Sage. Elle aimoit Molière

et CORNEILLE : « RACINE n'est pas mon homme, disoit-elle, excepté dans *Mithridate*. » RABELAIS et SCARRON lui avoient plu autrefois, mais elle les avoit oubliés.

JEAN-FRANÇOIS DE LA HARPE, né à Paris le 20 novembre 1739, mort dans la même ville le 11 février 1803, dit dans son Cours de Littérature, que « le *Petit-Carême* de MASSILLON, les *Directions pour la conscience d'un Roi*, de FÉNÉLON, et la *Politique de l'Écriture Sainte* de BOSSUET, sont les meilleures instructions que puissent recevoir les Souverains, non-seulement en morale, mais en politique ; car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sure au même résultat, qui est le bonheur du Prince, fondé sur celui des sujets. » Il dit plus bas : « Si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, vouloit apparoître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudroit qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur du *Petit-Carême* ou de celui de *Télémaque*. »

Voici la manière dont La Harpe prétend

qu'on peut classer les diverses compositions littéraires : 1.° L'écrivain éloquent, qui a toujours le style du sujet ; 2.° le rhéteur, qui veut tout agrandir et tout orner ; 3.° le déclamateur, qui s'échauffe à froid. La première classe est celle des grands génies et des modèles, comme parmi nous, les Bossuet, les Montesquieu, etc. ; la seconde, celle des hommes qui ont eu plus de talent que de jugement et de goût, comme Thomas, comme Raynal, Diderot ; et bien d'autres après eux ; la dernière et la plus nombreuse, celle des écrivains ou mauvais, ou très médiocres, en prose ou en vers, qui sont le plus souvent boursouflés et vides, emphatiques et faux. Ce dernier caractère est généralement celui de la plupart des productions modernes depuis le milieu du XVIII.e siècle, d'où l'on peut dater la dépravation des esprits et du goût.

La Harpe fait mention, dans son introduction à la philosophie du XVIII.e siècle, des principaux écrivains qui ont eu de l'influence sur les opinions de ce siècle, et qui ont été en même temps philosophes et écrivains. Il les divise en trois classes ; 1.° les écrivains illustres qui, en différentes manières, ont rendu plus ou moins de services à la philo-

sophie ; 2.° les moralistes plus ou moins distingués, et les économistes ; enfin, 3.° les sophistes qui, avec plus ou moins de talent pour écrire, et quelquefois avec des titres de célébrité aussi étrangers à la philosophie que les caractères de leur esprit, ont été, sous le faux nom de philosophes, d'abord les ennemis de la Religion, et ensuite, par une conséquence infaillible, ceux de tout ordre moral, social et politique. Dans la première classe, La Harpe place d'abord cinq écrivains, qu'il qualifie d'illustres et d'hommes supérieurs, qui ont été à la fois philosophes et écrivains, et qui ont rendu des services à la philosophie. Ces cinq écrivains sont : 1.° Fontenelle, qui a réconcilié la philosophie avec les grâces ; 2.° Buffon, qui, comme Platon et Pline, lui a prêté le langage de l'imagination ; 3.° Montesquieu, qui a su appliquer l'une et l'autre aux spéculations politiques ; 4.° D'Alembert, qui a rangé dans un ordre méthodique et lumineux toutes les acquisitions de l'esprit humain ; et 5.° Condillac, qui a fait briller sur la métaphysique de Locke tous les rayons de l'évidence. La Harpe développe les motifs qui l'ont engagé à mettre D'Alembert et Condillac dans cette liste. Dans la seconde classe, celle des mora-

listes et des économistes, l'auteur cite parmi les principaux, comme moralistes, VAUVENARGUES et DUCLOS, dont il fait l'éloge; et comme économistes, QUESNAY, qu'il ne loue pas, et qui avoit été précédé par Melon et Dulot et par Forbonnais, écrivains plus sages que Quesnay. Ensuite il parle de LINGUET, de NECKER et de MIRABEAU père, auxquels il est bien éloigné de prodiguer des éloges. Dans la troisième classe, qui appartient aux sophistes, qu'il traite encore plus mal, La Harpe place d'abord TOUSSAINT, puis HELVÉTIUS, ensuite DIDEROT; viennent après, BOULLANGER et Jean-Jacques ROUSSEAU. Il dit ailleurs, que « le milieu du XVIII.e siècle fut marqué par trois grandes entreprises : *l'Esprit des Lois de* MONTESQUIEU, *l'Histoire naturelle de* BUFFON, et *l'Encyclopédie*, ouvrage dirigé par D'ALEMBERT et DIDEROT, trois mémorables productions qui parurent presqu'en même temps, mais qui n'avoient pas, à beaucoup près, le même caractère ni le même dessein, quoiqu'appartenant à l'esprit philosophique. »

Le *Cours de littérature* de la Harpe m'ayant fourni ces renseignemens, je crois devoir dire un mot de ce monument élevé par le goût à la saine littérature de tous les

âges et de tous les pays. Il est certain que cet ouvrage est le plus beau titre de gloire de la Harpe, quoique *Warwick, Philoctète,* les éloges de *Fénélon,* de *Racine* et de *Catinat,* lui aient assuré précédemment un rang parmi nos bons écrivains. On trouve dans le *Cours de littérature* une critique fine, quelquefois (et plus rarement qu'on ne le dit) un peu partiale, des connoissances profondes en tout genre, d'excellentes vues pour les progrès des lettres, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante, enfin un style toujours pur, toujours soutenu, toujours convenable à chaque sujet. C'est un livre dont on ne peut trop conseiller la lecture et même l'étude, aux jeunes gens qui, ayant fini leurs cours classiques, désirent acquérir des connoissances littéraires aussi solides qu'étendues, se former un bon style, et s'énoncer avec facilité. Cet ouvrage convient d'autant mieux à la jeunesse, encore inexpérimentée, qu'il est impossible de parler avec plus de respect et même de conviction que la Harpe le fait, quand il est question de rendre hommage aux vrais principes et particulièrement à la religion. Je ne tirerai point ma preuve de sa *Philosophie du XVIIIe. siècle,* je la prendrai dans l'ar-

ticle du *Cours de littérature*, où il traite de l'éloquence de la chaire, et où voulant rendre compte des oraisons funèbres de Bossuet, de Fléchier et de Massillon, il croit devoir jeter en avant quelques réflexions que l'esprit du moment (le fort de la révolution) avoit rendues nécessaires ; car ses nombreux auditeurs, suivant leurs manières diverses de penser, apportoient des dispositions différentes à l'objet qu'il alloit traiter. « Quoique le mérite d'orateur et d'écrivain, dit-il, soit ici particulièrement ce qui doit nous occuper, cependant on ne peut se dissimuler que le degré d'attention et d'intérêt pour le talent, dépend un peu en ces matières, et sur-tout aujourd'hui, du degré de respect, et pour tout dire en un mot, de la croyance ou de l'incrédulité. Celle-ci devenue plus intolérante à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monumens de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer, mais je réclame contre cette espèce de proscription, que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siècle de Louis XIV

qui passe actuellement sous vos yeux, (Laharpe parloit alors des orateurs sacrés), et qu'ainsi que moi, vous devez considérer à-la-fois dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains et celui de leur siècle. Il étoit tout religieux : le nôtre ne l'est pas; mais de quelque manière qu'on juge l'un et l'autre, on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisoient et les écoutoient. C'est un principe de raison et d'équité que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudroient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur sens..... Il est certain que dans le siècle des grandeurs de la France, la Religion fut grande comme tout le reste, et que la France, son Monarque et sa cour furent pour l'Europe entière, dans la religion, comme dans tout le reste, un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayons donc devant les yeux, pendant les séances actuelles, un Bossuet convertissant un Turenne; un Fénélon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Eglise; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom du Dieu des pauvres;* un Condé,

un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir au pied des autels; une La Vallière allant pleurer aux Carmelites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des Rois; enfin, ce Roi lui-même regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les temples un diadême de lauriers, et se reprochant ses foiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez dans les lettres de Sévigné, ces fidelles images des mœurs de son temps, par-tout la Religion en honneur, par-tout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais de bienséance; ce qu'étoit la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin, un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avoit pour le Roi son aïeul, d'assister à un bal qu'il regardoit comme une assemblée trop mondaine. Tel étoit l'empire de la Religion : ceux qui n'en avoient pas (et ils étoient rares) gardoient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avoient de la religion en avoient avec dignité. Voilà les au-

diteurs qu'ont eus les Bossuet, les Fléchier, les Massillon : seroit-il juste de les juger sur ceux qu'ils auroient aujourd'hui ? »

Citons encore un passage qui a rapport aux grands orateurs que nous venons de nommer, et aux services que la Religion a rendus à la langue française. « La France, dit La Harpe, peut se vanter d'avoir en Bossuet son Démosthène, comme dans Massillon elle a son Cicéron. Ainsi c'est à la Religion que nous devons ce que la langue française a de plus parfait dans l'éloquence. C'est à elle que nous devons *Athalie*, ce qu'il y a de plus parfait dans notre poésie ; c'est à elle que nous devons le *Discours sur l'Histoire universelle*, le plus beau monument historique dans toutes les langues ; c'est à elle que nous devons les *Provinciales*, le chef-d'œuvre de la critique ; c'est à elle enfin que nous devons les *Lettres philosophiques de* Fénélon, ce que nous avons de plus éloquent en philosophie. Voilà ce qu'a produit le siècle de la Religion, qui a été celui du génie. Que le nôtre avoue qu'il a été plus facile d'en être le détracteur que le rival, ou qu'il ose nous produire en concurrence les chef-d'œuvres de l'impiété. »

Charles Palissot, littérateur (n. 1730 —

m. 1814), dit, dans ses *Mémoires littéraires*, que « notre siècle (le XVIII.e) bien moins fécond que le précédent en ouvrages de génie, paroît l'emporter du côté des traductions. Celles de *Térence* par M. l'abbé LEMONNIER, des *Géorgiques* par M. DE LILLE, de *Juvenal* par M. DUSSAUX, du *Tasse* par M. LEBRUN, des *Métamorphoses* enfin par M. DE SAINT-ANGE, sont très supérieures à toutes celles que nous connoissions; il en est même qui ne sont pas éloignées de la perfection des originaux. »

CHARLES PRINCE DE LIGNE (n. 1734 — m. 1814), homme aimable, littérateur agréable, et militaire distingué, étoit passionné pour MONTAIGNE, qu'il appelle son oracle. Voici comme il s'exprime sur le compte de ce philosophe. « MONTAIGNE ne s'est pas douté de sa profondeur et de la finesse de ses observations. Je suis pour lui comme Condé pour Turenne. Que ne donnerois-je pas, disoit-il, pour causer une heure avec lui? MONTAIGNE étoit, à l'orgueil près, tout le portique d'Athènes à la fois. On voit par-tout le bon homme, le bon cœur, la bonne tête. Il a deviné le monde; il a vu le passé, le présent, l'avenir, sans

se croire un grand sorcier. » Ailleurs le Prince de Ligne parle ainsi de différens auteurs. « VOLTAIRE, l'homme que j'aime et admire le plus, a prononcé trois ou quatre grandes vérités. HORACE en dit une couple; OVIDE n'en a pas dit, ni VIRGILE non plus. LUCRÈCE en a cherché et n'en a pas rencontré: Les deux ROUSSEAU en ont embelli ou dénaturé, l'un en beaux vers, l'autre en belle prose. Voilà à-peu-près cependant tous les instituteurs du genre humain. Les deux hommes qui n'ont pas prétendu à cet honneur, sont les deux seuls véritables; c'est LA FONTAINE et MONTAIGNE. C'est chez eux que vous trouverez le plus de vrai et de neuf, retourné de mille façons différentes par les prétendus précepteurs de nos jours. » Le Prince de Ligne regardoit le *Panégyrique de Trajan*, par PLINE LE JEUNE, comme le breviaire des Souverains. « Pline le jeune, dit-il, est un des hommes supérieurs que je connoisse, par son goût, son caractère aimable, son humanité et tous les genres de littérature..... Je n'aime l'oncle naturaliste, que parce que le neveu étoit son admirateur. » Parlant des historiens, le Prince de Ligne dit : « Mon favori est XÉNOPHON; il est pour moi dans ce genre ce que sont les

PLINE dans le leur, HORACE pour la poésie, CICÉRON pour l'éloquence, et CÉSAR pour la guerre. TITE-LIVE rend ses généraux des bavards, et se fait passer pour menteur..... SALLUSTE a eu ce défaut, mais un peu moins: TACITE point du tout..... J'aime QUINTE-CURCE dans son débit : son parallèle de Philippe et d'Alexandre devroit le faire mettre au rang des historiens du premier ordre. On voit qu'il n'étoit pas militaire..... Il devroit être défendu aux auteurs d'écrire la vie des hommes de guerre et les opérations militaires : c'est ce qui fait que POLYBE, la retraite des dix mille (XÉNOPHON), et CÉSAR, sont les seuls ouvrages dont on peut tirer parti..... J'estime PATERCULE, JUSTIN et FLORUS, qui sont les président Hénault de ce temps-là; mais c'est PLUTARQUE, le seul PLUTARQUE au monde qui donne à penser. CICÉRON est sans contredit un des plus grands hommes du monde ; en morale, rhétorique, logique, politique, quel homme !..... Comme philosophe, SÉNÈQUE, réduit à un petit volume, auroit été le premier après CICÉRON et PLUTARQUE..... MOLIÈRE, DESTOUCHES, BOISSI, BOILEAU, REGNARD s'entendoient parfaitement dans l'art de la médisance. On reconnoissoit les originaux de

leurs portraits ; mais ce talent est perdu. Les mœurs ont changé, et il n'y a point d'auteurs qui puissent remplacer ceux que je viens de nommer. REGNARD marche tout près de MOLIÈRE ; mais il amuse sans corriger ; MOLIÈRE est moraliste, REGNARD n'est que moqueur. »

JEAN-SIFFREN MAURY, cardinal, né à Vauréas en 1746, a présenté, en 1785, dans la péroraison de son discours de réception à l'Académie française, un tableau simple, mais piquant, des grands personnages qui ont illustré le règne de Louis XIV. Ce n'est qu'une nomenclature, et cependant elle frappe par l'éclat particulier de chaque nom qui la compose. Semblable au verre ardent qui réunit les rayons du soleil dans un même foyer, ce morceau éloquent rassemble sur un même point tous les traits épars de la gloire de l'un des plus grands rois et du plus beau siècle de notre monarchie.

« Louis XIV, dit M. Maury, eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créquy, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. — Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin commandoient ses escadres. — Colbert, Louvois, Torcy étoient

appelés à ses conseils. — Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annonçoient ses devoirs. — Son premier sénat avoit Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et d'Aguesseau pour organes. — Vauban fortifioit ses citadelles. — Riquet creusoit ses canaux. — Perrault et Mansard construisoient ses palais. — Puget, Girardon, le Poussin, le Sueur et Le Brun les embellissoient. — Lenôtre dessinoit ses jardins. — Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère, Boileau, éclairoient sa raison et amusoient ses loisirs. — Montausier, Bossuet, Beauvilliers, Fénélon, Huet, Fléchier, l'abbé Fleury élevoient ses enfans. — C'est avec cet auguste cortège de génies immortels, que le premier Roi protecteur de l'Académie française, toujours fier de sa nation, qui sous lui s'illustra par tous les genres de gloire, appuyé sur tant de grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité. »

M. VALCKNAER, savant critique moderne, dit que les quatre morceaux de poésie latine où brille toute la majesté romaine, et sous ce rapport préférables à tous autres, sont, le *Prologue* de Labérius; l'*Epithalame*

de Thétis et Pélée, de CATULLE; la *Consolation* (anonyme) *adressée à Livie sur la mort de son fils*; et l'*Héroïde de Cornélie à Paulus*, par PROPERCE. Nous allons indiquer sommairement l'étendue de ces quatre beaux morceaux (formant ensemble 1012 vers), et les éditions où ils se trouvent tant pour le texte que pour la traduction.

1.° Le *Prologue* de LABERIUS est en 27 vers; on le trouvera pour le texte dans les *Saturnales* de Macrobe, *liv.* 11 *ch.* 7, *editio Bipontina*, 1788, 2 *vol. in*-8.° *tom.* 1 *pag.* 355; et pour la traduction, dans le *Traité des études* de Rollin, *Paris* 1805, 4 *vol. in*-8.° *tom.* 1, *pag.* 246.

2.° L'*Epithalame de Thétis et Pélée*, en 409 vers, est pour le texte et la traduction, dans l'ouvrage de M. Noël, intitulé: *Traduction complète des poésies de Catulle, etc. Paris* 1806, 2 *v. in*-8.° *t.* 1, *p.* 132-176.

3.° La *Consolation à Livie* sur la mort de son fils Drusus Néron, frère de Tibère, est en 474 vers. On ignore qui en est l'auteur: on la croit d'Albinovanus Pedo, poëte, ami d'Ovide; mais on la trouve pour le texte dans *Ovidii Opera*, *Argentorati*, *ex typ. soc. Bipontinæ*, *editio secunda*, 1807, 3 *v. in*-8.°, *tom.* 3, *pp.* 430-445; et pour la tra-

duction, dans les œuvres complètes d'Ovide, traduites en français, édit. de Poncelin. *Paris*, an VII, 7 *vol. in*-8.°, *tom.* VI. Pag. 389 — 418.

4.° L'*Héroïde de Cornélie à Paulus*, en 102 vers, se trouve pour le texte et la traduction dans l'ouvrage de M. de Longchamps, intitulé : *Elégies de Properce, traduites dans toute leur intégrité avec des notes*, etc.; nouvelle édition. *Paris*, 1802, 2 *vol. in*-8.° *fig. tom.* 2, pag. 554—570 : c'est la XI.e élégie du IV.e livre. M. l'abbé de Longchamps dit que les deux héroïdes d'Aréthuse et de Cornélie sont peut-être les deux chefs-d'œuvre de Properce.

M. FORTIA D'URBAN, savant littérateur, dit, dans son édition des *Œuvres morales de la Rochefoucauld*, Avignon, an X, 2 *vol. p. in*-12, « qu'HORACE, PERSE, JUVÉNAL, chez les Romains; DESPRÉAUX en France; et POPE en Angleterre, sont les auteurs satyriques les plus célèbres. » Plus bas il exprime le désir de voir un homme de lettres publier une collection complète des poëtes satyriques latins avec une traduction française. Cet ouvrage, ajoute-t-il, auroit le double avantage de rassembler plusieurs morceaux intéressans

par leur composition, et de faire connoître les mœurs romaines qui y sont peintes avec énergie. On sait que ces poëtes sont *Ennius*, *Pacuvius* et *Lucilius*, dont nous n'avons que des fragmens, *Horace*, *Perse* et *Juvénal*, dont les satyres nous sont parvenues en entier. Il faut y ajouter la satyre de *Sulpicia*, sur l'édit de Domitien qui chasse de Rome les philosophes.

M. DELEUZE, dans son bon ouvrage intitulé *Eudoxe* (*Paris*, 1810, 2 *vol. in*-8.°), présente d'excellentes considérations sur le choix des meilleures productions littéraires. Après avoir indiqué à Eudoxe les livres qui peuvent le guider dans l'étude de la nature, et ceux qui peuvent l'instruire de l'histoire, il lui dit : « Mais outre ces livres où vous puiserez successivement des connoissances positives, il en est un petit nombre que vous devez feuilleter tous les jours pour former votre cœur et votre esprit. Le choix de ces auteurs auxquels on a communément donné le nom de classiques, n'est point indifférent, et c'est un sujet que je veux encore traiter avec vous. » .....Ici M. Deleuze donne les conseils les plus sages à son élève, avant de lui indiquer les ouvrages

dont il doit faire sa lecture habituelle : « Voulez-vous, lui dit-il, conserver votre raison dans toute sa droiture, votre sentiment moral dans toute sa pureté, votre goût dans toute sa délicatesse ? Fuyez ces hommes pour qui tout est devenu insipide et problématique, ou du moins ne discutez jamais avec eux. S'ils vous font des objections, réfutez-les pour vous et dans la solitude. Évitez surtout la lecture des ouvrages qui tendroient à ébranler vos principes. La pureté du goût se conserve par la pureté des mœurs ; ne vous permettez jamais d'arrêter votre esprit sur des choses qui les blessent. Vous entendrez souvent vanter des ouvrages qui choquent la décence, qui attaquent des principes respectés ; on vous engagera à les lire, tantôt parce qu'ils sont bien écrits, tantôt parce qu'ils peignent les mœurs et contiennent des anecdotes piquantes, tantôt enfin parce que tout le monde les connoît et en parle ; ne répondez rien, mais soyez ferme et défendez-vous d'une curiosité funeste. » M. Deleuze, après plusieurs autres conseils de ce genre, si utiles, si précieux pour la jeunesse, arrive à l'indication des auteurs peu nombreux qu'il désire voir continuellement entre les mains de son élève. « Faites choix, lui dit-il, d'un petit nombre de

livres propres à entretenir en vous le goût du vrai, du bon et du beau ; à remplir votre imagination d'idées douces et brillantes et votre cœur de sentimens honnêtes ; à vous donner l'habitude d'un style pur, élégant, harmonieux, celle sur-tout de l'enchaînement des idées, de la gradation et de la justesse des expressions ; enfin de cette simplicité, de cette noblesse, de cette dignité dont l'emploi ne peut jamais entraîner dans le mauvais goût..... Les livres que vous devez choisir pour votre lecture habituelle sont les classiques de toutes les nations. Je vous recommande de les réduire à un petit nombre. Ce n'est point par la lecture rapide d'une multitude de livres que le goût se forme, c'est par la lecture attentive et réitérée de ce que les grands écrivains nous ont laissé de plus parfait..... Homère, chez les Grecs ; Virgile, Horace, chez les Latins ; le Dante, Pétrarque et le Tasse, chez les Italiens ; Klopstock, chez les Allemands ; Milton, *l'Essai sur l'homme*, de Pope, chez les Anglais ; voilà les modèles en poésie..... Chez nous, les chef-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Boileau, de Molière, de La Fontaine, suffisent pour la poésie. Quant aux prosateurs, Platon, Xénophon et Plutarque,

Cicéron et Tacite vous offriront ce que la littérature grecque et latine renferme de plus propre à élever l'ame, à entretenir le goût de la simplicité. Quelques écrits d'Addison, de Robertson, et quelques-uns de Lessing, de Wiéland et de Goethe, vous suffiront pour les langues anglaise et allemande. Les Italiens ont les commentaires sur *Tite-Live* de Machiavel. Dans la littérature française, je vous engage à vous attacher à quelques chapitres de Montaigne, pour la richesse et l'énergie de l'expression; à quelques lettres de Sévigné, pour le naturel et la grâce; aux *Provinciales* et aux *Pensées* de Pascal, pour la force du raisonnement; aux chefs-d'œuvre de Bossuet, (1) pour la sublimité des pensées; au Télémaque et à quelques écrits de Fénélon, pour la douceur et l'élégance du style..... En supposant dans un même recueil les ouvrages ou les fragmens

(1) Les gens du monde ne connoissent et ne lisent guère de Bossuet que son *Discours sur l'histoire universelle*, et ses *Oraisons funèbres*; cependant il a encore d'excellens ouvrages bien faits pour exciter l'admiration générale; de ce nombre sont: 1.° *La politique tirée de l'Ecriture sainte*, 1709, *in*-4.° ou 2 *vol. in*-12; 2.° le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*, dont M. de Beausset dit: « Ouvrage qui par

dont je vous conseille la lecture journalière, ceux auxquels j'applique ce qu'Horace disoit des auteurs grecs, *nocturnâ versate manu, versate diurnâ*, j'estime que cela pourroit former à peu près quarante volumes; c'est assez.... »

M. DE CHATEAUBRIAND a dit : PASCAL et BOSSUET, MOLIÈRE, et LA FONTAINE, sont quatre hommes tout-à-fait incomparables et qu'on ne retrouvera plus. Si nous ne mettons pas RACINE de ce nombre, c'est qu'il a un rival dans *Virgile*.

Les quatre hommes que l'on met au premier rang dans la littérature du XVIII.e siècle, sous le rapport du génie et de l'art d'écrire, sont *Voltaire*, *J. J. Rousseau*, *Montesquieu* et *Buffon*.

Je termine ici la liste des hommes célèbres sur le goût littéraire et sur la réputation

---

son mérite est un des plus dignes de la méditation des hommes »; l'édition de 1741 *in*-12 est bien préférable à celle de 1722 qui a paru sous le titre d'*Introduction à la philosophie*. 3.° *L'exposition de la doctrine de l'Eglise*, édition de l'abbé Fleury, 1761, *in*-12. 4.° *L'histoire des variations des églises protestantes*, avec les six avertissemens, édition de l'abbé Lequeux. *Paris*, 1772, 5 *vol. in*-12.

desquels j'ai fait quelques recherches; on voit que leur choix presque toujours bon, et borné à peu de volumes, a souvent dépendu du siècle où ils ont vécu, et de l'état où se trouvoit alors la littérature. Maintenant le nombre des livres et des bonnes éditions s'étant beaucoup accru, ne seroit-il pas possible de donner un peu plus d'extension à un choix de bons ouvrages? Je vais, avec toute la défiance possible de mes foibles lumières, indiquer ceux que j'ai toujours regardés, pris indistinctement chez les anciens et chez les modernes, comme les plus substantiels, comme les meilleurs, les uns sous le rapport moral, les autres sous le rapport du goût. Je ne parle ici que de livres dont la lecture convienne à tout le monde, de quelque profession que l'on soit. Je sais qu'il en est un grand nombre de fort bons qui ne se trouvent pas dans cette liste peut-être trop restreinte selon les uns, et trop étendue selon les autres; mais il me semble que ceux que je cite méritent la préférence; du moins je hasarde cette opinion d'après l'estime dont ils jouissent chez les peuples où la saine littérature est le plus en honneur, et d'après les jugemens qu'en ont porté les plus grands rhéteurs et les hommes de goût. Au reste

chacun peut augmenter ou diminuer cette liste à son gré.

Religion et morale. La BIBLE ou du moins L'ÉVANGILE. — L'IMITATION de Jésus-Christ. — PASCAL, les Pensées et les Provinciales. — MASSILLON, le petit Carême. — CICÉRON, le traité des devoirs. — SÉNÈQUE et PLUTARQUE, choix de leurs œuvres morales. — MONTAIGNE, les Essais. — THÉOPHRASTE et LA BRUYÈRE, les Caractères. — LA ROCHEFOUCAULD, les Maximes.

Philosophie politique et morale, hist. nat., etc. XÉNOPHON, Cyropédie. — FÉNÉLON, Télémaque. — MABLY, Entretiens de Phocion. — PLINE L'ANCIEN, Choix de ses œuvres. — BUFFON, Choix de ses œuvres.

Littérature, 1.° *Rhéteurs.* QUINTILIEN, l'Institution oratoire. — LA HARPE, Cours de littérature. 2.° *Orateurs.* DÉMOSTHÈNES et ESCHINE, Harangues. — CICÉRON, Oraisons. — PLINE LE JEUNE, Panégyrique de Trajan. — BOSSUET, Oraisons funèbres. — FLÉCHIER, Oraisons funèbres. — BOURDALOUE MASSILLON, etc.

Poétique, HORACE et BOILEAU.

Poëtes épiques. HOMÈRE, l'Iliade et l'Odyssée. — VIRGILE, l'Enéide. — LE TASSE, la

Jérusalem délivrée. MILTON, le Paradis perdu. — VOLTAIRE, la Henriade.

Poëtes dramatiques. Chez les Grecs, SOPHOCLE, tragédies; ARISTOPHANE, comédies. — Chez les Latins, TÉRENCE, comédies; SÉNÈQUE, tragédies. — Chez les Français, CORNEILLE, RACINE, VOLTAIRE et CRÉBILLON, tragédies; MOLIÈRE, et REGNARD, comédies.

Poëtes lyriques, bucoliques, didactiques, etc. ANACRÉON et PINDARE, odes. — THÉOCRITE, BION et MOSCHUS, idylles. — CATULLE, TIBULLE, et PROPERCE, choix de leurs poésies. — VIRGILE, éclogues et géorgiques. — HORACE, odes, épîtres, satyres. OVIDE, Métamorphoses. — ESOPE, PHÈDRE, LA FONTAINE et FLORIAN, Fables. — MARTIAL, choix d'épigrammes. — JUVÉNAL et PERSE, satyres. — CLOTILDE DE SURVILLE, ses poésies. — MALHERBE, odes. — BOILEAU, ses œuvres. — J. B. ROUSSEAU, odes, cantates, et épigammes choisies. — DES HOULIÈRES, idylles et quelques poésies. — VOLTAIRE, choix de ses poésies. — GRESSET, œuvres choisies. — DELILLE, œuvres choisies. — THOMPSON, les saisons.

Epistolaires. CICÉRON, PLINE LE JEUNE

Sévigné, leurs lettres. — Voltaire, lettres choisies.

Romans. Cervantes, Don Quichotte. — Foe, Robinson. — Lesage, Gilblas. — Fielding, Tom-Jones. — Richardson, Clarisse.

Histoire. Bossuet, Discours sur l'histoire universelle. — Barthelemy, Voyage d'Anacharsis. — Hérodote, Thucydide et Xénophon, leurs histoires. — Quinte-Curce, l'histoire d'Alexandre. — Tite-Live, l'histoire romaine. — César, ses Commentaires. — Salluste, Catilina et Jugurtha. — Tacite, ses histoires. — Vertot, ses Révolutions romaines. — Montesquieu, la grandeur et la décadence des Romains. — Vertot, révolutions de Portugal. — Saint-Réal, Conjuration de Venise. — Vertot, Révolutions de Suède. — Voltaire, histoire de Charles XII.

Biographe. Plutarque, vies des hommes illustres.

Nous croirions notre travail incomplet, si, après avoir ainsi désigné les auteurs qui nous paroissent devoir tenir le premier rang dans la littérature en général, nous n'indiquions pas au moins sommairement les éditions les plus belles et les plus correctes, non-seulement de leurs ouvrages, mais de plusieurs autres qui en approchent. Nous avons

donc rédigé la notice bibliographique suivante, qui, quoique rapide, prouvera, par la richesse des articles qu'elle renferme, les efforts que la typographie a faits pour honorer dignement ces génies immortels. Nous n'avons pas négligé les textes originaux des classiques grecs et latins; avant de parler des meilleures traductions, nous avons cité les plus belles et les plus intéressantes éditions du texte, qui, dans tous les tems ont été si précieuses aux yeux des vrais amateurs. En ajoutant les prix à chaque article, nous avons eu l'intention de faire mieux connoître le mérite de telle ou telle édition, soit comme rare, soit comme exécutée avec un soin particulier, car on n'attache guère une valeur extraordinaire aux livres, que sous ces deux rapports. Nous ne nous sommes point assujétis à copier les prix indiqués dans les bibliographies, nous avons pris pour base de ceux que nous indiquons, soit la valeur moyenne des différens prix auxquels a été porté tel ou tel exemplaire dans plus de vingt ventes publiques, soit le prix que nous avons payé nous-même en nous procurant la plupart des articles de cette collection. Si nous donnons assez souvent une latitude de tel prix à tel prix, c'est que la valeur d'un exemplaire

varie selon la condition soit intérieure, soit extérieure des volumes ; nous avons apporté la plus grande attention à donner exactement la date de l'impression de chaque ouvrage, parce que nous avons reconnu que presque toutes les bibliographies fourmilloient de fautes à cet égard ; fautes qui souvent ne sont que typographiques, mais qui n'en sont pas moins très graves, parce qu'elles créent des éditions imaginaires. Les bornes que nous nous sommes prescrites dans ce travail rapide ne nous ont pas permis d'y ajouter des notes bibliographiques ; mais notre principal but ayant été de rappeler à l'amateur les meilleures éditions des meilleurs ouvrages et leur valeur approximative, nous le croyons rempli dans la notice suivante qui ne doit être considérée que comme un simple mémorial, ainsi que son titre l'annonce.

MÉMORIAL BIBLIOGRAPHIQUE

Indiquant sommairement les éditions les plus correctes et les plus belles des meilleurs ouvrages de la littérature sacrée, grecque, latine, française et étrangère.

LA SAINTE BIBLE, ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT, texte latin (édition de la collection du Dauphin), *Parisiis, Fr.-Ambr. Didot, nat. maj.*,

1785, 2 *vol. gr. in*-4°., pap. vélin, tirés à 250 exemplaires, portant au frontispice : *Ad institutionem Delphini*; 36 à 40 fr. Les exemplaires dédiés au clergé de France coûtent moins, 20 à 30 fr. Des DEUX exemplaires imprimés sur VÉLIN, un a été vendu 1350 fr. chez M. D'Hangard, en 1789.

Même texte (même collection), *Parisiis*, Fr. Amb. *Didot*, 1785, 8 *vol. in*-8.°, pap. vélin, tirés à 350 exemplaires, 30 à 36 fr.; le reste de l'édition, pour le clergé, moins cher, 20 à 24 fr. Des SIX exemplaires tirés sur VÉLIN, l'un divisé en 16 tomes a été vendu 660 f. chez M. Mel. de Cerán, en 1791.

Le même ouvrage, trad. en français par le Maistre de Sacy, *Paris*, *Defer de Maisonneuve*, 1789-1804, 27 *livraisons formant* 12 *vol. gr. in*-8.°, avec 300 fig. d'après les dessins de Marillier et Monsiau, 150 à 180 fr., en papier ordinaire; 250 à 300 fr. en format *in*-4.°, et 400 à 450 en gr. pap. vélin.

Le même ouvrage, trad. avec un commentaire littéral, par de Carrières; *Paris*, 1750, 6 *vol. in*-4.°, 36 à 40 fr. — Le même, *Toulouse*, 10 *vol. in*-8.°, 30 à 36 fr.

L'ÉVANGILE, NOUVEAU TESTAMENT, trad. par de Sacy; *Paris*, *Saugrain*, 1791-1811, 5 *vol. in*-8.°, avec 112 fig., d'après Moreau jeune, pap. ord. 30 à 40 fr.; grand pap. 40 à 50 fr.; gr. pap. vélin, 55 à 70 fr.; et format *in*-4.° 80 à 90 fr. (On a tiré 18 exempl. *in*-4.° gr. pap. vélin, dont 12 avec une épître à l'Assemblée nationale, première impression, et six de réimpression, 200 à 250 fr.

Nota. Cette traduction, avec le texte, ne renferme que les quatre Evangélistes et les Actes des Apôtres. Le cinquième volume ayant été imprimé plus tard, manque dans beaucoup d'exemplaires; il contient seulement les Actes des Apôtres et se vend séparément.

Le même ouvrage, même traduction, *Paris*, *Prudhomme*, 1808, 2 *vol. in*-8.°, avec 112 fig. de Moreau jeune; en papier ordin. 25 à 30 fr.; en pap. vélin 35 à 40 fr.

Nota. Cette traduction, sans le texte n'a, comme la précédente, ni les Epîtres, ni l'Apocalypse.

Le même ouvrage, mais complet, texte latin, *Parisiis*, *Barbou*, 1785, *in*-12, 6 à 7 fr. Cette édition est une réimpression de celle de 1767.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, texte latin, de Valart; *Parmae* (*Bodoni*), 1793, *gr. in-fol.*, imprimé à 162 exempl., 30 à 36 fr.; 12 exempl. sur pap. vélin, 40 à 45 fr.

Le même ouvrage, même texte, *Parisiis*, P.-Fr. *Didot junior*, 1788, *gr. in*-4.° avec une belle figure du Sauveur, par Klauber, 20 à 25 f.; plusieurs exemplaires format *in-fol.*°, 50 à 60 fr. Un exemplaire a été vendu 100 fr. chez M. Delcro, en 1802, avec cette note : « *In-fol. très gr. pap. vélin*, la figure avant la lettre; il n'a été tiré que deux exemplaires de ce format. »

Le même ouvrage, texte latin, édit. de Valart, *Parisiis*, *Barbou*, 1758, ou 1764, ou 1773, *in*-12, 5 à 6 fr. Le même, édition de Beauzée, *Parisiis*, *Barbou*, 1789, *in*-12, 7 à 8 fr.

Le même ouvrage, texte latin, édition de Fr.-Jos. Terrasse-Desbillons (*Manhemii*), 1780, *in*-8°. 5 à 6 fr. Cette édition a une bonne dissertation en faveur de Thomas à Kempis.

Le même ouvrage, traduit en français par de Beuil (de Sacy); *Paris*, 1663, *in*-8.°, figur. d'Audran, 5 à 6 fr.

Le même ouvrage, trad. par Bauzée; *Paris*, *Saintin*, 1816, *in*-8.°, portr. de J. C., 5 à 6 fr.

Nota. Cette édition est imprimée avec un caractère fondu par un nouveau procédé dont M. Henri Didot est l'inventeur, et auquel il a donné le nom de caractère polyamatype.

M. Barbier a fait une très bonne dissertation sur soixante traductions de l'Imitation de Jésus-Christ, *Paris*, 1812, 1 *vol. in*-12.

PASCAL, les PROVINCIALES, texte en quatre langues; (en français par Pascal; en latin par G. Wendrock, c'est-à-dire Nicole; en espagnol, par Grat. Cordero, et en italien par Cosimo Brunetti). *Cologne*, 1684, *in*-8.°, 10 à 12 fr.

Nota. Cette édition est augmentée des deux chapitres 29 et 30 (*du goût pour les vicieux* et *du gain sordide*), découverts dans un manuscrit du Vatican, et publiés par Amaduzzi. *Parmæ, Bodoni*, 1786, *in*-4.°, gr. pap. 16 à 20 fr., papier fin 10 à 12 fr., et pap. ordin. 7 à 8 fr. Ces deux chap. ont été trad. par Belin de Ballu.

Les mêmes Caractères, *Paris* (collection typograph.) P. *Didot l'aîné*, 1813, 2 *vol. in*-8.°, papier vélin, 30 fr.; pap. fin, 15 fr.; pap. ordin., 9 fr. Les deux chapitres n'y sont pas.

Les mêmes, *Paris* (édition augmentée par J. Schweighæuser fils), *stéréotype d'Herhan*, 1803 ou 1809, 3 *vol. in*-12, portrait; pap. fin, 6 à 7 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr. *Format in*-18, pap. fin, 3 fr.; pap. vél., 7 fr.

Nota. M. Renouard a fait réimprimer dernièrement le format *in*-12; les pages sont plus interlignées que celles de l'*in*-18; il y a des corrections, et le papier est fort beau.

Texte grec de Théophraste, édition de M. Coray, avec une traduction nouvelle et des notes, *Paris, an* VII—1799, *in*-8.°, 6 fr.; 25 exempl. en pap. vélin, 15 à 18 fr.

CICÉRON, les OFFICES, ou TRAITÉ DES DEVOIRS, texte latin, édition de M. Renouard, *Parisiis, Didot nat. maj.*, 1796, 1 *vol. in*-4.°, pap. vélin, tiré à 163 exempl., 36 à 40 fr.; quatre exemplaires *gr. in*-4.° ont été tirés sur VÉLIN.

Nota. L'éditeur a ajouté au traité *de officiis*, le *Cato major, seu de Senectute*, le *Lælius, seu de amicitia*, les *Paradoxa*, et le *Somnium Scipionis*.

Le même ouvrage, texte latin, mêmes Traités, *Mediolani, L. Mussi*, 1808, *in-fol.*, tiré à 50 exempl., 50 à 60 fr.

Le même ouvrage, texte latin (*Variorum*), édition de Grœvius, *Amsterdam, Blaeu*, 1688, *in*-8.°, 12 à 18 fr. Nouvelle édition, *Lugd. Batav., J. Duvivié*, 1710, *in*-8.°, 12 à 15 fr.

Nota. Un exemplaire non rogné de cette dernière édition de 1710, a été vendu 30 fr. 5 c. chez M. Caillard; je cite ce prix parce qu'un bibliographe l'a attribué dernièrement à un exemplaire de l'édition de 1688, qui n'a été vendu que 11 fr. 5 c.

Le même ouvrage, traduit en français par Brosse-

lard, sans le texte, *Paris, an* IV—1796, 1 *vol. in*-8.°, 3 à 4 fr.; ou 1798, 2 *vol. in*-12, 5 à 6 fr.

Le même ouvrage, texte latin, dans les œuvres complètes, édition de Lallemand, *Parisiis, Barbou*, 1768, 14 *vol. in*-12, 70 à 90 fr. en pap. fin, 100 à 130 fr.

Le même Traité, trad. en français par Barett, fr. lat., *Paris*, 1776, 1 *vol. in*-12, 3 fr.

Le même, trad. par Gallon-Labastide, *Paris*, 1806, 2 *vol. in*-12, 5 à 6 fr.

Nota. Ce traité des *Devoirs*, traduction de Barett, a été réimprimé sans le texte, dans la collection des *Œuvres philosophiques de Cicéron, Paris, Déterville*, 1795, 10 *vol. in*-18; il forme le tome VII.

La plus belle édition des œuvres de Cicéron pour le texte, est celle de l'abbé d'Olivet, *Parisiis., Coignard et Guérin*, 1740—1742, 9 *vol. gr. in*-4°, tirés à 650 exemplaires, dont 25 en gr. pap. Dans le principe les 9 *vol.* coûtoient 108 fr. et le gr. pap. 300 fr. Dans la suite ils ont beaucoup augmenté de prix; maintenant le pap. ord. vaut à peu près 300 fr., et le gr. pap. va, dans les ventes, de 1300 fr. à près de 2000 fr.

PLUTARQUE, choix de ses ŒUVRES MORALES, dans les œuvres complètes; texte grec, édition de J.-J. Reiske, gr. latin, *Lipsiae*, 1774—82, 12 *vol. in*-8.°, 150 à 190 fr.

Le même ouvrage, trad. en français par Amyot, *Paris, Vascosan*, 1567—74, 13 *vol.* petit *in*-8.°; plus un *vol.* contenant des vies extraites de différens auteurs et traduites par Allegre, *Paris, Vascosan*, 1567, *in*-8.°, les 14 *vol.*, 90 à 130 fr.

Le même ouvrage, même traduction, avec les notes de Brotier et Vauvilliers, *Paris, Cussac*, 1783—87, 22 *vol. in*-8.°, fig., pap. ord., 130 à 150 fr.; gr. pap. de Hollande, 200 à 250 fr., format *in*-4.°, pap. fin, 190 à 230 fr., et 12 exempl. en pap. vélin, 300 à 400 fr.

Nota. Dans le tirage *in*-4.° de cette édition, la feuille SS du tom. 2.e, et la feuille Iii du tome 14.e ont été mal imposées.

La même traduction, nouvelle édition augmentée par M. Clavier, *Paris, Cussac*, 1801—1806, 25 *vol. in*-8.°, fig., pap. ord., 120 à 140 fr.; pap. vél., 200 à 230 fr.; gr. pap fin, 200 fr.; et gr. pap. vélin, 240 à 250 fr.

Les Bienfaits, trad. par Dureau de La Malle, *Paris*, 1776, *in*-12, 3 fr.

Les Pensées de Sénèque, recueillies et trad. par La Beaumelle, *Paris*, 1752, 2 *vol. in*-12, 4 à 5 fr.

MARC-AURÈLE, ses Réflexions morales, texte grec et latin, édition de Gataker, donnée par Geor. Stanhope, *Londini*, 1707, *in*-4.°, 12 à 15 fr.

Le même ouvr., trad. en franç. par And. Dacier, *Paris*, *Didot j.e*, 1800, *gr. in*-4.°, fig. de Moreau j.e, pap. vélin, 15 à 18 fr.

Le même, trad. par Joly, *Paris*, 1770, *in*-8.°, 4 à 5 fr.; Nouvelle édition, 1796, *in*-8.°, 4 à 5 fr.; le double en papier vél.

Le même, *Paris*, *Renouard*, 1803, *in*-18, avec portrait, pap. vél., 3 fr., et *in*-12 *idem*, 5 fr.

LUCIEN, ses Œuvres, texte grec et latin, édition de Bourdelot, *Lutetiae-Parisiorum*, 1615, *in-fol.*, 30 à 36 fr.; et en gr. pap., 100 à 150 fr.

Les mêmes, texte grec et latin, édition de Reitzius, *Amstelod.*, 1743, 3 *vol. in*-4.° — *Index Lucianeus*, du même Reitzius, *Trajecti ad Rhenum*, 1746, 1 *vol. in*-4.°, les 4 *vol.*, 80 à 90 fr.; et en gr. pap., 100 à 150 fr.

Les mêmes, gr. et lat., édition *Variorum*, *Amstel.*, 1687, 2 *vol. in*-8.°, 40 à 60 fr.

Les mêmes, gr. lat., édition de *Deux-Ponts*, *Biponti*, 1789-91, 10 *vol. in*-8.° 80 fr. et pap. de Hol. 160 f.

Les mêmes, trad. en français, par Belin de Ballu; *Paris*, *Bastien*, 1789, 6 *vol. in*-8.°, 24 à 36 fr., et format *in*-4.°, 40 à 60 fr.

Nota. La traduction de Perrot d'Ablancourt, *Amsterd.* 1709 ou 1712, 2 *vol.* pet. *in*-8.° fig., est recherchée à cause des gravures, 10 à 12 fr. La traduction de l'abbé Massieu, *Paris*, 1781, 6 *vol. in*-12, peu estimée, 9 à 12 fr.

MONTAIGNE, ses Essais, édition de Coste, *Londres*, *Tonson*, 1724, 3 *vol.* gr. *in*-4.°; supplément, 1740, *gr. in*-4.°; les 4 *vol.*, 24 à 30 fr.

Nota. L'édition de *Paris*, 1725, 3 *vol. in*-4.°, ne vaut guère que 15 fr.

Les mêmes, *Paris*, *Bastien*, 1783, 3 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr.; et en pap. de Hollande, 42 à 60 fr.; format *in*-4.°, 30 à 36 fr.; Nouvelle édition, *Paris*, *Bastien*, 1793, 3 *vol. in*-8.°, 18 à 24 fr.

Les mêmes, édition de Naigeon, *Paris*, *Didot l'aîné*, an X—1802, 4 *vol. in*-8.°, 16 fr., pap. vélin, 32 fr.

Nota. Il existe quelques exemplaires avec un *Avis au lecteur*, de 12 pages et un *avertissement* de 73 pages, qui est de la façon de M. Naigeon, et que cet éditeur a jugé à propos de supprimer, lorsque le concordat entre Pie VII et Napoléon a eu lieu. Les curieux recherchent ces exemplaires, qui sont d'un prix plus élevé à raison de leur rareté, moins grande cependant qu'on ne le dit. On a tiré TROIS exemplaires sur VÉLIN, dont un avec les pièces supprimées dont nous venons de parler.

Cette édition de M. Didot est stéréotype, le format *in*-12, 6 à 8 fr.

LA ROCHEFOUCAULD, ses MAXIMES, *Parme*, *Bodoni*, 1811, *gr. in-fol.*, pap. vélin, tiré à 100 exemplaires, 50 à 60 fr.; autre édition, *Parme*, *Bodoni*, *gr. in*-4.°, pap. vél., tiré à 100 exempl., 30 à 36 fr.; autre édition, *Parme*, *Bodoni*, 1812, *gr. in* 8.°, pap. vél., tiré à 150 exempl., 12 à 15 fr.

Les mêmes, faisant suite à la collection du Dauphin, *Paris*, *P. Didot l'aîné*, 1796, *gr. in*-4.°, pap. vélin, tiré à 250 exempl., 20 à 25 fr.

Les mêmes, édition de M. Suard, *Paris*, *imp. roy.*, 1778, *in*-8.°, 7 à 8 fr.

Les mêmes, édition de Brotier, *Paris*, *Merigot*, 1789, *pet. in*-8.°, 5 fr.

Les mêmes, *Londres*, 1799, *in*-8.°, pap. vélin, portr., 12 à 15 fr.

Les mêmes, de la collection typographique, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1815, *in*-8.°, pap. vélin, 15 fr., pap. fin, 7 fr. 50 cent., pap. ord., 4 fr. 50 cent.

Les mêmes, édition augmentée de pensées inédites, *Paris*, *Blaise*, 1813, *in*-12, 3 fr.; *in*-8.°, 6 fr.

Nota. Cette édition est enrichie d'un portrait de Choffard et d'un *Fac simile*. On a tiré un exemplaire de l'*in*-8° sur VÉLIN et un sur taffetas.

DUCLOS, CONSIDERATIONS SUR LES MOEURS, *Londres*, 1769, *in*-8.°, 3 à 4 fr.

Les mêmes, *Amsterd.* (*Paris*), 1751, *in*-12, 3 fr., et en pap. de Hollande, 5 à 6 fr.; il en est de même pour les éditions de 1764 et 1767.

Nota. Cet ouvrage se trouve dans les *œuvres complètes* de Duclos, édition de M. Auger, *Paris*, *Colnet*, 1806, 10 *vol. in*-8.°, 30 à 40 fr., le double en pap. vélin.

ADDISSON, le SPECTATEUR, texte anglais, *London*, 1797, 8 *vol. in*-8.°, 50 à 60 fr.; trad. en français, *Amsterd.*, *Wetstein*, 1722, 6 *vol. in*-12; nouvelle édition, *Paris*, *Mérigot*, 1754—55, 9 *vol. in*-12, ou 4 *tomes* en 3 *vol. in*-4.°, 12 à 15 fr.

Nota. L'édition de Hollande en 8 *vol. in*-12 est aussi complète que celle en 9 vol.; mais ni l'une ni l'autre ne renferment la traduction entière des 635 discours du texte original. Les *Beautés du spectateur*, ont été imprimées à *Yverdun*, 1777, 3 *vol. in*-8.°, et *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-8.°

FÉNÉLON, TÉLÉMAQUE, édition du marquis de Fénélon, *Amsterdam*, *Wetstein*, 1734, *in-fol.*, avec les fig. de B. Picart et autres, 150 à 200 fr.

Le même, avec les mêmes fig., *Amsterd.*, *Wetstein*, 1734, *in*-4.°, 25 à 30 fr.

Nota. Les réimpressions de ces deux éditions, *Amst.* 1761, *in-fol.* et *in*-4.°, avec les mêmes planches, sont à des prix bien inférieurs.

Le même, édition du Dauphin, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1783, 2 *vol. gr. in*-4.°, pap. vél., tirés à 200 exemplaires, 60 à 80 fr.; plus cher avec les fig. de Tillard, ou quand les *vol.* ne sont ni reliés ni rognés.

Le même, *Paris*, *impr. de Monsieur*, 1785, 2 *vol. gr. in*-4.°, pap. vélin, 60 à 80 fr.; on y insère ordinairement les fig. gravées par Tillard, sur les dessins médiocres de Monnet.

Le même, *Paris*, collection du Dauphin, *Didot l'aîné*, 1784, 2 *vol. in*-8.°, tirés à 350 exempl., 30 à 36 fr.

Le même, *Paris*, *Didot jeune*, 1790, 2 *vol. gr. in*-8.°, pap. vélin, 20 à 25 fr.

Le même, *Paris*, Déterville, *imp. de Crapelet*,

1796, 2 *vol. in*-8.°, pap. vél., fig. *de Marillier*, 30 à 36 fr.; gr. pap., 40 à 50 fr.

Le même, édition d'Adry, *Paris*, 1811, 2 *vol. in*-8.°, figures médiocres de Monnet, 12 à 15 fr.; pap. vél., 20 à 30 fr.

Le même, de la collection typographique, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1814, 2 *vol. in*-8.°, pap. vél., 30 fr.; pap. fin, 15 fr., et pap. ord., 9 fr.

Nota. Le Télémaque se trouve dans les œuvres dites complètes de Fénélon, *Paris*, *Fr. Amb. Didot l'aîné*, 1787-92, en 9 *vol. in*-4°., 60 à 70 fr., et en gr. pap. d'Annonay dont on a tiré 100 exempl., 120 à 140 fr. Autre édition, *Paris*, 1810, 10 *vol. in*-8°, 36 à 45 fr., et *in*-12, 20 à 25 fr.

M. Renouard a fait exécuter 26 belles gravures d'après les dessins de Moreau jeune, pour le *Télémaque*; elles se vendent séparément et peuvent s'adapter à toute édition *in*-8° ou *in*-4.° 30 ou 36 fr. Il y a aussi 26 jolies grav. d'après Coiny et Simonet, pour les édit. *in*-12 et *in*-18, 8 fr.

MABLY, Entretiens de Phocion, avec sa vie par Plutarque, *Paris*, *Didot jeune*, an III (1795), *gr. in*-4.° fig. de Moreau j.e, 15 à 18 fr.; en gr. pap., *format in-fol.*, 20 à 30 fr.

Les mêmes, *Paris*, *Renouard*, 1804, *in*-18, pap. vélin, 3 fr.; et *in*-12, 5 fr. Les portraits de Phocion et de Mably ornent cette édition.

Nota. Cet ouvrage se retrouve dans les *œuvres complètes* de Mably (édition d'Arnoux), *Paris*, *an* III (1795), 15 *vol. in*-8°, 20 à 25 fr., et en pap. vélin, 60 à 70 fr.

MONTESQUIEU, l'Esprit des lois, *Genève*, 1755, 2 *vol. in*-4.°, 10 à 12 fr., et dans les OEuvres complètes, *Londres*, 1767, 3 *vol. in*-4.°, 18 fr.; et en gr. pap., 30 fr.

Les mêmes OEuvres, édition de Bernard, *Paris*, *Plassan*, an V (1796), 5 *vol. gr. in*-4.°, fig., 80 à 90 fr.; 7 exempl. tirés *format in-fol.*, 150 à 200 fr.

Les mêmes OEuvres, *Paris*, *Bastien*, 1788, 5 *vol. in*-8.°; supplément, 1798, 1 *vol. in*-8.°; les 6 *vol.*, 42 à 50 fr.; le format *in*-4.° n'est pas plus cher.

Les mêmes, *Paris*, *Lefevre*, 1816, 6 *vol. in*-8.°, portr. et cartes, 30 à 36 fr.; pap. fin, 36 à 48 fr.; pap. vélin, 60 à 70 fr.

DE BONALD, Législation primitive, *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Études de la nature, *Paris*, *Didot j.e*, 1784 *et ann. suiv.*, 5 *vol. in*-12, fig., 12 à 15 fr.; nouvelle édition, 1791—92, 5 *vol. in*-12. Nouvelle édition, *Paris*, *Déterville*, an XII—1804, 5 *vol. in*-8.°, fig., 20 à 30 fr.; pap. vél., 40 à 50 fr.

Paul et Virginie, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1806, *gr. in*-4.°, pap. vélin, avec 7 fig., 50 à 60 fr.; *format in-fol.*, 60 à 80 fr.

Nota. M. L. Aimé Martin a publié les *Harmonies de la nature*, du même auteur, *Paris*, 1815, 3 *vol. in*-8°., 15 à 18 fr.

On doit encore à M. Martin une bonne édition de *L'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, par Fénélon, *Paris*, 1811, *in*-8.°, 5 fr. Il y a ajouté les principales découvertes en physique et plusieurs observations nouvelles sur les harmonies de la nature.

PLINE l'Ancien, son Histoire naturelle, texte latin, édition *ad usum Delphini*, *Parisiis*, *Muguet*, 1685, 5 *vol. in*-4.°, 125 à 140 fr.

La même, texte latin, édition *Variorum*, *Lugduni Batav.*, 1669, 3 *vol. in*-8.°, 70 à 80 fr.

La même, texte latin, édition de Brotier, *Parisiis*, *Barbou*, 1779, 6 *vol. in*-12, 36 à 45 fr.

La même, trad. en français (par Poinsinet de Sivry), avec le texte latin, accompagnée de notes (par Guettard de Querlon, etc.) *Paris*, 1771—82, 12 *vol. in*-4.°, 60 à 72 fr.

Traduction des 34, 35 et 36.e liv. de Pline, avec des notes, par Et. Falconet (2e. édition), *La Haye*, 1773, 2 *vol. in*-8.°, 8 à 10 fr.

Morceaux extraits de Pline, trad. par Gueroult, *Paris*, 1785, *in*-8.°; nouvelle édition avec le texte, *Paris*, 1809, 2 *vol. in*-8.°, 8 à 10 fr.

Histoire des animaux, trad. par Gueroult, *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

BUFFON, ses Œuvres, *Paris*, *imprim. royale*, 1749—1804, 44 *vol. in*-4.°, fig., 400 à 500 fr. Les 8 derniers vol. (ovipares et serpens, 1788, 2 *vol.*;

poissons, 1798, 5 *vol.*; cétacées, 1804, 1 *vol.*) sont de M. de Lacépède.

Les mêmes, *Paris*, 1774—1804, 36 *vol. in*-4.°, fig.; 250 à 300 fr.; les descriptions anatomiques sont supprimées dans cette édition.

Les mêmes, *Paris*, 1752—1805, 90 *vol. in*-12, fig., avec la partie anatomique, 190 à 200 fr.; et 71 *vol. in*-12, sans la partie anatomique, 160 à 180 fr.

Les mêmes, édition de Sonini, *Paris*, Dufart, 1798—1807, 127 *vol. in*-8.°, dont 3 de tables, avec fig., 350 à 400 fr. C'est un cours d'histoire naturelle, dont Buffon n'occupe qu'une partie.

Les mêmes, *Paris*, *Bastien*, 1810, 34 *vol. in*-8.°, fig., 200 à 250 fr.; et pap. vélin, 300 à 400 fr.

Les mêmes, édition réduite par Bernard, *Paris*, 1799, 11 *vol. in*-8.°, fig., 50 à 60 fr.; pap. vélin, 100 à 120 fr.

Les mêmes (Cours d'histoire naturelle), *Paris*, *Déterville*, 1799—1802, 80 *vol. in*-18, fig.; 160 fr. fig. en noir; 230 à 250 fr. fig. color., et 350 à 400 fr. pap. vél.; fig. coloriées. Buffon n'occupe qu'une partie de ce recueil.

Les mêmes, édition de M. de Lacépède, *Paris*, *chez M. Didot l'aîné*, 1799—1802, 76 *vol. in*-18, fig.; 130 à 160 fr. fig. en noir; 200 à 230 fr. fig. coloriées, et 250 à 350 fr., pap. vélin, fig. coloriées.

Les mêmes, édition de *Deux-Ponts*, 1785—91, 54 *vol. in*-12, fig. coloriées, 90 à 120 fr.

Morceaux choisis de Buffon, *Paris*, *Renouard*, 1801, 1 *vol. in*-18, fig., 2 fr.; pap. vélin, portr. et fig., 4 fr.; *in*-12, pap. fin, 5 fr.; pap. vélin, 8 fr.; et avec des fig. tirées à part, 10 fr.

FONTENELLE, Pluralité des Mondes, *Paris*, *Didot j.e*, 1796, *gr. in*-4.°, pap. vél., fig., 15 à 20 fr.

La même, *Dijon*, *Causse*, an II (1793), *pet. in*-8.°, pap. vélin, 5 à 6 fr.

Nota. Cet ouvrage se trouve dans les œuvres de Fontenelle, *La Haye*, 1728-29, 3 *vol. in-fol.*, fig., de Bernard Picart, 30 à 40 fr.; gr. pap., 2 à 300 fr. — Les mêmes œuvres, même impr., même date et même fig., 3 *vol. in*-4.°, 20 à 30 fr. —

Les mêmes œuvres, édition de Bastien, *Paris*, 1790, 8 *vol. in*-8.° 30 à 40 fr.

J.-J. ROUSSEAU, sa BOTANIQUE, *Paris*, *Garnery*, 1805, *gr. in*-4.°, pap. vélin, avec 65 planches en couleurs, d'après les peintures de J. Redouté, 150 à 200 fr.; et format *in-fol.*, 220 à 260 fr.

CH. BONNET, CONTEMPLATION DE LA NATURE, *Amsterdam*, 1764, *in*-8.°; nouvelle édition, *Hambourg*, 1782, 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

Nota. Cet ouvrage se trouve dans les œuvres de l'auteur, (revues par Meuron) *Neufchatel*, 1779-83, 10 *tom.* qu'on relie en 8 *vol. in*-4.°, *fig.*, 50 à 70 fr.; en 18 *vol. in*-8.°, *fig.*, 40 à 50 fr.

QUINTILIEN, de L'INSTITUTION ORATOIRE, texte latin, édition *Variorum*, de P. Burman, *Lugd. Batav.*, *Duvivié*, 1720, 2 *vol. in*-4.°; Les *Déclamations*, même éditeur, *Lugd. Batav.*, *Duvivié*, 1720, *in*-4.°, vont avec les deux *vol.* précédens; les deux ouvrages réunis, 36 à 45 fr.

Le même ouvrage, texte latin, édition *Variorum*, de Schrevelius et Gronovius, *Lugd. Batav.*, 1665, 2 *vol. in*-8.°, 36 à 45 fr.

Le même ouvrage, trad. en français par Gédoyn, avec le texte latin, *Paris*, 1810, 6 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr.; pap. vélin, 50 à 60 fr.

ROLLIN, TRAITÉ DES ÉTUDES, *Paris*, 1740, 2 *vol. in*-4.°, 12 à 18 fr.

Le même ouvrage, *Paris*, *Jacq. Estienne*, 1728, 4 *vol. in*-12, 10 à 12 fr.

Le même ouvrage, avec une très bonne vie de Rollin, *Paris*, 1805, 4 *vol, in*-8.°, 15 à 18 fr.; ou, *in*-12, 8 à 10 fr.

Nota. Cet excellent ouvrage se trouve dans la collection des œuvres de Rollin, *Paris*, *Bastien*, 1807-1810, 60 *vol. in*-8.°, 230 à 250 fr.; pap. vélin, 4 à 500 fr.

BATTEUX, PRINCIPES DE LITTÉRATURE, *Paris*, 1774, 5 *vol. in*-8.°, 18 à 20 fr.; gr. papier, 30 à 36 fr.

Les QUATRE POÉTIQUES d'Aristote, Horace, Vida

et Boileau ; *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-8.°, 8 à 10 fr. ; gr. pap., 15 à 20 fr.

LA HARPE, Lycée ou Cours de littérature, *Paris*, *Agasse*, an VII—XIII (1799—1805) ; 16 *tom.* en 19 *vol. in*-8.°, prix 60 à 80 fr. ; et en pap. vélin tiré à 25 exempl., 140 à 200 fr.

Le même ouvrage, *Toulouse*, 12 *vol. in*-8.°, 48 à 60 fr.

Le même ouvrage, *Paris*, *Lefèvre*, 1816, 15 *vol. in*-8.°, 60 fr. ; pap. vélin, 120 à 140 fr.

CONDILLAC, Cours d'études, *Deux-Ponts*, 1782 (*Parme*, *Bodoni*, 1775), 13 *vol. in*-8.°, 50 à 60 fr.

Le même ouvrage, *Parme* (*Deux-Ponts*), 1776, 16 *vol. in*-8.°, 30 à 40 fr.

Et dans les Œuvres complettes, *Paris*, an VI (1798), 23 *vol. in*-8.°, 70 à 80 fr. ; pap. fin, 80 à 90 fr. ; gr. pap. vélin, 200 à 250 fr.

DÉMOSTHÈNE et AESCHINES, harangues, édition de Jer. Wolfius, gr. et lat. *Francofurti*, 1604, *in-fol.* 50 à 70 fr.

Les mêmes, trad. en franç., par l'abbé Auger, *Paris*, 1777, 5 *vol. in*-8.°, 10 à 12 fr. Autre édition, *Paris*, 1788, 6 *vol. in*-8.° ; ou *an* 11, (1794) 6 *vol. in*-8.° ; ou *Angers* et *Paris*, 1804, 6 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr. chacune.

ISOCRATES, harangues, texte grec et latin, édition de Guill. Battie, *London*, 1749, 3 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr.

Les mêmes, trad. en franç. par l'abbé Auger, *Paris*, 1781, 3 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.

LYSIAS, ses œuvres, et discours de Lycurgue, Andocide, Isée, Dinarque, trad. en franç. par l'abbé Auger, *Paris*, *Debure*, 1783, 2 *vol. in*-8.°, 6 à 10 fr.

Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et de

Xénophon, trad. par l'abbé Auger, *Paris, Nyon*, 1788, 2 *vol. in*-8.°, 7 à 8 fr.

CICÉRON, ORAISONS, texte latin, édition *ad usum Delph.*, donnée par Mérouville, *Parisiis*, 1684, 3 *vol. in*-4.°, 24 à 30 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *variorum*, donnée par Grævius, *Amstelodami*, 1699, 3 *tom. en* 6 *vol. in*-8.°, 50 à 70 fr.

Les mêmes, trad. en franç., dans l'édition des œuvres complètes de Cicéron, trad. par différens auteurs, *Paris*, *Fournier frères*, 1816 et suiv., 22 *vol. in*-8°.

Les mêmes, trad. par Bourgoing de Villefore, *Paris*, 1732, 8 *vol. in*-12, 18 à 24 fr.

Oraisons choisies, même traduction, revue par de Wailly, *Paris*, *Barbou*, 1772 ou 1786, 3 *vol. in*-12., 9 à 12 fr.; il faut y ajouter les Catilinaires, trad. par d'Olivet, et réunies aux Philippiques de Démosthène, *Paris*, 1744 ou 1771, 1 *vol. in*-12., 3 fr.

Plusieurs oraisons, dans les œuvres de Cicéron, traduction nouvelle (par MM. Démeunier, Clément et Gueroult frères), *Paris*, 1783-89, 8 *vol. in*-12., prix 20 à 24 fr. Les oraisons traduites occupent les six derniers volumes. *Nota*. La même édition a été aussi imprimée en 3 *vol. in*-4.° dont quelques exemplaires en gr. pap. 30 à 45 fr. C'est dommage que cette entreprise n'ait pas été continuée.

PLINE LE JEUNE, PANÉGYRIQUE DE TRAJAN, texte latin, édition *Variorum*, de Schwarz, *Norimbergæ*, *Lochnerus*, 1746, *in*-4.°, *fig*. 15 à 18 fr., pap. ord., et 20 à 25 fr., pap. fort.

Le même, texte latin, édition de Baudius, et *Variorum*, *Lugd. Bat.*, 1675, *in*-8.°, 12 à 18 fr.

Le même, traduit en français, par de Sacy (à la suite des lettres du même auteur), avec le texte latin, *Paris*, 1809, 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

La même traduction, *Paris*, Barbou, 1772, *in*-12, 3 francs.

BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES, collection typographique, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1815, 1 *vol. in*-8.°,

pap. vélin, 15 fr.; pap. fin, 7 fr. 50 c.; pap. ordinaire, 4 fr. 50 c.

Les mêmes, *Paris, Renouard*, 1802, 2 *vol. in*-12., *portrait*; pap. fin, 5 fr.; pap. vélin, 10 fr.; et 2 *vol. in*-18., pap. fin, 2 fr. 50 c., et pap. vélin, 6 fr.

Nota. Cet ouvrage se trouve dans les *Œuvres complètes* de Bossuet (publiées par Perau et le Roy), *Paris*, 1743-53, 20 *vol. in*-4.°, 2 à 300 fr. — Autre édition (publiée par D. Deforis), *Paris*, 1772-88, 19 *vol. in*-4.°, 80 à 100 fr., incomplète, parce qu'elle devoit avoir 36 *vol.* — Autre édition, *Liège*, 1766, 22 *vol. in*-8.°, 75 à 90 fr. — Autre édition, contenant les *œuvres choisies* (par M. de Sauvigny), *Nismes*, 1785-90, 10 *vol. in*-8.°, 40 à 50 fr. — On a commencé à Versailles, chez Le Bel, une édition complète des œuvres de Bossuet, 1815 et années suivantes, 42 *vol. in*-8.°, auxquels sera réunie l'histoire de *Jac.-Ben. Bossuet*, par M. de Beausset, *Versailles, Le Bel*, 1814, 4 *vol. in*-8°, portrait, 20 à 24 fr.

FLÉCHIER, ORAISONS FUNÈBRES, *Paris, Desaint*, 1744, *in*-12, 3 fr.

Les mêmes, *Paris, Renouard*, 1802, 2 *vol. in*-12, *portrait*, pap. fin, 5 fr., et pap. vélin, 10 fr.; et 2 *vol. in*-18, pap. fin, 2 fr. 50 c., et pap. vél., 6 fr.

Nota. Les oraisons de Fléchier se trouvent dans ses œuvres complètes, *Nismes, Beaume*, 1782, 10 *vol. in*-8.°, 30 fr.

BOURDALOUE, MASCARON, LA RUE et MASSILLON, Oraisons funèbres choisies, *Paris, Renouard*, 1802, *in*-12., *portr.*, pap. fin, 2 fr., pap. vélin, 5 fr.

J.-J. ROUSSEAU, son DISCOURS sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, *Amsterdam*, 1755, *in*-8.°, *fig.*, 3 à 4 fr.

THOMAS et autres, choix d'ÉLOGES, précédé de l'Essai sur les Eloges, *Paris*, 1812, 2 *vol. in*-8°., 12 à 15 fr.

Les mêmes, *Paris*, 1812, 7 *vol. in*-18, 10 à 12 fr.

Nota. Voyez les œuvres de Thomas, *Paris*, *Moutard*, 1773, 4 *vol. in*-8.°, fig., 12 à 16 fr. — Œuvres complètes, *Paris*, *Désessarts*, 1802, 7 *vol. in*-8.°, 21 fr.

HOMÈRE. L'ILIADE seulement, texte grec, édition d'Aloysio Lamberti, *Parmae, Bodoni*, 1808, 3 *vol. gr. in-fol.*

Nota. Superbe édition, qui a été commencée en mai 1807, et terminée en décembre 1808; le *Giornale italiano* a annoncé dans le temps, qu'il n'en a été imprimé que cent quarante exemplaires, dont deux sur beau VÉLIN d'Allemagne. La dimension du vélin est telle que la presse n'étant pas assez grande pour contenir la feuille ouverte, il a fallu plier le vélin pour l'imprimer, ce qui en a rendu l'impression extrêmement difficile. On doit regretter que l'*Odyssée* n'ait pas été exécutée de la même manière.

L'Iliade et l'Odyssée, grec et latin, édition de Clarke, *Londini, Knapton*, 1729-40, 2 *vol. in*-4.°, 80 à 90 fr., et en gr. pap., 4 à 500 fr.

Les mêmes, texte grec, édition du savant F. A. Wolf, *Lipsiae*, 1804-1807, 4 *vol. in*-8.°, 20 fr.; en pap. fin, petit *in*-4.°, *fig.* de Flaxman, 60 fr.; et en pap. vélin, même fig., 100 fr.

Nota. M. Wolf passe pour avoir donné le meilleur texte d'Homère que nous ayons. Cet éditeur a publié en 1794, à Halle, une édition grecque de l'Iliade, 2 *vol. in*-8.°, puis en 1795, un premier et seul vol. des *Prolegomena in Homerum, sive de operum Homericorum priscâ et genuinâ formâ variisque mutationibus*, Halis Saxonum, *in*-8.° C'est cette opinion dont j'ai parlé à l'article HOMÈRE (Voy. *page* 25), et qui a été réfutée par M. de Sainte-Croix, en 1798.

L'Iliade, trad. en français (par M. Le Brun), *Paris*, 1776, 3 *vol. gr. in*-8.°, fig., 12 à 15 fr.; format *in*-4.°, 20 fr.; nouvelle édition, *Paris, Bossange*, 1809, 2 *vol. in*-12., 5 à 6 fr.

Nota. On a tiré de cette dernière édition 25 exempl., pap. vélin, format *in-folio*, à deux colonnes, avec un titre imprimé en or; ils sont ornés de 34 fig. de Flaxman et des bustes d'Homère et d'Achille; 2 exemplaires ont été imprimés sur VÉLIN.

L'Iliade et l'Odyssée, trad. en franç. par Bitaubé, *Paris*, 1780-85, 6 *vol. in*-8.° — Même traduction, *Paris*, 1804, 6 *vol. in*-8.°, et 1810, 6 *vol. in*-8.°, 36 fr.; et en pap. vél., 72 fr.; gr. pap. vél., 80 à 90 fr. — Même trad., *Paris, Didot l'aîné*, 1787-88, 12 *vol. in*-18., 40 à 50 fr.; pap. vélin, 60 à 80 fr. Il y a une contrefaçon de cette jolie édition.

Les mêmes, trad. en vers français, par Rochefort, *Paris*, 1772-77, 5 *vol. in*-8.°, 10 à 20 fr.; et gr. pap., 30 à 36 fr. — La même, *Paris*, 1781-82, 2 *vol. in*-4.°, avec vignettes, 20 à 24 fr.

Les mêmes, trad. en prose, par Gin, *Paris*, 1786, 8 *vol. gr. in*-8.°, 25 à 30 fr.

Les mêmes, trad. en prose par Mad.e Dacier, *Paris, Rigaud*, 1711-16, 6 *vol.* in-12., 18 à 20 fr., même traduction, *Amstér.*, *Wetstein*, 1731, 7 *vol. in*-12., *fig.*, 25 à 30 fr.; même trad., *Paris*, 1741 ou 1756, 8 *vol. in*-12, 16 à 24 fr.

Nota. M. Coupé a publié une nouvelle traduction des opuscules d'Homère, *Paris*, 1796, 2 *vol. in*-18.

On peut ajouter aux différentes éditions d'Homère, l'ouvrage de Quintus Calaber, ou Q. de Smyrne, faisant suite à l'Iliade, dont la meilleure édition, texte grec et latin, *Variorum*, est celle de M. J. Corn. de Paw, *Lugd.*, *Batav.*, 1734, *in*-8.°, 15 à 20 fr. — La même guerre de Troie, en 14 chants, trad. par M. Tourlet; *Paris*, an VIII (1800), 2 *vol. in*-8.°, 8 à 10 fr.

LUCRÈCE, de la NATURE DES CHOSES, *Mediolani*, L. *Mussi*, 1807, *in-fol.*, tiré à 81 exempl., 60 à 80 fr.

Le même, texte latin, édition *ad usum*, par Mich. Dufay, *Parisiis*, 1680, *in*-4.°, 25 à 30 fr.

Le même, texte latin, édition de Creech, *Oxonii*, 1695, *in*-8.°, 20 à 30 fr.

Le même, texte latin, édition de Philippe, *Lut. Paris.*, *Coustelier*, 1744, *in*-12., fig., 5 à 6 fr.—La même édition, avec une addition de 76 pages, pour des notes et un glossaire, *Lutet. Parisi.*, 1748, *Grangé*, *in*-12., 6 fr. — Réimpression sans l'addition, *Lutetiae Parisi.*, *Barbou*, 1754, *in*-12., 5 à 6 fr.

Traduction française du même poëme par La Grange, *Paris*, 1768, 2 *vol. gr. in*-8.° fig., 18 à 30 fr.

La même trad., *Paris*, *Didot jeune*, *an* 11 (1794), 2 *vol. gr. in*-4.°, pap. vél., fig., 40 à 50 fr.; format plus grand, 50 exempl., 60 à 80 fr.

VIRGILE, l'ÉNÉIDE, etc, œuvres complètes, texte latin, *Parisiis*, P. *Didot nat. maj.*, 1791, *petit in-fol.*, pap. vélin, tiré à 100 exempl., 40 à 45 fr.— Des quatre exempl. tirés sur VÉLIN, un a été vendu 900 fr. à la vente de M. Fr. Amb. Didot l'aîné, en 1804; et un autre 650 fr. chez M. Firmin Didot, en 1810.

Les mêmes œuvres, texte latin, *Parmae* (*Bodoni*), 1793, 2 *vol. gr. in-fol.*, tiré à 200 exempl., 80 à 100 fr., et en pap. vélin, dont on a tiré 25 exempl.,

130 à 150 francs : trois exemplaires ont été tirés sur VÉLIN.

Les mêmes, texte latin, *Parisiis, Pet. Didot, nat. maj.*, 1798, *gr. in-fol.*, pap. vél., 23 fig. d'après Gérard, Girodet et David, tiré à 250 exempl., dont 100 avec les fig. av. la lettre, 300 à 350 fr., et avant la lettre 4 à 500 fr. Un exempl. unique sur VÉLIN a été mis sur table à 12,000 fr. à la vente de M. Firmin Didot en 1810 : il est maintenant en Angleterre.

Les mêmes, texte latin, édition *ad usum*, par le père La Rue; *Parisiis*, 1682, *in-4.°*, 12 à 15 francs. Même édition, avec des augmentations, *Par.* 1722 ou 1726, 12 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, *Lugd. Batav.*, 1680, 3 *vol. in-8.°*, 60 à 70 fr.

Les mêmes, texte latin, édition de Heyne, la dernière; *Lipsiae*, 1800, 6 *vol. grand in-8.°*, avec 204 vignettes, 70 à 80 fr., pap. fin, 120 fr., et pap. vélin, plus de 200 fr.

Les mêmes, texte latin, édition d'And. Philippe, *Lutetiae Parisior.*, *Coustelier*, 1745, 3 *vol. in-12*, figur., ou 1754 avec le nom de Barbou au titre, 15 à 18 fr. — Les mêmes, *Parisiis*, *Barbou*, 1767, 2 *vol. in-12*, fig., 12 à 15 fr. Les mêmes, édit. de Capperonier, *Parisiis*, *Barbou*, 1790, 2 *vol. in-12*, 12 à 15 fr.

Les mêmes, traduction française, par Desfontaines, *Paris*, *Quillau*, 1743, 4 *vol. in-8.°* fig., 25 à 30 fr. — Même trad., *Paris*, *Plassan*, 1796, 4 *vol. gr. in-8.°* fig., 20 à 25 fr.; pap. vélin, 30 à 40 fr.

Les mêmes, trad. par les quatre professeurs (l'abbé de Saint-Remi), *Paris*, 1769, 4 *vol. in-12*; 6 à 8 fr.

Les mêmes, trad. par Binet, *Paris*, 1809, 4 *vol. in-12*, 10 à 12 fr.

Les Bucoliques, trad. en vers français, par M. Tissot. 3.e édition, *Paris*, 1812, 1 *vol. gr. in-18*, 3 fr.

Les mêmes, trad. en vers par M. Firmin Didot, qui a gravé, fondu les caractères et imprimé l'ouvrage. *Paris*, 1806, *pet. in-8.°*, 5 fr.; en gr. pap. vélin, 15 à 20 fr.

Les mêmes, trad. par M. de Langeac, *Paris*, 1806, *in-8°*. 5 à 6 fr.; *in-18*, 3 fr., et *gr. in-4.°*, pap. vélin,

10 fig., 80 à 100 fr.; avec 17 fig. avant la lettre, 120 à 140 fr.

Les Géorgiques, trad. en vers par Delille, *Paris*, 1804, *in*-8.°, fig.; 6 à 7 fr. La même traduction, *Paris, Fr.-Ambr. Didot l'aîné*, 1783, *gr. in*-4.°, 12 à 15 fr.; avec les fig., 18 à 20 fr. La même traduction, *Paris, Didot l'aîné*, 1807, *gr. in*-4.°, papier vélin, avec 5 fig., 80 à 100 fr.; avec le portrait seulement, 40 à 50 fr.

L'Énéide, trad. par Delille (seconde édition), *Paris*, 1814, 4 *vol. in*-8.°, fig., 20 à 25 fr. La même traduction (1.re édition), *Paris*, 1804, 4 *vol. gr. in*-4.° pap. vélin, avec 4 fig., 200 à 240 fr.; et avec 16 fig. avant la lettre, 250 à 300 fr.

Le même poëme, trad. par H. Gaston, *Paris*, 1804-1807, 2 *vol. in*-8.°, 10 fr.; *in*-12, 4 *vol.*, 8 fr.

Nota. Je ne veux pas quitter Virgile sans parler de l'édition d'Edimbourg, qui a été long-temps réputée sans faute typographique, et dans laquelle cependant M. Didot l'aîné en a relevé douze dans les 208 premières pages. Ce Virgile d'Edimbourg fait partie des éditions qui ont remporté les prix proposés par l'université d'Oxford, pour la parfaite correction des auteurs latins. Ces éditions sont:

1.° Virgilii opera, etc. *Edimburgi*, *Hamilton* et *Balfour*, 1755, 2 *vol. in*-8.°, 10 à 12 fr.; et en gr. pap., 15 à 18 fr.

2.° Q. Horatii Flacci opera, etc. *Glasguae*, *Foulis*, 1744, 1 *vol. in*-8°., 15 à 20 fr.; l'édition *in* 12, 8 à 10 fr.

3.° Terentii comœdiæ sex, *Edimburgi*, *Hamilton et Balfour*, 1758, *in*-8.°, 6 à 7 fr.; et en gr. pap., 10 à 12 fr.

4.° Phædri fabulæ, *Edimburgi*, *Hamilton* et *Balfour*, 1757, *in*-8.°, 4 à 5 fr., et 8 à 10 fr. en gr. pap.

5.° Titi Livii historiæ, *Edimburgi*, *Hamilton* et *Brown*, 1751, 4 *vol. in*-12., 15 à 18 fr.; et en pap. fin, le double.

6.° Crispi Sallustii, Catilinaria et Jugurthina bella, *Edimburgi*, *Hamilton* et *Balfour*, 1755, 1 *vol. in*-8.°, 5 à 6 fr., et le double en pap. fin.

On connoît encore quatre auteurs latins, sortis des presses de Dublin, dont M. Hawkey est éditeur, et qu'il est difficile de réunir sur-tout en France. Ces auteurs sont:

1.° Terentius, *Dublinii*, 1745, *in* 8.°, prix, 7 à 8 fr.; beaucoup plus en gr. pap., qui est très rare.

2.° Virgilius, *Dublinii*, 1745, *in*-8.°., prix *idem*.

3.° Horatius, *Dublinii*, 1745, *in*-8.°, prix *idem*.

4.° Juvenalis, *Dublinii*, 1746, *in*-8.°, prix *idem*.

Les mêmes auteurs ont été publiés à Londres, par Knapton et Sandby, avec fig., savoir:

Terentius, *Londini*, 1751, 2 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.; et pet. pap., 7 à 9 fr.

Virgilius, *Londini*, 1750, 2 *vol. in*-8°, 24 à 30 fr. et pet. pap., 15 à 20 fr.

Horatius, *Londini*, 1749, 2 *vol. in*-8.°, 18 à 25 fr.; et en petit pap., 12 à 15 fr.

Juvenalis et Persius, *Cantabrigiae*, 1763, 1 *vol. in*-8.°, 10 à 12 fr.; en pet. pap., 6 à 8 fr.

J'ai cité ces trois petites collections séparées, parce que les amateurs les recherchent volontiers, et qu'il est assez rare de trouver réunis les ouvrages qui composent chacune d'elles. Il en est de même des petits Brindley de Londres, dont la collection se compose de 24 *vol. in*-18.; de celle de Maittaire, imprimée chez Tonson, à Londres, en 27 *vol. in*-12.; et de celle des Coustelier, Barbou et Delalain, à *Paris*, qui est maintenant de près de 80 *vol. in* 12. Voyez le détail de ces collections à la fin des dictionnaires de bibliographie, où il s'en trouve encore beaucoup d'autres.

LUCAIN, la PHARSALE, texte latin, édition de M. Renouard. *Parisiis, Didot nat. maj. ann.* III (1795); *in-fol.* tiré à 212 exemplaires, 60 à 70 fr.; 15 exempl. sur gr. pap., 80 fr.

La même, texte latin, édition d'Oudendorpe, *Lugd-Bat.*, 1728, 1 *tome en* 2 *vol. in*-4.°, *30 à 40 fr.*, et le double en gr. pap.

La même, texte latin, édition *Variorum*, de Schrevelius, *Lugd. Bat.*, 1669, *in*-8.°, 20 à 25 fr.

La même, texte latin, édition de Barbou, *Paris*, 1767, *in*-12, 6 à 7 fr.; pap. fin, 8 à 9 fr.

La même, trad. en français par Marmontel; *Paris*, 1766, 2 *vol. in*-8.°, fig., 12 à 15 fr. Réimpression, *Paris*, 1787, 2 *vol. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr.

M. Amar vient de donner une nouvelle édition de cette traduction, avec des corrections, et sur-tout des augmentations considérables; *Paris, Delalain*, 1816, 2 *vol. in*-12.

LE DANTE, la DIVINE COMÉDIE (l'enfer, le purgatoire et le paradis), texte italien, *Parma* (*Bodoni*) 1796, 3 *vol. in*-4.°, 40 à 50 fr., et petit *in-fol.*, 60 à 70 fr. — La même, *Parma* (*Bodoni*) 1796, 3 *vol. gr. in-fol.*, tiré à 130 exempl., 150 à 200 fr.

La même, texte italien, *Pisa*, 1804-9, 4 *vol. in-fol.* tiré à 250 exempl., dont 20 en pap. vélin, 120 à 150 fr., et le double en pap. vélin.

La même, texte italien, *Milano*, L. *Mussi*, 3 *vol. grand in-fol.*, portrait, tiré à 62 exempl., 4 à 500 fr. Quelques exemplaires en pap. bleu, 5 à 600 fr.

La même, texte italien, *Livorno, Th. Masi*, 1807, 4 *vol. in*-8.°, portr. 30 fr.; pap. vélin, 40 fr.

La même, (l'Enfer) trad. en français par Rivarol, *Paris, Didot jeune*, 1783, *in*-8.°, 8 à 10 fr. — La même, 1785, *in*-8.°, même prix, et le double en papier de Hollande dont on a tiré 25 exemplaires.

La même (complète), traduite en français (par M. Artaud); *Paris*, 1811-1813, 3 *vol. in*-8.°, fig., 15 à 18 fr. Chaque volume se vend séparément.

Le CAMOENS, la Lusiade, dans ses œuvres, texte portugais, *Lisboa*, 1782-83, 5 *vol. pet. in*-8.° 15 à 18 fr.

Les mêmes, texte portugais, *Paris, Didot*, 1759, 3 *vol. petit in*-12, 18 fr.

La Lusiade, trad. en franç. (par d'Hermilly, retouchée par La Harpe), *Paris*, 1776, 2 *vol. in*-8.°, fig. 12 à 15 fr.; le double en pap. fin.

La même, trad. en franç. par Duperron de Castera. *Paris*, 1735 ou 1768, 3 *vol. in*-12, 6 à 7 fr. 50.

MILTON, le Paradis perdu, texte anglais, avec le Paradis reconquis, *Birmingham, Baskerville*, 1759, 2 *vol. in*-4.°, 20 à 30 fr.

Le Paradis perdu seul, texte anglais, *Birmingham, John Baskerville*, 1758, 2 *vol. in*-8.°, 20 à 25 fr. Autre édition avec le Paradis reconquis, même imprimeur, 1760, 2 *vol. gr. in*-8.°, 25 à 30 fr.

Le Paradis perdu, trad. en vers franç. par Delille; *Paris*, 1804, 3 *vol. gr. in*-4.°, pap. vél., fig., 150 f., épreuves avant la lettre, 200 fr. — La même traduction, 3 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.; pap. vélin, 30 à 36 fr.; et *in*-18, 3 *vol.*, 9 fr., et pap. vélin, 15 fr.

Le même, trad. en français par Racine fils; *Paris*, 1755, 3 *vol. in*-12, 6 à 9 fr.

Le même, trad. en franç. (par Dupré de St.-Maur); *Paris, Defer de Maisonneuve*, 1792, 2 *vol. grand in*-4.°, fig. en couleur, 40 à 50 fr.; et en pap. vélin, 60 à 70 fr.

Le même, trad. par Mosneron, 1804, 2 *vol. in*-12; et par Salgues, 1807, *in*-8.°

VOLTAIRE, la Henriade, édition pour l'éduca-

tion du Dauphin; *Paris, Didot l'aîné*, 1790, *grand in*-4.°, pap. vélin, tiré à 250 exempl., 20 à 30 fr.

Le même poëme, *Paris, veuve Duchesne*, 1775, 2 *vol. pet. in*-8.°, avec les figur. d'Eisen, 10 à 15 fr.; le double en pap. de Hollande.

Le même, *Paris, stéréotype d'Herhan, Nicole et Renouard*, 1808, *in*-8.°, 4 à 5 fr. en pap. ordinaire; et 6 à 7 fr. en pap. vélin.

Nota. On peut ajouter à cette édition, et à toute autre *in*-8.°, 11 belles figures d'après les dessins de Moreau jeune, qui se vendent séparément chez M. Renouard, au prix de 11 à 12 fr., et le double avant la lettre.

Le même poëme, de la collection typographique, *Paris*, P. *Didot l'aîné*, 1814, 1 *vol. in*-8.°, 15 fr. en pap. vél.; 7 fr. 50 c. en pap. fin, et 4 f. 50 c. en pap. ordinaire.

OSSIAN, Poésies gallIques, texte anglais, *London*, 1796, 2 *vol. in*-8.°, 15 à 20 fr.

Les mêmes, texte anglais, *London, Nicol*, 1807, 3 *vol. gr. in*-8.°, 48 à 60 fr.; gr. pap., 100 à 120 fr.

Les mêmes, trad. de l'anglois de Macpherson, par Le Tourneur; *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-8.°, 8 à 10 fr. Nouvelle édition, *Paris, an* VII (1799), 2 *vol. in*-8°. fig., 10 fr.

Les mêmes, nouvelle édition augmentée par M. Ginguené; *Paris, Dentu*, 1810, 2 *vol. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr.; le double en pap. vélin.

KLOPSTOK, la Messiade, trad. de l'allemand en français, par Mad.e de Kourtzrok (les 20 chants), *Paris*, 1800, 3 *vol. in*-8.°, 10 à 15 fr.

ESCHYLE, EURIPIDE, SOPHOCLE, ARISTOPHANE, théatre des grecs, par le père Brumoy, nouvelle édition augmentée; par Ch. Brotier, pour la rédaction de l'ouvrage entier et la trad. d'Aristophane; par la Porte Dutheil, pour Eschyle; par Rochefort, pour Sophocle; et par Prévost, pour Euripide; *Paris, Cussac*, 1785-89, 13 *vol. in*-8.°, fig., pap. ord. 50 à 60 fr.; pap. fin, 60 à 70 fr.; pap. vélin, 89 à 120 fr.; et format *in*-4.°, 150 à 200 fr.

Nota. Chaque auteur séparé : ECHYLE, VII tragédies, trad. par Dutheil, gr. franç. *Paris, an III* (1794), 2 *vol. in*-8.°, 10 à 12 fr. ; pap. vélin, 15 à 20 fr. — Le même ESCHYLE, trad. par Lefranc de Pompignan ; *Paris*, 1770, *in*-8.°, 4 à 5 fr. ; pap. fin, 7 à 8 fr.

EURIPIDE, XIX tragédies, dont 12 seulement trad. par Prevost, *Paris*, 1788-97, 4 *vol. in*-12., 6 à 8 fr.

SOPHOCLE, VII tragédies, trad. par Rochefort, *Paris*, 1788, 2 *vol. in*-8.°, 6 à 8 fr. ; gr. pap., 12 à 15 fr. ; et format *in*-4.°, 15 à 20 fr.

ARISTOPHANE, XI comédies, trad. avec les fragmens de Ménandre et de Philémon, par Poinsinet de Sivry, *Paris*, 1784 ou 1790, 4 *vol. in*-8.°, 12 à 16 fr.

PLAUTE, COMÉDIES, texte latin, édition *ad usum, Parisiis*, 1679, 2 *vol. in*-4.°, 50 à 60 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum* de Gronovius, *Amstelodami*, 1684, 2 *vol. in*-8.°, 20 à 30 fr.

Les mêmes, texte latin, édition de Deux-Ponts, donnée par Brunck, *Biponti*, 1788, 3 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parisiis, Barbou*, 1759, 3 *vol in*-12., 18 fr. ; en pap. fin, 24 à 30 fr.

Nota. On n'a pas encore une traduction complète de Plaute qui soit passable. Mad.e Dacier en a traduit trois pièces (l'Heureux naufrage, l'Amphytrion et l'Epidicus), *Paris*, 1683, 3 *vol. in*-12. Coste a traduit les Captifs, *Amst.*, 1716, *petit in*-8°. Limiers a inséré ces quatre pièces dans sa traduction complète, avec le texte, *Amst.*, 1719, 10 *vol. in*-12., fig., 20 à 30 fr. Cette collection ne vaut guère mieux que celle de Gueudeville, *Leyde*, 1719, 10 *vol. in*-12., fig., qui est détestable, et qui n'a pas de texte, 12 à 15 fr.

Giraud a traduit l'Aululaire et l'Amphytrion, *Paris*, 1761, *in*-8.° ; et Dotteville est auteur d'une traduction de la *Mostellaria*, *Versailles, an* XI, *in*-8°. On prétend qu'il en a encore traduit plusieurs autres, mais elles n'ont pas vu le jour.

TÉRENCE, COMÉDIES, texte latin, édition *ad usum, Parisiis*, 1675, *in*-4.°, 20 à 30 fr.

Les mêmes, édition *Variorum, Amstel.*, 1686, *in*-8.°, 18 à 20 fr.

Les mêmes, pour la collection des Barbou, *Lutet., Parisior., Le Loup*, 1753, 2 *vol. in*-12., fig., 12 à 15 fr. ; pap. de Holl., 18 à 20 fr.

Les mêmes, trad. en français, par Mad.e Dacier,

Rotterdam, 1717, 3 *vol. pet. in*-8.°, fig. de B. Picart, 15 à 18 fr.; en grand pap., 90 à 120 fr.

Les mêmes, même trad., *Amst.*, 1747, et *Paris*, *Barbou*, 1768, qui est la même, 3 *vol. in*-12., fig., 10 à 12 fr.

Les mêmes, trad. en français, par Lemonnier, *Paris*, *Jombert*, 1771, 3 *vol. in*-8.°, fig., 18 à 24 fr.; pap. fort, 30 à 36 fr.; pap. de Holl., 50 à 60 fr.

SÉNÈQUE, Tragédies, texte latin, édit. de Schroederus, *Delphis*, 1728, 2 *tom. en* 1 *vol. in*-4.°, 18 à 24 fr.

Nota. Il est bon d'ajouter à cette édition les *Vendiciae* de Schroederus sur cette édition, *Delphis*, 1730, *in*-4°.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, de Gronovius, *Amstelodami*, 1682, *in*-8.°, 15 à 20 fr.

Les mêmes, trad. en français par Coupé, sans le texte, quoique annoncé, *Paris*, 1795, 2 *vol. in*-8.°, 6 fr.; et en pap. vélin, 8 à 10 fr.

CORNEILLE, Théatre, édition faisant suite à la collection du Dauphin, *Paris*, P. *Didot l'aîné*, 1796, 10 *vol. in*-4.°, tiré à 250 exempl., 150 à 200 fr.; théâtre choisi, *Paris*, *Fr. Amb. Didot l'aîné*, 1783, 2 *vol. in*-4.°, pap. d'Annonay, tiré à 200 exempl., 30 à 40 fr.

Théâtre complet, avec les Comment. de Voltaire, *Genève*, 1764, 12 *vol. in*-8.°, fig., 78 à 96 fr.

Cette édition, comme on le sait, a été donnée par souscription au profit de Mar. Fr. Corneille, petite cousine du Grand Corneille (épouse de M. Dupuits), que Voltaire protégeoit. Il y a eu 3000 souscriptions, Voltaire s'en est réservé 100, et 250 pour l'impératrice de Russie, Catherine II.

Le même, *Paris*, 1765, 12 *vol. in*-8.°, 40 à 48 fr.

Le même, *Paris*, 1773, 10 *vol. in*-8.°, ou 8 *vol. in*-4.°, 36 à 45 fr.

Le même, *Paris*, 1797, 12 *vol. in*-8.°, 36 à 48 fr.; et en pap. vélin, 50 à 72 fr.

Le même, édition de Palissot, *Paris*, Didot l'aîné, 1802, 12 *vol. gr. in*-8.°, 48 à 60 fr.; en pap. fin, 70 à 80 fr.; et en pap. vélin, 100 à 120 fr.

Nota. M. Renouard, prépare en ce moment une fort bonne édition du même ouvrage, en 12 *vol. in*-8.°, avec de très belles gravures, qui pourront s'acquérir séparément.

Chefs-d'œuvre de Corneille, collection typographique, *Paris*, P. *Didot l'aîné*, 1814, 3 *vol. in*-8.°; pap. vélin, 45 fr.; pap. fin, 22 fr. 50 c.; et pap. ord., 13 fr. 50 c.

RACINE, THÉATRE, *Paris*, P. *Didot l'aîné*, 1801-1805, 3 *vol. gr. in-fol.*, pap. vélin, avec 57 fig., tiré à 250 exempl., dont 100 avant la lettre, au prix de 1800 fr., et les 150 autres à 1200 fr.

Nota. Les artistes qui ont composé les dessins, sont MM. Prudhon, Gerard, Moitte, Girodet, Chaudet, Taunay, Serangely et Peyron.

Un seul exemplaire de ce bel ouvrage, imprimé sur VÉLIN, a été mis sur table à la vente des livres de M. Firmin Didot, en 1810, à 32,000 fr.; les 57 dessins originaux y étoient joints avec les figures avant la lettre, imprimées sur pap. vélin. Il n'y a pas eu d'enchères, mais j'ai oui dire que dès-lors il avoit été vendu.

Le même théâtre, édition pour l'éducation du Dauphin, *Paris*, *Fr. Ambr. Didot l'aîné*, 1783, 3 *vol. gr. in*-4.°, pap. vélin, tiré à 200 exemplaires, 100 à 150 fr.

Le même, pour le Dauphin, *Paris*, *Fr. Ambr. Didot l'aîné*, 1784, 3 *vol. in*-8.°, pap. vélin, tiré à 350 exempl., 40 à 50 fr.; 8 exempl. ont été tirés sur VÉLIN, 4 à 600 fr.

Le même, toujours pour le Dauphin, *Paris*, *Fr. Ambr. Didot l'aîné*, 1784, 5 *vol. in*-18; pap. vélin, tiré à 450 exempl., 36 à 45 fr.

Le même, *Paris*, *Didot jeune*, *chez Déterville*, 1796, 4 *vol. in*-8.°, fig. de Lebarbier, pap. vélin, 36 à 40 fr.

Les OEuvres, édition de M. Petitot, *Paris*, *stéréotype d'Herhan*, 1807, 5 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.; et avec 13 fig. de Moreau jeune, 20 à 25 fr.; *pap. vélin*, 36 à 40 fr.

Les mêmes, avec le comm. de La Harpe, *Paris*, *Agasse*, 1807, 7 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr.; et en pap. vélin, 36 à 45 fr. On peut y ajouter les 13 fig. de Moreau jeune, dont nous venons de parler, et qui se vendent séparément chez M. Renouard.

Les mêmes avec le comm. de Geoffroy, *Paris, Lenormant*, 1808, 7 *vol. in*-8.°, fig., 60 à 66 fr.; et en pap. vélin, 130 fr.

Les mêmes, avec le commentaire de Luneau de Boisjermain (et Blin de Sainmore), *Paris*, 1768, 7 *vol. in*-8.°, fig., 36 à 45 fr.; et en pap. de Hollande, 60 à 70 fr.

Les mêmes, collection typographique, *Paris, Didot l'aîné*, 1813, 5 *vol. in*-8.°, pap. vélin, 75 fr.; pap. fin, 37 fr. 50 c.; pap. ordinaire, 22 fr. 50.

Le théâtre complet, *Paris, Didot l'aîné*, 1816, 3 *vol. in*-8.° avec 57 fig. (réduites d'après celles de la grande édition, en 3 *vol. in-fol.*, dont nous avons parlé plus haut), pap. fin, 72 fr.; pap. vélin, 144 fr.

VOLTAIRE, Théatre, *Paris, stéréotype d'Herhan, chez MM. Renouard et Nicole*, 1808, 9 *vol. in*-8.°, 36 à 40 fr.; avec 45 fig., 70 à 80 fr.; et en pap. vélin, 50 à 60 fr.; et avec les fig., 90 à 100 fr.

Nota. Ces 45 fig. se vendent séparément chez M. Renouard.

Le même, stéréotype d'Herhan, 9 *vol. in*-12., 15 à 18 fr.

Les Chefs-d'œuvre, stéréotype d'Herhan, 4 *vol. in*-18 ou *in*-12.

CRÉBILLON, théatre, *Paris, imprimerie royale*, 1750, 2 *vol. in*-4.° (avec le *Triumvirat*), 12 à 15 fr.

Le même, *Paris*, 1785, 3 *vol. in*-8.°, fig. de Marillier, 18 à 20 fr.; gr. pap., 36 à 40 fr.

Le même, *Paris, Didot jeune*, 1796, 2 *vol. in*-8.°, fig. de Peyron, 12 à 15 fr.; et en pap. vélin, 25 à 30 fr.; en gr. pap. vélin, fig. avant la lettre, 40 à 45 fr.; et avec fig. doubles, avant la lettr. et impr. en couleurs, 60 à 70 fr.

Le même, *Paris, Didot l'aîné*, 1812, 3 *vol. in*-8.°, mêmes fig. que celles de la précédente, 15 à 18 fr.; le double en pap. vélin.

Nota. Comme ces figures ne sont pas très belles, on peut les remplacer par 10 gravures, d'après les dessins de Moreau jeune, et qui se trouvent chez M. Renouard au prix de 10 à 12 fr.

MOLIÈRE, Théatre, édition faisant suite à la Collection du Dauphin, Paris, *de l'imprim. de* P. *Didot l'aîné*, 1792, 6 *vol. gr. in*-4.°, pap. vélin, tiré à 250 exempl., 80 à 95 fr.

Nota. L'édition de *Paris*, 1734, 6 *vol. grand in*-4.°, fig., est encore estimée, ainsi que la réimpression portant la même date. Celle-ci n'a pas une faute d'impression à la page 360 du tome VI, ligne 12, où le mot *comtesse* est bien écrit, tandis que dans la première édition on lit *comteese*.

Le même, Paris, 1773, 6 *vol. in*-8.°, fig. de Moreau j.e, 70 à 80 fr.

Le même, Paris, 1788, 6 *vol. in*-8.°, fig., 50 à 60 fr.

Le même, Paris, 1805, 6 *vol. in*-8.°, mêmes fig., 30 à 40 fr.

Nota. Une édition publiée en 1808, sous la date de 1805, mêmes figures, est du même prix.

Le même, édition de M. Petitot, Paris, *stéréotype d'Herhan*, 1812, 6 *vol. in*-8.°, 36 à 40 fr., pap. vélin, 60 à 70 fr.

M. Renouard a fait graver 31 estampes d'après Moreau jeune; elles peuvent orner toutes les éditions de Molière, *in*-8.° et *in*-4.°

REGNARD, Théatre, édition de Garnier, Paris, *imprimerie de Monsieur* (*Didot l'aîné*), 1790, 6 *vol. in*-8.°, fig. de Moreau j.e, 36 à 40 fr.; 2 exempl. sur pap. vélin. Le théâtre italien de Regnard forme les deux derniers volumes de cette édition.

Le même, Paris, *Maradan*, 1790, 4 *vol. gr. in*-8.°, fig. de Monsiau, 16 à 18 fr.; le double en pap. vélin, sans le théâtre italien.

Le même, Paris, 1810, 6 *vol. in*-8.°, avec les anc. fig. de Moreau j.e, 30 à 36 fr.; et pap. vélin, 50 à 60 fr.

DESTOUCHES, Théatre, édition de M. Salgues, Paris, *Lefevre*, 1811, 6 *vol. in*-8.°, fig. de La Fitte, 30 à 36 fr.; pap. vélin, 50 à 60 fr.

Nota. Les principales pièces de Destouches se retrouvent dans la collection suivante.

PETITOT, Répertoire du Théatre français,

PARIS, *imprim. de Didot l'aîné*, 1803—05, 23 *vol.*, fig., 140 fr.; et pap. vél., 200 à 250 fr.

Nota. On donne une nouvelle édition de cet ouvrage, *Paris*, *Foucault*, 1816 *et suiv.* 23 ou 24 *vol. in*-8°., avec 85 grav., et augmentée des chefs-d'œuvre de Beaumarchais, Collin-d'Harleville, Ducis et Lefèvre.

La collection des auteurs dramatiques, grecs, latins et françois dont je viens de parler, est à-peu-près de 95 *vol. in*-8.°; on pourroit y joindre les principaux théâtres étrangers suivans:

Le théâtre de Shakespeare (trad. par Le Tourneur, Catuelan et Fontaine-Malherbe), *Paris*, 1776-82, 20 *vol. in*-8.°, 60 à 80 fr.; et le double en format *in*-4.°

Le théâtre anglais, trad. par Mad.e de Vasse, *Paris*, 1784, 12 *vol. in*-8.°, 24 à 36 fr.

Le théâtre d'Alfieri, trad. par M. Petitot, *Paris*, 1802, 4 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

Le théâtre allemand, trad. par Friedel, *Paris*, 1782—85, 12 *vol. in*-8.°, 24 à 36 fr.

Le théâtre de Schiller, trad. par la Martellière, *Paris*, 1799, 2 *vol. in*-8.°, 6 à 8 fr.

Le théâtre danois d'Holberg, trad. par Fursman, *Copenhague*, 1746, *in*-8.°, 4 à 5 fr.

Les théâtres russes de Soumarocow, *Paris*, 1802, 2 *vol. in*-8.°; et de l'Hermitage, *Pétersbourg*, 1788, 4 *vol. in*-8.°, ou *Paris*, 2 *vol. in*-8.°, à 3 ou 4 fr. le vol.

Ces théâtres étrangers, en 59 *vol.*, réunis aux précédens, formeroient une collection intéressante de 154 *vol.*, format uniforme.

HÉSIODE, ses POEMES, édit. gr. lat. de Th. Robinson, *Oxonii, è theat. Scheldon.*, 1737, *in*-4.°, 36 à 40 fr.; et gr. pap., 120 à 150 fr.

Les mêmes, gr., et vers latins de Bern. Zamagna, *Parmae* (*Bodoni*), 1785, *gr. in*-4.°, 20 à 30 fr.

Les mêmes, édit. *Variorum* de Loesner, *Lipsiae*, 1778, 18 à 20 fr.

Les mêmes, trad. en français par Gin, PARIS, 1785, *pet. in*-8.°, 3 à 4 fr.; le double en pap. vélin.

ANACRÉON, ses ODES, édition de Maittaire, gr. lat., *Londini*, *Bowyer*, 1725, *gr. in*-4.°, tiré à 100 exempl., 30 à 36 fr. Nouvelle édition, augmentée, *Londini*, 1740, *gr. in*-4.°, tirée à même nombre, à-peu-près le même prix, et plus cher pour 6 exempl. tirés en gr. pap.

Les mêmes, texte grec, édition de Fischer, *Lipsiae*, 1793, *gr. in*-8.°, 10 à 12 fr.; et en pap. fin, 15 à 16 fr.

Les mêmes, trad. en vers français par M. de Saint-Victor, PARIS, *Nicole*, 1810, 1 *vol. in*-8.°, 20 à 24 fr.

PINDARE, ses ODES, édition grecq. et lat. (en vers), *Oxonii, è theat. Scheld.*, 1697, *pet. in-fol*, 60 à 75 fr.; et en gr. pap., 4 à 500 fr.

Les mêmes, texte grec et latin, édition de Heyne et d'Hermann, *Goettingae*, 1798—99, 3 *tom.* en 5 *vol. in*-8.°, 40 à 50 fr.

Les mêmes, trad. en français par Gin, PARIS, 1801, 2 *parties in*-8.°, 4 à 5 fr.

Les Pythiques, trad. par Chabanon, gr. franç., PARIS, 1772, *in*-8.°, 2 à 3 fr.

THÉOCRITE, Idylles, grec et latin, édition de Th. Warton, *Oxonii, è typogr. Clarend.*, 1770, 2 *vol. gr. in*-4.°, 80 à 90 fr.; et sans les *Curae posteriores*, etc., petite pièce publiée par Toup, en 1772, et qui se trouve à la fin du second volume, 50 à 60 fr.

Les mêmes, texte grec, édition de Dahl, *Lipsiae*, 1804, *in*-8.°, 8 à 10 fr.

Les mêmes, texte grec, avec Bion et Moschus, *Parmae, Bodoni*, 1792, 2 *tom. in*-8°, 18 à 20 fr.

Les mêmes, trad. en français par Gail, avec Hero et Léandre, texte grec, latin et français, PARIS, *Didot* j.e, an IV (1796), 3 *vol. in*-4.°, fig., 18 à 20 fr.

Les mêmes, trad. par Gail, gr. lat. franç., PARIS, 1792, *in*-8.°, 6 à 8 fr.; format *in*-12, 4 à 5 fr.; et 2 *vol. in*-18, pap. vél., avec 15 fig., 6 fr.; gr. pap. vélin, 8 fr.

Les mêmes, trad. par Geoffroy, PARIS, 1800, *in*-8.°, 2 à 3 fr.

BION et MOSCHUS, leurs IDYLLES, texte gr. et lat., édition de J. Heskin, *Oxonii, è typ. Clarend.*, 1748, *in*-8.°, 12 à 15 fr.

Les mêmes, trad. en français, avec Anacréon, Sapho et la veillée de Vénus, par Moutonnet de Clairfonds, PARIS, 1773, 2 *vol. gr. in*-8.°, fig., auxquels il faut joindre HERO ET LÉANDRE, trad. du grec

de Musée, Paris, 1774, *in*-8.°, 15 à 18 fr. ; et format *in*-4.°, pap. de Hollande, 30 à 36 fr.

CALLIMAQUE, ses Hymnes, texte grec et latin, édition de Mlle. Lefevre (dep. Mad.e Dacier), *ad usum Delph.*, Parisiis, *Cramoisy*, 1675, *in*-4.°, 15 à 18 fr.

Les mêmes, édit. *Variorum*, gr. lat. *Ultrajecti*, 1697, 2 *vol. in*-8.°, fig., 20 à 30 fr., et plus du double en très gr. pap.

Les mêmes, en grec, et traduction française par La Porte Dutheil, Paris, *imp. royale*, 1775, *in*-8.°, 6 fr. — La même trad., Paris, an iii, 2 *vol. in*-18, 3 fr.

CATULLE, TIBULLE et PROPERCE, Élégies, etc., texte latin, édition *ad usum*, Parisiis, 1685, 3 *tom.* en 1 *vol. in*-4.°, 30 à 40 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, de Grævius, *Trajecti ad Rhen.*, 1680, *in*-8.°, 30 à 36 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parmae* (*Bodoni*), 1794, *gr. in-fol.*, tiré à 200 exempl., 60 à 80 fr.; 25 exempl. en pap. vélin, 80 à 90 fr.

Les mêmes, texte latin, *Lugd. Batav.* (Parisiis, *Coustelier*), 1743, 3 *tom.* en 1 *vol. in*-12, fig., 6 à 7 fr.; ou Parisiis, *Barbou*, 1754, *in*-12, fig., même prix.

Catulle, trad. en français par M. Fr. Noël, avec Gallus et le *Pervigilium*, Paris, an xi—1803, 2 *vol. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr., et pap. vél., 20 à 24 fr.

Tibulle, trad. par M. de Longchamps, Paris, 1776, *in*-8.°, 4 à 5 fr.

Le même, trad. (par M. Pastoret), Paris, 1784, *in*-8.°, 4 à 5 fr.

Le même, trad. par Mirabeau, suivi de Jean Second, *Tours*, 1796, ou Paris, 1798, 3 *vol. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr.; pap. vél., 20 à 24 fr.

Properce, trad. par M. de Longchamps, Paris, 1802, 2 *vol. in*-8.°, fig., 16 fr.; pap. vélin, 30 fr.

HORACE, ses Œuvres, texte latin, *Parmae*

(*Bodoni*), 1791, 1 *vol. gr. in-folio*, tiré à 200 exempl., dont 150, prix 80 à 90 fr., et 50 sur pap. vélin, 100 à 120 fr.

Les mêmes, texte latin, PARISIIS, P. *Didot natu maj.*, 1799, *gr. in-fol.*, 12 vignettes de Percier, tiré à 250 exempl., dont 150 avec la lettre, 90 à 120 fr., et 100 avant la lettre, 150 à 200 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *ad usum*, PARISIIS, 1691, *in*-4.°, qu'on relie en 2 *vol.*, 30 à 36 fr.

Les mêmes, texte latin, édition de M. Achaintre, PARISIIS, 1806, *in*-8.°, 7 fr.; pap. fin, 10 fr., et pap. vélin, 18 à 20 fr.

Nota. Quoique l'impression de cette édition soit bonne, on désireroit qu'elle eût été exécutée dans le même genre et avec les mêmes caractères que le *Juvenal* et le *Perse* du même éditeur, imprimés et publiés chez M. Firmin Didot. On aimeroit posséder les trois satyriques latins avec la même physionomie typographique.

Les mêmes, texte latin, édition de Philippe, collection de Barbou, *Lutet. Paris.*, *Coustelier*, 1746, *in*-12, ou avec un nouveau frontispice, chez *Barbou*, 1754, 5 à 6 fr. — Les mêmes, édition de Valart, PARISIIS, *Barbou*, 1763, *in*-12, ou édition de Lallemand, 1775, *in*-12, 6 à 8 fr.

Les mêmes, trad. en français, avec des remarques, par Dacier et Sanadon, *Amsterdam*, 1735, 8 *vol. in*-12, 40 à 50 fr.; ou *Amsterdam* (PARIS), 1756, 8 *vol. in*-12, 18 à 24 fr.

Les mêmes, trad. par Batteux, *Paris*, 1750, 2 *vol. in*-12, 4 à 5 fr.

Les mêmes, trad. par Binet, *Paris*, 1783 ou 1802, 2 *vol. in*-12, 5 à 6 fr.

Les mêmes, trad. en vers par Daru, *Paris*, 1804—05, 4 *vol. in*-8.°, ou 1816, 2 *vol. in*-8.°, 12 à 14 fr.

Les mêmes, texte latin, avec une traduction en vers français, et des remarques par M. Ch. Vanderbourg, *Paris*, 1812—13, 2 *tom.* en 3 *vol. in*-8.°, 18 à 24 fr.; le double en pap. vélin. Cet ouvrage n'est pas encore terminé.

OVIDE, ses MÉTAMORPHOSES, dans les œuvres complettes, texte latin, édition *ad usum*; *Lugduni*, 1689, 4 *vol. in*-4.°, 80 à 100 fr.

Les mêmes, édition de Burmann, *Amstelodami*, 1727, 4 *vol. in*-4.°, 90 à 120 fr.

Les mêmes, édition *Variorum*, *Lugd. Batav.*, 1670, 3 *vol. in*-8.°, fig., 40 à 60 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parisiis*, *Barbou*, 1762, 3 *vol. in*-12, 20 à 24 fr.; la réimpression de 1793, inférieure.

Les mêmes, texte latin, *Parmae* et *Mediolani*, *Mussi*, 1806—8, 6 *vol. in-fol.*, tirés à 103 exempl., 200 à 250 fr.

Les Métamorphoses seules, texte latin, édition de Gierig, *Lipsiae*, 1804—07, 2 *vol. in*-8.°, 20 à 24 fr.; pap. fin, 30 fr.

Les mêmes, trad. en français par Bannier, avec le texte, *Amsterd.* 1732, 2 *tom. gr. in-fol.*, fig. de B. Picart et autres, 70 à 80 fr., et en gr. pap., 4 à 500 fr.

Les mêmes, trad. par Bannier, *Paris*, 1767—71, 4 *vol. in*-4.°, avec 141 fig. de Lemire et Basan, 60 à 75 fr.; avant la lettre, 170 à 180 fr.; et 12 exempl. sur pap. de Hollande, 150 à 200 fr.

Les mêmes, trad. par Bannier, *Paris*, 1807, 2 *vol. in*-8.°, avec les mêmes 141 fig., 30 à 40 fr.

Les mêmes, trad. par Dubois-Fontanelle, *Paris*, 1802, 4 *vol. in*-8.°, fig., 15 à 18 fr.; le double en pap. vélin.

Les mêmes, trad. par Villenave, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1806 et *suiv.*, 4 *vol. gr. in*-8.°, avec 144 fig. d'après Le Barbier, Monsiau et Moreau j.e, en 24 livraisons.

Nota. Jusqu'à ce jour il n'a paru que 3 *vol.* ou dix-huit livraisons; le texte du 3.e *vol.* est imprimé, mais les dessins des six dernières livraisons ne sont pas gravés; le 30 novembre 1816, on a vendu le fonds de cette édition, les cuivres, dessins, etc.

Les mêmes, trad. en vers français par De Saint-Ange, *Paris*, 1808, 4 *vol. in*-8.°, avec les 140 grav. de Le Mire et Basan, 50 à 60 fr.; pap. vél., 80 à 100 fr.

Nota. M. de Saint-Ange a encore traduit en vers les Fastes avec le texte, *Paris*, 1804, 2 *vol. in* 8.°, 10 à 12 fr.; l'Art d'aimer, *Paris*, 1807, *in*-8.°, 3 fr.; M. Bayeux a donné une

bonne traduction (en prose) des Fastes, *Paris*, 1783, 4 *vol. in*-8.°, fig., 18 à 20 fr., format *in*-4.°, 30 à 40 fr.

M. Poncelin a recueilli différentes traductions des divers ouvrages d'Ovide, et les a publiées réunies, sans le texte, *Paris*, *an* VII—1799, 7 *vol. in*-8.°, 21 fr.; et format *in*-4.°, 36 à 48 fr.

PHÈDRE, Fables, texte latin, édition *ad usum*, donnée par Pierre Danet, *Parisiis*, 1675 ou 1726, *in*-4.°, 7 à 10 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, de Burmann, *Lugd. Batav.*, 1778, *in*-8.°, 8 à 10 fr.

Les mêmes, texte latin, édition d'Etienne-André Philippe, *Lutetiae Parisior.*, 1748, *in*-12, ou 1754, *Barbou*, *in*-12. — Les mêmes, édition de Brotier, *Parisiis*, *Barbou*, 1783, *in*-12, 6 à 7 fr.

Les mêmes, texte latin, Fables anciennes et nouvelles, *Parisiis*, *Nicole*, 1812, *in*-8.°, 3 fr.

Les Fables anciennes de Phèdre, trad. en franç. par M. Gail, avec le texte, *Paris*, 1796, *in*-8.°

Nota. Ce volume est le second de la collection des trois Fabulistes; Esope (gr., lat. et franç.), 1 *vol.*; Phèdre (lat. franç.), 1 *vol.*; et La Fontaine, 2 *vol.*; *Paris*, 1796, 4 *vol. in*-8.°, 10 fr.; pap. vélin, 20 fr.

Les nouvelles Fables, trad. en prose française par Bagioli, et en vers italiens, par Petroni, avec une préface par Ginguené; *Paris*, *Didot aîné*, 1812, *in*-8.°, 5 à 6 fr.

MARTIAL, Épigrammes choisies, dans ses œuvres complettes, texte lat., édition *ad usum Delphini*, *Parisiis*, 1680, *in*-4.°, 30 à 36 fr.

Les mêmes, édition *Variorum* de Schrevelius, *Lugd. Batav.*, 1670, *in*-8.°, 12 à 15 fr. — Les mêmes, autre édition *Variorum* de L. Smids, *Amstelod.*, 1701, *in*-8.°, fig., 20 à 24 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parisiis*, *Robustel* ou *Barbou*, 1754, 2 *vol. in*-12, 10 à 12 fr.; en pap. de Hollande, 15 à 18 fr.

Les mêmes, trad. en français, avec le texte, *Paphos* (*Paris*), 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

JUVÉNAL, Satyres, texte latin, réuni à Perse, édition *ad usum*, *Parisiis*, 1684, *in*-4.°, 20 à 24 fr.

Les mêmes, *mediol.*, L. *Mussi*, 1807, *in*-fol., 50 à 60 f.

Le Juvénal seul, texte latin, édition d'Hennin, *Ultrajecti*, 1685, *in*-4.°, 18 à 20 fr.; et en gr. pap. (prix de fantaisie), 408 fr. chez M. Caillard, en 1810, et 420 fr. chez M. de Cotte, en 1804.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, de M. Achaintre, *Parisiis*, *F. Didot*, 1810, 2 *vol. in*-8.°, fig., 16 à 18 fr.; en pap. vélin, 30 à 36 fr.

Les mêmes, trad. en français par M. Dusaulx, *Paris*, *imprim. de Didot* j.e, 1796, 2 *vol. gr. in*-4.°, pap. vél., fig., 40 à 50 fr.; et format *in-fol.*, 70 à 90 fr.

Les mêmes, même traduction, *Paris*, 1770, *in*-8.°, 5 à 6 fr.; seconde édition, *Paris*, 1782, 2 *parties in*-8.°, 9 à 10 fr.; et troisième édition, *Paris*, an XII (1803), 2 *vol. in*-8.°, 10 à 12 fr.; le double en pap. vélin.

Les mêmes, trad. en vers français, par M. Raoul, *Meaux*, 1810, 2 *vol. in*-8.°, 8 fr.

PERSE, Satyres, texte latin, édition *Variorum*, donnée par M. Achaintre, avec les fragmens de Lucilius et la satyre de Sulpicia, *Parisiis*, *Firmin Didot*, 1812, *in*-8.°, 7 à 8 fr.; pap. vélin, 16 fr.

Les mêmes, trad. en français par Le Monnier, avec le texte, *Paris*, 1771, *in*-8.°, 4 à 5 fr.; pap. de Holl., 8 à 12 fr.

Les mêmes, trad. en français, par Sélis, *Paris*, 1776, *in*-8.°, 5 à 6 fr.; pap. fin, 7 à 8 fr.

Les mêmes, trad. en vers français, par M. Raoul, *Meaux*, 1812, *in*-8.°, 4 fr.

CLOTILDE DE SURVILLE, ses POÉSIES, publiées par M. Vanderbourg, *Paris*, an XI—1803, *in*-8.°, fig., 4 fr., et en pap. vélin, 10 à 12 fr.

Les mêmes, *Paris*, 1804, *in*-18, 2 fr. 50 cent.

Nota. On a tiré 4 exempl. sur VÉLIN, en 2 *vol. in*-12.

MALHERBE, ses POÉSIES, *Paris*, *Barbou*, 1757, *in*-8.°, 6 à 8 fr.; pap. fort, 12 à 15 fr.; pap. de Holl., 25 à 30 fr.

Les mêmes, édition de la Collection typographique, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1815, *in*-8.°, pap. vélin, 15 fr.; pap. fin, 7 fr. 50 cent; pap. ord., 4 fr. 50 cent.

BOILEAU, ses OEuvres, édition de Brossette, *Amsterdam*, 1718, 2 *vol. in-fol.*, avec fig. de B. Picard, 40 à 50 fr., et en gr. pap., si rare qu'on n'en a encore vu passer qu'un seul dans une vente, au prix de 2402 fr.

Les mêmes, *Amsterd.*, 1729, 2 *vol. in-fol.*, avec les mêmes fig., 20 à 24 fr.; et en gr. pap., 60 à 70 fr.

Les mêmes, *Amsterd.*, 1718, 2 *vol. in*-4.°, fig. de B. Picart, 12 à 15 fr.

Les mêmes, édition du Dauphin, *Paris, Fr. Amb. Didot l'aîné*, 1789, 2 *vol. gr. in*-4.°, tiré à 250 exempl., 60 à 70 fr.

Les mêmes, édition de Saint-Marc, *Paris*, 1747, 5 *vol. in*-8.°, fig., 60 à 70 fr.; pap. de Hollande, 100 à 150 fr.

Les mêmes, édition de Saint-Marc, *Amsterdam*, 1772, 5 *vol. in*-8.°, fig. d'après B. Picart (beaucoup d'exempl. portent au frontispice : *Paris, libraires associés*), 40 à 45 fr.; et pap. fort de Hollande, 80 à 90 fr.

Les mêmes, édition de M. Daunou, *Paris, stéréotype d'Herhan*, chez *Nicole et Renouard*, 1809, 3 *vol. in*-8.°, 18 fr.; et avec 7 belles grav. de Moreau j.e, qui se vendent séparément chez M. Renouard, 28 fr.; en pap. vélin, 30 fr., et avec les fig., 40 fr.

Nota. L'édition de M. Daunou a paru en même temps, format *in*-12, 3 *vol.*, 9 fr., et avec 9 fig., 12 fr.

Les mêmes, de la Collection typographique, Paris, *Didot l'aîné*, 1815, 3 *vol. in*-8.°, pap. vélin, 45 fr.; pap. fin, 22 fr. 50 cent., et pap. ord., 13 fr. 50 cent.

Les mêmes, de la Collection du Dauphin, Paris, *Didot l'aîné*, 1788, 3 *vol. in*-18, tiré à 500 exempl., 20 à 24 fr.

Nota. Le Boileau de la collection d'Artois, *Paris, Didot l'aîné*, 1788, 1 *vol. in*-18, 6 à 7 fr., et 150 à 200 fr. sur vélin. — Le Boileau avec les notes de Lebrun, *Paris*, 1808, *in*-8.°, portr. de Lebrun, 3 à 4 fr.

LA FONTAINE, Fables, Paris, 1755—59, 4 *vol. in-fol.*, fig. d'Oudry, gr. pap. de Hollande, 200 à 250 fr.; pap. impérial, 150 à 200 fr.; moyen pap. de

Hollande, 90 à 100 fr., et pap. ordinaire, 60 à 70 fr.

Les mêmes, Paris, P. *Didot l'aîné*, an x—1802, 2 *vol. gr. in-fol.*, pap. vélin, avec 12 jolies vignettes dessinées par Percier, imprim. à 250 exempl., dont 150, les fig. avec la lettre, 380 fr.; et 100 avec épreuves avant la lettre, 480 fr.

Les mêmes, pour l'éducation du Dauphin (avec la vie de La Fontaine par Naigeon), Paris, *F. Amb. Didot l'aîné*, 1788, *gr. in*-4.°, tiré à 250 exempl., 40 à 50 fr.

Les mêmes, édition gravée par Fessard pour les fig., et par Montuley pour le texte; Paris, 1765-75, 6 *vol. in*-8.°, 40 à 50 francs de premier tirage, et beaucoup moins quand les épreuves sont des second et troisième tirages.

Les mêmes, édit. du Dauphin, Paris, *Fr. Ambr. Didot*, 1789, 2 *vol. in*-8.°, tiré à 350 exempl., 25 à 30 fr.

Les mêmes, édition de la collection typographique, Paris, *Didot l'aîné*, 1813, 2 *vol. in*-8.°, 30 fr. pap. vélin, 15 fr. pap. fin, et 9 fr. pap. ordin.

Les mêmes, édit. de Lefèvre, Paris, 1814, 2 *vol. in*-8.°, avec portr. et 12 belles grav., 10 fr., et en pap. vélin, 18 à 20 fr.

Nota. Cette édition fait partie de celle des œuvres complètes de La Fontaine, *Paris, Lefèvre*, 1814, 6 *vol. in*-8.° avec 25 fig. d'après Moreau jeune.

Les mêmes, édition de M. Nodier, dédiée au Roi, Paris, *Émery*, 1817, 2 *vol. in*-8.°, fig.

Les mêmes, Paris, *Didot l'aîné*, 1787, 6 *vol. in*-18, avec les fig. de Simon et Coiny, papier vélin, 80 à 90 fr. La réimpression de 1796, 6 *vol. gr. in*-18, avec les mêmes fig., moins recherchée, il y a des ex. *in*-8.°, 50 à 70 fr.

Les mêmes, pour l'éducation du Dauphin, Paris, *Didot l'aîné*, 1787, 2 *vol. in*-18, tirés à 450 exempl., 30 à 36 fr.. La jolie édition de la collection de M. le comte d'Artois, Paris, *Didot l'aîné*, 1782, 2 *vol. in*-18, pap. fin, 12 à 15. fr.

J.-B. ROUSSEAU, œuvres choisies, édition pour l'éducation du Dauphin; Paris, *F. Amb. Didot*

l'aîné, 1790, *gr. in*-4.°, pap. vél., tiré à 250 exempl., 30 à 40 fr.

Les mêmes, édit. avec les notes de Lebrun, PARIS, *Buisson*, 1808, *in*-8.°, beau portr. de Lebrun, 3 fr.

Les mêmes, dans les œuvres complètes (édition de l'abbé Seguy), *Bruxelles* (PARIS, *Didot*), 1743, 3 *vol. gr. in*-4.°, 30 à 36 fr. Cette édition est purgée des épigrammes libres. Les mêmes œuvres complètes, PARIS, 1796, 4 *vol. in*-8.°, fig. de Lafitte, 20 à 24 fr.

DESHOULIÈRES, ses POÉSIES, PARIS, an VII-1799, 2 *vol. in*-8.°, *portr.*, prix 7 à 9 fr.; pap. vél., 15 à 18 fr.

CHAULIEU, ses POÉSIES, PARIS, 1774, 2 *vol. in*-8.°, 7 à 9 fr.; pap. de Hollande, 18 à 20 fr.

RACINE fils, poëme de LA RELIGION et de LA GRACE; PARIS, *Coignard*, 1742, 2 *parties en 1 vol. in*-8.°, fig., 5 à 6 fr.

Nota. Le nom de l'auteur est sur le frontispice; je fais cette observation, parce que M. Brunet, dans son estimable *Manuel du Libraire*, dit : « Cette belle édition ne porte pas le nom de l'auteur. » Il y auroit donc des exempl. avec frontispices différens. Le mien porte : « Par M. Racine, de l'académie des inscriptions et belles-lettres. »

Les œuvres complètes de Racine fils ont été publiées, *Paris, Le Normant*, 1808, 6 *vol. in*-8.°, portrait, 36 fr., et pap. vélin, 72 fr.

VOLTAIRE, POÉSIES FUGITIVES; PARIS, *stéréotype d'Herhan, chez Nicole et Renouard*, 3 *vol. in*-8.°, pap. vélin, 21 fr.; pap. ordin., 15 fr.

Nota. Ces 3 vol. renferment, 1.° des épîtres, stances et odes; 2.° des poëmes et discours en vers; 3.° des contes en vers, satyres et poésies diverses.

GRESSET, ses ŒUVRES, PARIS, *Renouard*, 1811, 3 *vol. in*-8.°, avec 9 grav. de Moreau jeune; papier ordin. 22 fr.; pap. vélin, 39 fr.; et fig. avant la lettre, 45 fr.

Les mêmes, édition de M. Fayolle; PARIS, 1803, 3 *vol. in*-18, fig., 6 à 7 fr.; pap. vélin, 10 à 12 fr.; gr. pap. vélin, 15 à 18 fr.

BERNARD, ses POÉSIES; PARIS, *Didot l'aîné*; 1797, *gr. in*-4.°, fig., pap. vélin, 36 à 45 fr.

Les mêmes, PARIS, *Didot jeune*, 1795, *gr. in*-8°. fig. pap. vélin, 6 à 7 fr.; et avec l'opéra de Castor et Pollux, qui n'est que dans 35 exempl., 12 à 15 fr.

BERNIS, la RELIGION VENGÉE, poëme; PARME, *Bodoni*, 1795, *gr. in*-4.°, 15 à 18 fr. Autre édition, même imprimeur, *pet. in-fol.*, 20 à 25 fr. Autre édition de Bodoni, *pet. in*-8.°, 5 à 6 fr.

Le même poëme, dans les œuvres de l'auteur, PARIS, *imprim. de Didot l'aîné*, 1797, *in*-8.°, papier vélin, 9 à 10 fr.

FLORIAN, ses ŒUVRES; PARIS, *imprimerie de Didot l'aîné*, 1784-1799, 12 *vol. in*-8.°

Nota. Voici le détail des différens ouvrages qui composent cette collection : *Galatée*, 1784, 1 *vol.*; *Numa*, 1786, 1 *vol.*— *Estelle*, impr. de Monsieur, 1788, 1 *vol.*—Théâtre, 1790, 2 *vol.* — *Gonzalve de Cordoue*, 1791, 2 *vol.* — *Nouvelles*, 1792, 1 *vol.* *Fables*, 1792, 1 *vol.* — *Don Quichotte*, 1799, 3 *vol.* Ces 12 vol. ont été suivis de *Guillaume Tell*, Paris, impr. de Guilleminet, an x (1800), 1 *vol.*; et d'*Eliezer* et *Nephtali*, même impr., 1 *vol.* En tout 14 *vol.*, 50 à 60 fr.; et en papier vélin, 100 à 120 fr.

Les mêmes, PARIS, *Dufart*, 1805, 8 *vol. in*-8.°, fig. auxquels on peut joindre 5 *vol.* d'œuvres posthumes, 40 à 50 fr., et le double en papier vélin.

Les mêmes, PARIS, *de l'imprim. de Didot l'aîné*, 1784-1807, 24 *vol. in*-18, fig., 60 à 75 fr.; plus du double en papier vélin.

Nota. Les 4 derniers vol. renfermant *Guillaume Tell*,—*Eliézer et Nephtali*,—*Les nouveaux mélanges* et la *Jeunesse de Florian*, ne sortent pas des presses de M. Didot.

Parmi les nombreuses réimpressions des œuvres de Florian, on distingue celle de M. Renouard, *Paris*, 1812, 16 *vol. in*-18. L'édition de M. Guillaume est en 24 *vol. in*-18.

Galatée, PARIS, *Defer de Maisonneuve*, 1793, *gr. in*-4.°, fig. en couleurs, 12 à 15 fr.; et en papier vélin, 20 à 25 fr.

La même, PARIS, *Didot l'aîné*, 1784, *in*-8.°, 5 à 6 fr.

SAINT-LAMBERT, les SAISONS. PARIS, *imprim. de P. Didot l'aîné*, 1796, *gr. in*-4.°, fig., pap. vélin, 36 à 40 fr.; avec les fig. avant la lettre, 45 à 50 fr.

Les mêmes, PARIS, *Didot jeune*, 1795, *gr. in*-8.°, pap. vél., fig. de Lebarbier, 9 à 10 fr.; et avant la lettre, 12 à 15 fr.

Les mêmes, *Amsterdam* (PARIS), 1775, *in*-8.°, fig., 5 à 6 fr., gr. pap., 10 à 12 fr.

DELILLE, ses OEUVRES, PARIS, 1770-1812, 17 *vol. in*-4.° ou 18 *vol. in*-8.°, ou 19 *vol. in*-18; ces différens formats avec fig.

Nota. Voici le détail des divers ouvrages qui composent cette collection, et que nous classons par date d'impression :

Les Géorgiques, *Paris*, 1770, *in* 8.°, fig., 8 à 9 f. Pour les autres éditions de cet ouvrage, voyez VIRGILE, pag. 227.

Les Jardins, *Paris, impr. de Fr. Ambr. Didot l'aîné*, 1782, *gr. in*-4.°, 9 à 10 fr. — Les mêmes, édition augmentée, *Paris, Didot l'aîné, an* IX (1801), *in*-8.°, fig., 4 fr.; pap. vélin, 10 à 12 fr., format *in*-18, fig., 4 fr., et pap. vélin, 6 à 8 fr.

L'Homme des champs, en IV chants, *Strasbourg*, an X, 1802, *gr. in*-4.°, pap. vélin, 40 à 50 fr. Il faut ajouter à cette édition les *variantes, Paris*, 1805, *in*-4.° — Le même ouvrage, *Paris, impr. de Didot l'aîné*, 1805, *in*-8.°, avec 5 fig., 6 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr.; avec 13 fig., 18 à 24 fr.; et format *in*-18, 3 fr.; pap. vélin, 6 à 8 fr. Il y a une nouvelle édition de ce dernier format, donnée en 1814.

La Pitié, en 4 chants, avec le dithyrambe sur l'immortalité de l'ame; *Paris, Giguet, an* X-1802, *gr. in*-4.°, pap. vélin avec 6 fig., 40 à 60 fr. — Le même ouvrage, *gr. in*-8.°, fig., 6 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr.; *in*-18, 3 fr.; pap. vélin, 6 à 8 fr. Il en existe une superbe édition très augmentée, *Paris*, 1805, *in*-4.°, avec une magnifique gravure représentant Louis XVI dans sa dernière entrevue avec sa famille; les quatre autres gravures sont ordinaires, 60 à 80 fr.

Le Paradis perdu. Voyez MILTON, pag. 231.

L'Enéide. Voyez VIRGILE, pag. 227.

Les Bucoliques, trad. par M. de Langeac. Voyez Virgile, page 227.

L'imagination, en VII chants; *Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné*, 2 *vol. gr. in*-4.°, pap. vélin, 2 fig., 80 à 120 fr. Le même poëme, 2 *vol. in*-8.°, 2 fig., 10 à 12 fr.; pap. vélin, avec 6 fig., 20 à 30 fr.; nouvelle édition augmentée, 1815, 2 *vol. in*-8.° Le même ouvrage *in*-18, 2 fig., 6 à 7 fr.; et avec 4 fig., pap. vél., 12 à 15 f.; nouvelle édition, 1816, 2 *vol. in*-18.

Les poésies fugitives, avec le passage du Saint-Gothard, *Paris*, 1807, *gr. in*-4.°, avec 2 fig., 40 à 60 fr. Les mêmes, *in*-8.°, 3 fig., 6 à 7 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr. Les mêmes, *in*-18, 2 fig., 3 à 4 fr.; pap. vélin, 6 à 8 fr.

Les trois règnes de la nature, en VIII chants; *Paris*, 1808, 2 *vol. gr. in*-4.°, 80 à 120 fr. Les mêmes, 2 *vol. in*-8.°, 2 fig., 10 à 12 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr. Les mêmes, *in*-18, 6 à 7 fr.; pap. vélin, 12 à 15 fr.

La conversation, en III chants; *Paris*, 1812, *in*-8.°, avec

3 fig., 5 à 6 fr.; pap. vélin, 10 à 12 fr. Les mêmes, *in*-18, 3 fr. Le départ d'Eden, *Paris, Didot l'aîné*, 1816, *gr. in*-18, 3 à 4 fr.

DEMOUSTIER, ses OEUVRES, Lettres sur la Mythologie; PARIS, *Renouard*, 1809, 6 *parties en* 3 *vol. in*-8°., avec 37 fig. *de Moreau jeune*, 24 fr.; pap. vél. 40 à 45 fr. Les mêmes, PARIS, 1809, 6 *parties en* 3 *vol. in*-18, avec 37 fig. de *Moreau jeune*, 12 à 15 fr.; format *in*-12, 15 à 20 fr.; et pap. vélin, 25 à 30 fr. Cours de morale, Consolations, poëmes et théâtre, PARIS, *Renouard*, 1803, 2 *vol. in*-8.°, 12 fr.; pap. vélin, avec 6 portraits, 24 à 30 fr. Les mêmes, 5 *vol. in*-12, pap. vélin, 15 à 18 fr.; les mêmes 5 *vol. in*-18, 6 francs.

POPE, ESSAI SUR L'HOMME, édit. en 5 langues (angl., latin., ital., franç. et allemande) (publ. par Schweighaüser), *Strasbourg*, 1772, *in*-8°., 4 à 5 fr. Le même ouvrage (en 5 langues), PARME, *Bodoni*, 1801, *in*-4.°, 15 à 20 francs. Le même ouvrage traduit en français par M. de Fontanes; PARIS, 1783, *in*-8°. Le même ouvrage avec l'essai sur la critique, trad. en vers par Duresnel, etc., dern. édit. (dans les chefs-d'œuvre de Pope), PARIS, 1788, 1 *vol. in*-18.

Nota. M. de Silhouette a donné une traduction en prose de ces deux derniers ouvrages; *Lausanne*, 1745, *gr. in*-4.°, fig., 5 à 6 fr. On les retrouve dans les œuvres complètes de Pope, trad. en français et publiées par l'abbé de la Porte, *Paris*, 1779, 8 *vol. in*-8.°, 30 à 40 fr. La nouvelle édition de 1796, 8 *vol. in*-8.°, est bien inférieure à la précédente.

THOMPSON, les SAISONS, texte anglais, *London*, 1793, *gr. in*-8.°, fig., 12 à 15 fr.

Le même ouvrage trad. en français (par Mme. Bontems), PARIS, *Didot* j.^e^, 1796, *gr. in*-8.°, pap. vélin, 7 à 8 fr.

Le même, trad. par M. de Leuze, PARIS, 1801, *in*-8.°, fig., 5 fr.; ou 1806, *gr. in*-18, fig.

YOUNG, ses NUITS, etc., texte anglais, *London*, 1802, *gr. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr.

Les mêmes et autres œuvres, trad. en français par Le Tourneur, PARIS, 1769, 4 *vol. in*-8.°, fig., 12 à 15 fr.

Les mêmes, PARIS, 1809, 2 *vol. in*-8.°, 7 à 8 fr.

GESSNER, ses Œuvres trad. de l'allemand (par Huber, Meister, et l'abbé Bruté de Loirelle), Paris, 1786—93, 3 *vol. gr. in*-4.°, fig. de Le Barbier, 50 à 60 fr., et format *in-fol.*, 100 à 150 fr.

Les mêmes, Paris, *Renouard*, 1799, 4 *vol. in*-8°, pap. vélin, avec 51 belles fig. de Moreau jeune, 60 à 72 fr.; gr. pap., 100 à 120 fr.

La Mort d'Abel, trad. (par Huber), Paris, *Defer de Maisonneuve*, 1793, *très gr. in*-4.°, fig. en couleurs, 12 à 15 fr., et en pap. vélin, 20 à 25 fr.

La même, Paris, *Renouard*, 1802, *in*-18, avec 6 grav. de Moreau j.e, 2 fr., et pap. fin, avec 16 gravures, 6 fr.

BERQUIN, ses Idylles, Paris, 1774, 2 parties *in*-16, avec 25 grav., 8 à 9 fr.

Les mêmes, avec les Romances, Paris, *Renouard*, 1803, *in*-18, avec 40 gravures, 6 fr.; et format *in*-12, pap. vélin, 12 fr. — Dans les œuvres complètes, *Paris, Renouard*, 1803, 20 *vol. in*-18, avec 18 fig., 25 fr.; avec 212 fig., 45 fr.; et en pap. vél. 17 *vol. in*-12, avec les 212 fig., 108 fr.

CICÉRON, ses Lettres, texte latin, édition *ad usum Delphini*, donnée par Philibert Quartier; Parisiis, 1685, *in*-4.°, 12 à 15 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, 1.° ad familiares, edente Grævio, *Amstelod.*, 1677 ou 1693, 2 *vol. in*-8.°, 20 à 25 fr. — 2.° ad Atticum, edente Grævio, *Amstelod.*, 1684, 20 à 25 fr. — 3.° ad Quintum fratrem et ad Brutum, *Hagae-Comitum*, 1725, *in*-8.°, 12 à 15 fr.

Les mêmes, complètes, trad. par Prévost et Mongault, édition de Goujon, Paris, 1801, 12 *vol. in*-8.°, 36 à 48 fr.

Les mêmes, Lettres familières, trad. par Prévost, avec le texte, Paris, *Didot*, 1745, 5 *vol. in*-12, 30 à 36 fr. — Les lettres à Atticus, trad. par Nic. Hubert de Montgault, Paris, 1738, 6 *vol. in*-12, 24 à 30 fr. — Les lettres à Brutus, Paris, *Didot*, 1744, *in*-12, 5 à 6 fr. — Lettres à Quintus, trad. par Le Deist de Botidoux, Paris, 1813, *in*-12, 3 fr.

Nota. Les autres éditions des Lettres de Cicéron, traduites, sont au prix ordinaire de 3 fr. le *vol.*

PLINE le jeune, ses LETTRES, édition *Diversorum*, texte latin, *Amstelodami*, 1734, *in*-4.°, 18 à 20 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, donnée par Joh. Veenhusius, *Lugd. Batav.*, 1669, *in*-8.°, 20 à 24 fr.

Les mêmes, texte latin, édition de Gierig, *Lipsiae*, 1800, 2 *vol. in*-8.°, 15 à 18 fr.

Les mêmes (et le Panégyrique), trad. en français par De Sacy, avec le texte, PARIS, 1809, 3 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

Les mêmes, même trad., PARIS, *Barbou*, 1773, 2 *vol. pet. in*-12, 6 à 7 fr., sans le panégyrique; et PARIS, 1808, 3 *vol. in*-12, avec le panégyrique et le texte, 9 à 12 fr.

SEVIGNÉ, ses LETTRES, édition de M. de Grouvelle, PARIS, *Bossange*, 1805, 8 *vol. in*-8.°, avec 2 portraits, pap. ordinaire, 50 à 60 fr.; pap. fin, 70 à 80 fr.; et pap. vélin, 100 à 120 fr.

Nota. On peut ajouter à cette belle édition, 20 portraits des personnages les plus célèbres dont il est parlé dans ces lettres; ces portraits se trouvent chez M. Renouard.

Dès-lors on a publié chez Klostermann fils, des *Lettres inédites* de Mad.e de Sévigné, *Paris*, 1814, *in*-8.° On trouve en tête de ce volume des détails intéressans sur les ancêtres, le lieu de naissance, les possessions et les descendans de Mad.e de Sévigné, par M. Girault, membre de l'académie de Dijon et de plusieurs autres sociétés savantes.

Les mêmes, PARIS, *Bossange*, 1805, 11 *vol. in*-12, 36 à 40 fr.

Les mêmes, édition de M. de Vauxcelles, PARIS, *Bossange*, 1801, 10 *vol. in*-12, 25 à 30 fr.

VOLTAIRE, choix de ses LETTRES dans ses œuvres complètes.

Nota. La correspondance occupe 18 vol. dans les éditions en 70 *vol. in*-8.°, et seulement 9 *vol.* dans l'édition de Palissot, *Paris*, 1792 et et suiv., 55 *vol. in*-8.°

CERVANTES, DON QUICHOTTE, texte espagnol, *Madrid*, *vidua Ibarra*, 1787, 6 *vol. in*-8.°, fig., 30 à 36 fr.

Le même, trad. en français (par Filleau de Saint-

Martin), Paris, 1798, 4 *vol. in*-8.°, fig., 15 à 20 fr.

Le même, *Amsterdam*, *Arkstée*, 1768, 6 *vol.* pour Don Quichotte, et 2 *vol.* pour les nouvelles, avec les fig. de Folkema et Fokke; les 8 *vol. in*-12, 30 à 36 fr.

Le même, trad. et abrégé par Florian, Paris, *Didot l'aîné*, 1799, 3 *vol. in*-8.°, fig., 18 fr., et pap. vél., 36 fr.; et 6 *vol. in*-18, fig., 15 à 18 fr., et le double en pap. vélin. Les Nouvelles de Cervantes, trad. par Lefebvre de Villeneuve, Paris, 1775, 2 *vol. in*-8.°, fig., 10 à 12 fr.

FOE, Robinson, texte anglais, *London*, *Stockdal*, 1790, 3 *vol. in*-8.°, fig., pap. vélin, 30 à 36 fr.

Le même, trad. en français (par Griffet de la Baume); *Paris*, *Panckoucke*, 1800, 3 *vol. gr. in*-8.°, 15 à 18 fr., et en pap. vélin, 24 fr.

Le même, trad. (par Saint Hyacinthe et Van-Essen), *Amsterdam*, 1720 et 1721, 3 *vol. in*-12, fig., 8 à 16 fr.

LE SAGE, Gilblas, *Paris*, *Didot* j.e, an III — 1794, 4 *vol. in*-8.°, avec 100 grav., 30 à 36 fr.

Le même, *Londres*, 1809, 4 *vol. gr. in*-8.°, avec 24 fig. exécutées d'après les dessins de Smirke, 125 à 140 fr., et *in*-4.°, 200 à 240 fr.

Le même, *Paris*, 1747, 4 *vol. in*-12, fig., 10 à 15 fr.

Le même, *Paris*, 1798, 6 *vol. in*-18, fig., 9 à 10 fr.

FIELDING, Tom-Jones, texte anglais, *London*, 1769, 4 *vol. in*-12, 12 à 15 fr.

Le même, trad. en français par De La Place, *Paris*, 1767, 4 *vol. in*-12, 8 à 10 fr.

Nota. La même traduction, mais abrégée, dans la collection des romans et contes imités de l'anglois, par de la Place. *Paris*, 1788, 8 *vol. in*-8.°, fig. Voy. les *tom.* 5 et 6.

Le même ouvrage, traduction plus exacte, par M. Cheron, *Paris*, 1804, 6 *vol. in*-12, 12 à 15 fr.

RICHARDSON, CLARISSE HARLOWE, texte anglais, *London*, 1774, 8 *vol. in*-8.°, 40 à 50 fr.

Le même ouvrage, trad. en français par Le Tourneur, *Genève*, *Barde*, 1785, 10 *vol. in*-8.°, fig. de Chodowiesky, 45 à 50 fr.; et gr. pap., 70 à 80 fr.

Nota. La même traduction a été imprimée en 14 vol. petit format *in*-16 ou *in*-18, 15 à 20 fr. La traduction de l'abbé Prévost, imprimée en 7 *vol. in*-12 ou 11 *vol. in*-18, est abrégée.

HAMILTON, ses ŒUVRES, *Paris*, *Renouard*, 1812, 3 *vol. in*-8.°, belles fig. de Moreau jeune, 30 fr.; pap. vélin, 60 fr.

Les mêmes, *Paris*, *Renouard*, 1813, 5 *vol. in*-18, 8 fr. 50 c., et pap. vélin, 16 fr.

Nota. Nous ne citerons pas un plus grand nombre de romans; nous avons rapporté les principaux, ayant eu soin de désigner les plus belles éditions, et sur-tout celles qui sont enrichies de jolies gravures: cependant nous ne pouvons guère nous empêcher de dire un mot des grandes collections qui sont enrichies de gravures du même genre, d'après les dessins de Marillier, etc. Les principales sont: 1.° celle des œuvres de Le Sage (*Paris*) 1783, 15 *vol. in*-8.°; nouvelle édition, *Paris*, 1811, 16 *vol. in*-8.°; elles sont ordinairement jointes aux œuvres de l'abbé Prévost (publiées par Mayer), *Paris*, 1783—85, 39 *vol. in*-8.°; nouvelle édition, *Paris*, 1811, 39 *vol. in*-8.° Les 54 *vol.* 2 à 300 f., et le double en pap. de Hollande ou vélin. — 2.° Le cabinet des Fées (*Paris*), 1785—89, 41 *vol. in*-8.°, 120 à 160 fr.; moitié moins en format *in*-12. — 3.° Les Voyages imaginaires (*Paris*), 1787—89, 39 *vol. in*-8.°, 100 à 120 fr. — 4.° Les œuvres d'Arnaud-Baculard, *Paris*, 1770, 12 *vol. in*-8.°, 48 à 60 fr. — 5.° Celles de Tressan, *Paris*, 1787, 12 *vol. in*-8.° — 6.° De Caylus, *id.* etc. etc.

BOSSUET, DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, édition pour l'éducation du Dauphin, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1784, *gr. in*-4.°, pap. vélin, tiré à 200 exempl., 50 à 70 fr., et un quart en sus pour les exemplaires brochés.

Le même, pour l'éducation du Dauphin, *Paris*, *Didot l'aîné*, 1786, 2 *vol. in*-8.°, tiré à 350 exemplaires, 36 à 40 fr.

Le même, de la Collection typographique, *Paris*, P. *Didot l'aîné*, 1814, 2 *vol. in*-8.°, 30 fr. en pap. vélin, 15 fr. en pap. fin, et 9 fr. en pap. ordinaire.

Le même, pour l'éducation du Dauphin, *Paris*, 1784, 4 *vol. in*-18, tiré à 500 exempl., 30 à 36 fr.

Le même, avec la continuation jusqu'en 1661, *Paris*, *Renouard*, an XIV (1805—1806), 6 *vol. in*-18.

BARTHELEMY, VOYAGE D'ANACHARSIS, *Paris*, *Didot* j.e, an VII (1799), 7 *vol. gr. in*-4.°, et atlas *in-fol.*, pap. vélin, 200 à 250 fr.

Nota. L'édition de 1788, 5 *vol. in*-4.°, ou 7 *vol. in*-8.°, avec atlas *in*-4.°, et celle de 1789 ou 1790, 7 *vol. in*-8.°, ont un prix inférieur à celui des éditions de M. Didot jeune.

Le même, *Paris*, *Didot jeune*, an VII (1799), 7 *vol. in*-8.°, et *atlas in*-4.°, 80 à 90 fr.

Nota. On annonce en ce moment qu'une nouvelle édition, imprimée avec des caractères polyamatypes, 7 *vol. in*-8.°, est sous presse.

Le même, 7 *vol. in*-12, et 7 *vol. in*-18, et en outre une édition stéréotype, avec le même nombre de volumes.

HÉRODOTE, ses HISTOIRES, texte grec et latin, édition de Wesseling, *Amstelodami*, 1763, *gr. in-fol.*, 170 à 200 fr.

Les mêmes, texte grec et latin, édition de Reizius, *Oxonii*, *Bliss*, 1809, 3 *vol. gr. in*-8.°, 40 à 45 fr.

Les mêmes, trad. par M. Larcher, *Paris*, *Debure*, 1786, 7 *vol. in*-8.°, 40 à 50 fr., et en pap. de Hollande, 60 à 70 fr.

La même traduction, nouvelle édition, *Paris*, *Debure*, 1802, 9 *vol. in*-8.°, 60 fr., et format *in*-4.°, pap. vélin, 240 fr.

THUCYDIDE, HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE, texte grec et lat., édition de Ch.-And. Duker, *Amstelodami*, 1751, *gr. in-fol.*, 120 à 130 fr.

La même, texte gr. lat., édition de la société de Deux-Ponts, *Biponti*, 1788—89, 6 *vol. in*-8.°, 60 à 70 fr., et en pap. de Hollande, 150 à 200 fr.

La même, trad. en français par Charles Lévêque, *Paris*, 1795, 4 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.; et en format *in*-4.°, 25 à 30 fr.; et en gr. pap. vélin, 40 fr.

La même, texte grec, avec la trad. latine et française, par Gail, *Paris*, 1807, 12 *vol. in*-8.°, 42 fr.; et pap. vélin, 72 fr.; format *in*-4.°, 50 à 60 fr.; et pap. vélin, 100 fr.

XENOPHON, ses HISTOIRES, texte grec, édition de Schneider. *Lipsiae*, 1791, *in*-8.°, 9 fr., et en pap. fin, 12 fr.

Les mêmes, trad. par Larcher, *Paris*, 1778, 2 *vol. in*-12, 5 fr., et le double en pap. de Hollande.

Les œuvres complètes, trad. en français, avec le texte grec et la traduct. latine (de Leunclavius), édition de M. Gail, *Paris*, an V (1797—1809), 7 *vol. gr. in*-4.°, 50 à 60 fr.; le double en pap. vélin.

QUINTE-CURCE, HISTOIRE D'ALEXANDRE, avec les supplémens de Freinshemius, texte latin, édition de Michel Le Tellier, *ad usum Delphini*, *Parisiis*, 1678, *in*-4.°, 12 à 15 fr.

La même, texte latin, édition *Variorum*, donnée par Pitiscus, *Ultrajecti*, 1693, 1 *vol. in*-8.°, 18 à 20 fr.

La même, texte latin, *Parisiis*, *Barbou*, 1767, *in*-12, 5 à 6 fr.

La même, trad. en français par l'abbé Mignot, *Paris*, *imp. de Monsieur*, 1781, 2 *vol. in*-8.°, avec 2 cartes, 8 à 10 fr.

La même, trad. en français par Beauzée, *Paris*, 1781, 2 *vol. in*-12, 6 fr.

Nota. La traduction de Vaugelas, avec les supplémens trad. par Duryer, *Paris*, 1659, *in*-4.°, n'a quelque valeur qu'en gr. pap.. L'édition de *La Haye*, 1727, 2 *vol. in*-12, 5 à 6 fr.

TITE-LIVE, son HISTOIRE ROMAINE, texte latin, édition de Drakenborch, *Amstelodami*, 1738—46, 7 *vol. in*-4.°, 150 à 180 fr., et en grand pap., 400 à 500 fr.

La même, texte latin, édition *ad usum*, *Parisiis*, 1679—82, 6 *vol. in*-4.°, 80 à 90 fr.

La même, texte latin, édition de Crevier, *Parisiis*, *Quillau*, 1735—42, 6 *vol. in*-4.°, 60 à 80 fr.; en gr. pap., 120 à 140 fr.

La même, texte latin, édition *Variorum*, donnée par Jac. Gronovius, *Amstelodami*, *Daniel Elzevir*, 1679, 3 *vol. in*-8.°, 70 à 80 fr.

La même, texte latin, édition de J.-N. Lallemand, *Parisiis*, *Barbou*, 1775, 7 *vol. in*-12, 35 à 42 fr.

La même, trad. en français, avec les supplémens de Freinshemius, par Guérin, édition revue par Cosson, *Paris*, 1769—71, 10 *vol. in*-12, 20 à 30 fr.

La même, trad. en français par MM. Dureau de La Malle et Noël, avec le texte, *Paris*, 1810 à 1812, 15 *vol. in*-8.°, 75 à 90 fr.; pap. vélin, 180 fr.

CÉSAR, ses COMMENTAIRES, texte latin, édition de Clarke, *Londini*, *Tonson*, 1712, *gr. in-fol.*, avec 87 pl., 250 à 300 fr.; et en gr. pap., 5 à 600 fr., et souvent beaucoup plus.

Nota. Il arrive quelquefois que la grande planche n.° 42, représentant un taureau sauvage dont il est parlé pag. 135 du texte, manque; cela ôte de la valeur à l'exemplaire.

Les mêmes, texte latin, édition *ad usum*, *Lutetiae Parisiorum*, 1678, *in*-4.°, 20 à 24 fr.

Les mêmes, texte latin, *Variorum*, de Grævius, *Lugd. Batav.*, 1713, 2 *tom.* en 1 *vol. in*-8.°, 20 à 25 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parisiis*, *Barbou*, 1755, 2 *vol. in*-12, 10 à 15 fr., et en pap. fin, 15 à 20 fr.

Les mêmes, trad. en français par Perrot d'Ablancourt (revus par Le Mascrier), avec une carte de Danville, *Amsterd.*, 1763, 2 *vol. in*-12, 6 à 7 fr.

La même trad., revue par De Wailly, *Paris*, *Barbou*, 1766 ou 1775, 2 *vol. in*-12, 6 fr.

Les mêmes, traduct. nouvelle par M. Le Deist De Botidoux, *Paris*, 1809, 5 *vol. in*-8.°, cartes, 25 à 30 fr.

Les mêmes, trad. par M. de Toulongeon, *Paris*, 1813, 2 *vol. in*-18, 4 à 5 fr.

SALLUSTE, CATILINA et JUGURTHA, texte latin, édition *ad usum*, *Parisiis*, *Leonard*, 1674, *in*-4.°; réimpression, 1726, *in*-4.°, 10 à 12 fr.

Les mêmes, texte latin, édition d'Havercamp, *Amstelod.*, 1742, 2 *vol. in*-4.°, 40 à 45 fr., et en gr. pap., 60 à 80 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parmae*, *Bodoni*, 1799, 2 *vol. très gr. in*-4.°, 100 fr., et en pap. vélin, 150 fr.

Les mêmes, texte latin, édition *Variorum*, *Amstelodami*, 1690, *in*-8.°, 18 à 20 fr.

Les mêmes, texte latin, édition de Philippe, *Lutetiae Parisior.*, *David*, 1744, ou *Barbou*, 1754, *in*-12, 6 fr.; réimpression de *Barbou*, 1761, ou 1774, *in*-12, même prix.

Les mêmes, trad. en français par Dotteville, *Paris*, 1769, *in*-12, 3 fr. — Par Beauzée, 1775, ou 1788, *in*-12, 3 fr.

Les mêmes, trad. en français par Dureau de La Malle, *Paris*, 1808, *in*-8.°, 5 à 6 fr.; le double en pap. vélin; ou 2 *vol. in*-12, 5 fr.

Les mêmes, etc., sous le titre d'Histoire de la république romaine dans le cours du VII.e siècle, par Salluste, partie trad., partie rétablie (par le président de Brosses), sur les fragmens de Salluste; *Dijon*, 1777, 3 *vol. gr. in*-4.°, fig., 30 à 36 fr.

Nota. Un supplément de 76 pag. publié après la mort de M. de Brosses, doit être à la fin du 3.e volume. Il a pour titre : *Sallustii Crispi historiarum fragmenta ut in editione gallicâ ordinantur.* Les fragmens des V livres tiennent 42 pages, et l'*index fragmentorum*, sous une nouvelle pagination, en occupe 34.

Les mêmes, trad. en espagnol par l'Infant don Gabriël, *Madrid*, *Ibarra*, 1772, *in-fol.*, fig., 100 à 150 fr., et moins quand le papier est mélangé, blanc et azuré.

TACITE, ses Œuvres, texte latin, édition de G. Brotier, *Parisiis*, 1771, 4 *vol. gr. in*-4.°, cartes, 70 à 90 fr.; et en gr. pap., format *pet. in-fol.*, 6 à 700 fr.

Les mêmes, édition *ad usum*, par Pichon, *Parisiis*, 1682—87; 4 *vol. in*-4.°, 90 à 100 fr.

Les mêmes, édition *Variorum*, par Gronovius, *Amstelodami*, *D. Elzevirius*, 1672—73, 2 *vol. in*-8.°, 40 à 45 fr.

Les mêmes, édition de Lallemand, *Parisiis*, *Barbou*, 1760, 3 *vol. in*-12, 18 à 24 fr.

Les mêmes, trad. en français par La Bletterie et Dotteville, *Paris*, 1799, 7 *vol. in*-8.°, 28 à 35 fr., et en gr. pap. vélin, le double. Les éditions de la même traduction, en 7 *vol. in*-12, de 1774 à 1780, et celle de 1788, valent 15 à 21 fr.

Les mêmes, trad. par M. Dureau de La Malle, *Paris*, 1808, 5 *vol. in*-8.°, 25 à 30 fr., et le double

en pap. vélin. La 1.re édition est de 1790, 3 *vol. in*-8.° sans le texte.

Les mêmes, trad. par M. Gallon de La Bastide, *Paris*, 1812, 3 *vol. in*-12, 15 à 18 fr.

VERTOT, Révolutions romaines, *Dijon*, *Causse*, *à Paris*, *chez Renouard* (1), 1796, 4 *vol. in*-8.°, pap. vélin, 30 fr., et le double en gr. papier vélin.

MONTESQUIEU, Grandeur et décadence des Romains, *Dijon*, *Causse*, etc., 1795, 2 *vol. in*-8.°, pap. vélin, 9 fr., et gr. pap. vélin, 18 fr.

SAINT-ÉVREMONT, Génie du peuple romain, *Dijon*, *Causse*, etc., 1795, *in*-8.°, pap. vélin, 5 fr.; gr. pap. vélin, 9 fr.

SAINT-RÉAL, Conjuration de Venise — et Conjuration des Gracques, *Dijon*, *Causse*, etc., 1795, *petit in-fol.*, tiré à 65 exempl., pap. vélin, 50 à 60 fr.

---

(1) M. Renouard a publié un grand nombre d'éditions recherchées à juste titre pour leur élégance, leur correction, la beauté du papier et la richesse des gravures qui en ornent la plupart; voici une petite récapitulation des principales. — Lucani Pharsalia, 1795, *in-fol.*, 212 exempl. — Saint-Réal, Conjuration des Espagnols et celle des Gracques, 1795, *pet. in-fol.*, 65 exempl. — Faerni Fabulæ, 1793, *in*-4.°, 100 exempl. — Cicéro de officiis, 1796, *in*-4.°, 163 exempl. — Fontenelle, les Mondes, 1794, *in*-8.° — Franklin, Opuscules, 1795, *in*-8.° — Gessner, ses œuvres, 1795, 4 *vol. in*-8.° Les mêmes, 1799, 4 *vol. in*-8.° — Vertot, Révolutions romaines, 1796, 4 *vol. in*-8.°; Révol. de Suède, 1795, 2 *vol. in*-8.°; Révol. de Portugal, 1795, 1 *vol. in*-8.° — Montesquieu, grandeur et décadence des Romains, 1795, 2 *vol. in*-8.° — Saint-Évremont, Réflexions sur le génie du peuple romain, 1795, in-8.° — Marc-Aurèle, pensées, 1796, *in*-8.° — Renouard, Annales des Aldes, 1803, 3 *vol. in*-8.° — Massillon, œuvres, 1810, 13 *vol. in*-8.°; Petit carême, *in*-8.°; Morceaux choisis, *in*-8.° — Gresset, ses œuvres, 1811, 3 *vol. in*-8.° — Hamilton, 1812, 3 *vol. in*-8.° — Péréfixe, Histoire de Henri IV, 1816, *in*-8.° — Demoustier, ses œuvres, 8 *vol. in*-8.° — L'île imaginaire, *in*-12. — La princesse de Montpensier, *in*-12. — Owen, épigrammata, 1794, 2 *vol. in*-12. — Carmina Ethica, 1795, *in*-12. — Collection de Classiques latins, 16 *vol.*

VERTOT, Révolutions de Portugal, *Dijon*, *Causse*, etc., 1795, *in*-8.°, 6 à 8 fr.; le double en pap. vélin.

VERTOT, Révolutions de Suède, *Dijon*, *Causse*, etc., 1795, 2 *vol. in*-8.°, 15 à 16 fr.; le double en pap. vélin.

VOLTAIRE, Histoire de Charles XII, *Paris*, *stéréotype d'Herhan*, *chez Renouard et Nicole*, 1808, *in*-8.°, 5 fr., et pap. vélin, 7 fr. 50 c.

PLUTARQUE, Vies des hommes illustres, voyez page 213.

DIOGÈNE-LAERCE, Vies des philosophes, texte grec et version latine, *Amstelodami*, 1692, 2 *vol. in*-4.°, fig., 40 à 50 fr.; et en gr. pap., 140 à 160 fr.

Les mêmes, édition de Longolius, *Curiae-Regnitianae*, *Schultzius*, 1739, 2 *vol. in*-8.°, 12 à 15 fr.

---

in-18, contenant : Tacitus, de morib. germ. 1795, 1 *vol.* — Sallustius, opera, 1795, 2 *vol.*—Eutropius et Sextus Rufus, 1796, 1 *vol.* —Apuleius, Métamorphoses, 1796, 3 *vol.* — Ejusd. Psyches et Cupidinis amores; et Petronii Matrona Ephesiaca, 1796, 1 *vol.* — Pline le jeune, Panegyricus, 1796, 1 *vol.* — Cicero et P. Latro, 1796, 1 *vol.* — Cicéro, Cato major, 1796, 1 *vol.* — Cicéro, Lœlius et Paradoxa, 1796, 1 *vol.* — Cornelius-Nepos, 1796, 2 *vol.* — Petronius, Satyricon, 1797, 2 *vol.* — Et dans le même genre, Bossuet, Discours sur l'histoire universelle, 1796, 4 *vol.* Ces 20 vol. ont été tirés à 250 exempl. en pap. vélin, 20 en pap. de Hollande, et de plus 20 en gr. pap. vélin. — M. Renouard a encore publié un grand nombre d'autres éditions d'excellens auteurs, de format *in*-12 et *in*-18, qu'il seroit trop long de détailler ici. Ses collections d'estampes destinées à l'ornement des livres sont également recherchées; il a fait graver 75 portraits, pour *in*-18 et *in*-12; 44 pour *in*-8.° et *in*-4.°; 6 portraits en médaillons; 7 gravures pour Boileau, *in*-8.°; 9 pour Gresset, *in*-8.°; 31 pour Molière, *in*-8.°; 10 pour Crébillon, *in*-8.°; 51 pour Gessner, *in*-8.°; 26 pour Télémaque, *in*-8.°; 37 pour Demoustier; 148 pour Voltaire, *in*-8.°; et 13 pour Racine, *in*-8.° Je ne parle pas des collections *in*-18 et *in*-12, qui sont considérables. Il y a en ce moment 23 estampes sous le burin, pour la nouvelle édition de Corneille, *in*-8.°, 64 pour le Florian, etc., etc.

Les mêmes, trad. en français, *Amsterdam*, 1758, 3 *vol. in*-12, fig., 10 à 15 fr.

Les mêmes, trad. en français, *Paris*, 1796, 2 *vol. in*-8.°, 8 fr., et en pap. vélin, 16 fr.

CORNELIUS-NEPOS, VIES DES GRANDS CAPITAINES, édition *ad usum*, par Courtin, *Parisiis*, 1675, *in*-4.°, 9 à 12 fr.

Les mêmes, édit. *Variorum*, par Van Staveren, *Lugd. Bat.*, 1734, *in*-8.°, 12 à 15 fr. Nouv. édit. augmentée, 1773, *in*-8.°, 15 à 18 fr.

Les mêmes, texte latin, édit. d'Et. And. Philippe, *Lutetiae Parisior.*, *David*, 1745, *in*-12, *fig.*, 6 à 7 fr.; ou *Parisiis*, *Barbou*, 1767 ou 1784, *in*-12, 6 à 8 fr.

Les mêmes, texte latin, *Parmae*, *Bodoni*, 1799, *gr. in*-4.°, 40 à 50 fr., et le double en pap. vélin.

Les mêmes, texte latin, *Mediolani*, *L. Mussi*, 1807, *in-fol.*, tiré à 90 exempl., 50 à 60 fr.

Les mêmes, trad. en franç. par l'abbé Paul, *Paris*, *Barbou*, 1781, *in*-12, 3 fr.

Les mêmes, trad. par l'abbé Radonvilliers, *Paris*, 1807, *in*-8.°, 4 à 5 fr.

SUÉTONE, VIES DES CÉSARS, texte latin, édition *ad usum*, *Parisiis*, 1684, *in*-4.°, 20 à 30 fr.

Les mêmes, texte latin, édit. *Diversorum*, *Leovardiae*, *Halma*, 1714, 2 *vol. in*-4.°, fig., 30 à 40 fr., et en gr. pap., 60 à 80 fr.

Les mêmes, texte latin, édit. *Variorum*, de Samuel Pitiscus, *Trajecti ad Rhenum*, 1690, 2 *vol. in*-8.°, 30 à 36 fr.

Les mêmes, trad. en français par La Harpe, avec le texte, *Paris*, 1770, 2 *vol. in*-8°.—Seconde édition, *Paris*, 1805, 2 *vol. in*-8.°, fig., 12 à 15 fr.

Les mêmes, trad. par de Lisle de Sales, sous le nom d'Ophellot de la Pause, *Paris*, 1771, 4 *vol. in*-8.°, 15 à 20 fr.

Nous terminons ici la notice des ouvrages de choix dont nous avons cru devoir indiquer les meilleures édi-

tions ; nous pensons qu'il est à propos d'y joindre une liste de quelques ouvrages relatifs à la bibliographie ou connoissance des livres. Un amateur peut borner son choix à un petit nombre de volumes précieux en différens genres ; mais il ne doit pas pour cela ignorer qu'il existe encore une grande quantité d'autres ouvrages intéressans et curieux, soit par leur objet, soit par leur rareté, soit par leur exécution ; et ce n'est que dans des livres de bibliographie et dans des catalogues de riches bibliothèques, enrichis de notes, et des prix de vente, qu'il peut en prendre une connoissance exacte : voilà ce qui nous décide à indiquer ici quelques ouvrages sur la science bibliographique, quelques beaux catalogues, et quelques traités d'histoire littéraire.

Ouvrages relatifs à la connoissance des livres.

Dictionnaire raisonné de bibliologie, contenant l'explication des principaux termes relatifs à la bibliographie, à l'art typographique, à la diplomatique, aux langues, etc., etc. *Paris*, *Renouard*, 1802-04, 3 *vol. in*-8.°, *avec tableaux synoptiques de bibliologie.*

Bibliographie instructive, ou traité de la connoissance des livres rares et singuliers, etc., *Paris*, *Debure*, 1763-68, 7 *vol. in*-8.° (contenant 6140 articles). —Supplément à la Bibliographie instructive, ou catalogue des livres de M. Gaignat, *Paris*, *Debure*, 1769, 2 *vol. in*-8.° (3542 articles). —Table destinée à faciliter les recherches des livres anonymes dans la Bibliographie instructive, *Paris*, *Née de la Rochelle*, 1782, et avec un nouveau frontispice, 1793, 1 *vol. in*-8.°; (ces 10 *vol.* vont ordinairement ensemble).

Répertoire bibliographique universel, contenant la notice des Bibliographies spéciales, etc., *Paris*, *Renouard*, 1812, 1 *vol. in*-8.°

Dictionnaire bibliographique, choix du quinzième siècle, etc., par M. de la Serna Santander, *Bruxelles*, 1805-07, 3 *vol. gr. in*-8°. (N. *On peut y joindre :* Index librorum (DD. de Brienne) ab inventâ typographiâ ad annum 1500, à Fr. Xav. Laire, *Senonis*, 1791, 2 *vol. in*-8.° (1429 articles, dont 58 ont été retirés de la vente; le reste a produit la somme de 106,324 l. 19 s.)

Le Manuel du Libraire et de l'amateur de livres, contenant un nouveau dictionnaire bibliographique (1), etc., par M. Brunet, *Paris*, 1810, 3 *vol. in*-8.° (contenant 11,229 articles à la table). — Seconde édition, *Paris*, 1814, 4 *vol. in*-8.° (contenant 15,742 articles à la table).

Dictionnaire des Ouvrages anonymes et pseudonymes, par M. Barbier, *Paris*, 1806-1809, 4 *vol. in*-8.° (12,403 articles).

Catalogue des livres du duc de la Vallière (première partie contenant les livres les plus précieux), *Paris*, *Debure*, 1783, 3 *vol. in*-8.° avec les prix imprimés, (5668 articles, qui ont produit à la vente 464,677 f. 8 s.). — Même bibliothèque (seconde partie contenant les livres moins précieux), *Paris*, *Nyon l'aîné*, 1784, 6 *vol. in*-8°. (26,538 articles; ce qui fait pour la bibliothèque entière, 32,206 articles).

Bibliotheca Mapheei Pinelli à Jac. Morellio descripta, *Venetiis*, 1787, 6 *vol. gr. in*-8.° (12,563 articles, dont 7953 pour les Grecs et les Latins, 3908 pour les Italiens, 600 pour les Français, et 102 pour les Anglais, Hollandais, Allemands et Espagnols. Les manuscrits, compris dans les Latins, y étoient au nombre de 84).

Bibliotheca elegantissima Parisina (de M. Paris), *Paris*, *Laurent*, 1790, *in*-8.° (630 articles et 5 de supplément. — La même bibliothèque, *London*, *Edward*, 1791, 1 *vol. in*-8°.

Catalogue des livres de Mirabeau l'aîné, *Paris*, *Rozet et Belin junior*, 1791, 1 *vol. in*-8.° avec les prix imprimés (2854 articles, dont le dernier est la collection des *ad usum Delphini*, en 64 *vol. in*-4.°, tous reliés en maroq. rouge; ce seul article a été vendu 3250 francs). La bibliothèque de M. de Buffon faisoit partie de celle de Mirabeau.

Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Jos. Bancks,

(1) Il y a plusieurs autres Dictionnaires du même genre: 1.° Celui d'Osmont, *Paris*, 1768, 2 *vol. in*-8.° 2.° Celui de l'abbé Duclos et Cailleau, *Paris*, 1790, 3 *vol. in*-8.° — Supplément à ce Dictionnaire, par M. Brunet, *Paris*, 1802, 1 *vol. in*-8.° 3.° Celui de M. Fournier, *Paris*, 1805, *in*-8.° — Nouvelle édition, *Paris*, 1809, *in*-8.°

auctore Jona Dryander ; *Londini*, 1796-1800, 5 *vol. in*-8.°, *papier vélin* : (ce beau catalogue se vend de 70 à 90 fr.).

Catalogue des livres de M. Patu de Mello, *Paris*, *v.e Tillard*, 1800, 1 *vol. in*-8.° (1957 articles).

Catalogue des livres rares et précieux de M. Caillard, *Paris*, *Debure*, 1808, *in*-8.° tiré à 25 exempl. Réimpression, 1810, 1 *vol. in*-8.° (2650 articles, qui ont produit 52,844 fr. 85 c.).

Catalogue des livres de M. Firmin Didot, *Paris*, *Debure*, 1810, 1 *vol. in*-8.° (1018 articles).

Catalogue des livres de M. Chénier, *Paris*, *Bleuet*, 1811, 1 *vol. in*-8.° (985 articles, dont les n.os de 33 à 45, de 84 à 87, puis 220 et 651, ont été supprimés, ou pour mieux dire, les ouvrages annoncés sous ces numéros ont été remplacés par d'autres, à la demande, dit-on, de M. le C. M....).

Catalogue des livres de M. (Léon d'Ourches de Nancy), *Paris*, *Brunet*, 1811, 1 *vol. in*-8.° (1571 art.).

Catalogue des livres de M. Larcher, *Paris*, *Debure*, 1813, 1 *vol. in*-8.° (2143 articles).

Nota. La vente de la bibliothèque de M. Larcher, qui a eu lieu en 1814, devoit rapporter, d'après l'estimation, 60 à 70,000 f., et le produit a été d'à peu près 86,000 fr. La présence des Anglois a beaucoup contribué à cette élévation de prix.

Catalogue des livres de M. Junot, duc d'Abrantès, *Paris*, *Renard* et *Fayolle*, 1813, *in*-8.° (534 art.).

Catalogue des livres de M. le comte de Mac-Carthy, *Paris*, *Debure*, 1815, 2 *vol. in*-8°. (5515 articles, dont 601 pour les ouvrages imprimés sur *peau vélin*).

Sur les auteurs grecs et latins.

Histoire abrégée de la littérature grecque depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople, par M. Schoell, *Paris*, 1813, 2 *vol. in*-8°.—Histoire abrégée de la littérature romaine, par M. Schoell, *Paris*, 1815, 4 *vol. in*-8.° (1).—Répertoire de littérature ancienne,

(1) J'ai publié en 1813 le plan d'une *Bibliothèque choisie des classiques latins, considérés sous le rapport historique, analytique, philologique et bibliographique ; précédée de l'histoire de la langue latine, et suivie de dissertations propres à faciliter*

grecque et latine, par M. Schoell, *Paris*, 1808, 2 *vol. in*-8.°

Degli autori classici greci e latini bibliotheca portatile, del ed. Arvood, disposte d'all'ab. mauro boni, e da Gamba. *Venezia*, 1793, 2 *vol. in*-12.

Bibliotheca græca et latina (comitis Riwiczky), *Berolini*, 1784, *in*-8.°; seconde édition, 1794, *in*-8°.

Sur la littérature en général.

Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, refondue et augmentée par MM. Barbier et Desessarts. *Paris*, 1808-1810, 5 *vol. in*-8°.

Dictionnaire universel, historique et bibliographique, d'après la 8.e édition donnée par MM. Chaudon et de Landine; *Paris*, 1810-12, 20 *vol. in*-8.°

Biographie universelle, ancienne et moderne, etc. *Paris*, *Michaud frères*, 1811 et années suivantes, *in*-8.° : il en paroît 18 *vol.* Il y en aura au moins 36 à 40.

Il nous semble que l'on peut trouver dans cette petite collection bibliographique et littéraire, des renseignemens suffisans pour la connoissance des bons livres en tout genre. Nous aurions pu rapporter un plus grand nombre de catalogues, mais nous renvoyons pour cet objet à notre Répertoire bibliographique universel cité plus haut, où y trouvera, pag. 32—135, une liste de 8 à 900 catalogues, parmi lesquels il y en a encore un grand nombre d'intéressans.

PETIT CORPS D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Plusieurs personnes ayant désiré qu'on leur indiquât une série de quelques ouvrages historiques, d'un format uniforme, et propres à composer un petit corps d'histoire universelle, on a réuni les articles suivans, qui semblent atteindre ce but. Cette notice n'est destinée ni aux érudits, ni aux historiens de profession, mais à ceux qui, préférant la qualité à la quantité, se bornent à ce qui est essentiel et vraiment utile.

---

l'intelligence des auteurs latins. Paris (Dijon), 1813, *in*-8.° Les événemens qui ont eu lieu en 1813 et 1814 n'ont pas permis de livrer le manuscrit à l'impression. Le savant M. Schoell ayant publié en 1815 son histoire abrégée de la littérature romaine, dont le fond et l'ordre des matières ont nécessairement beaucoup de coïncidence avec mon travail, j'ai pensé qu'il seroit prudent de ma part, quoique parti le premier, d'éviter, en arrivant le dernier, une concurrence qui eût pu être préjudiciable aux deux ouvrages; j'ai en conséquence ajourné la publication du mien à un temps plus favorable.

Ouvrages préparatoires.

De l'étude de l'histoire, par Mably. *Paris*, 1778, 1 *vol. in*-12.

Méthode pour étudier la géographie, par Lenglet-Dufresnoy; dernière édition, augmentée par Barbeau de La Bruyère, avec un catalogue des cartes géographiques. *Paris*, 1768, 10 *vol. in*-12.

Méthode pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux historiens, par Lenglet-Dufresnoy; dernière édition, augmentée par Drouet. *Paris*, 1772, 15 *vol. in*-12.

Tablettes chronologiques de l'histoire universelle sacrée et profane, par Lenglet-Dufresnoy; édition augmentée par Barbeau de la Bruyère. *Paris*, 1778, 2 *vol. pet. in*-8.°

Nota. M. Picot de Genève en a donné une nouvelle édition, *Genève*, 1808, 3 *vol. in*-8.°

Histoire sainte et ecclésiastique.

Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, et des Juifs, pour servir d'introduction à l'histoire ecclésiastique de Fleury, par Dom Calmet. *Paris*, 1737, 7 *vol. in*-12.

Histoire ecclésiastique, par Fleury (jusqu'en 1414, et continuée par le Père Fabre jusqu'en 1595), avec les tables. *Paris*, 1750, 40 *vol. in*-12.

Histoire de l'Eglise gallicane, par de Longueval, et continuée par les PP. Fontenay, Brumoy et Berthier, jusqu'en 1789. *Nîmes*, 1780, 18 *vol. in*-12.

Histoire profane.

Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet, avec une suite (purement chronologique jusqu'en 1661). *Paris*, 1805, 6 *vol. in*-12.

Nota. Avant que l'on eût découvert les manuscrits de Bossuet renfermant cette suite, plusieurs auteurs avoient cherché à continuer cet ouvrage immortel.

Labarre a donné en 1713, une édition du discours de Bossuet, avec une mauvaise continuation qui va jusqu'en 1708. *Paris* 2 *vol. in*-12.

P. Massuet a publié de nouveau l'ouvrage de Bossuet et de

Labarre, et a poussé les événemens jusqu'à la fin de 1737. *Amsterdam*, 1738, 4 *vol. pet. in*-8.°

Méhégan a donné un tableau pour faire suite à l'histoire de Bossuet. *Paris*, 1778, 3 *vol. in*-12.

Et Voltaire a commencé son essai sur les mœurs à l'époque où finissoit le discours de Bossuet, c'est-à-dire, à Charlemagne. *Genève*, 1761, 8 *vol. in*-12, et dernière édition, *Paris*, 9 *vol. in*-12.

Histoire des Juifs, écrite par Flavius Josephe, et trad. du grec en français par Arnaud d'Andilly, dernière édition. *Paris*, 1744, 6 *vol. in*-12.

Histoire des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, pour servir de continuation et de supplément à l'histoire de Josephe, par Jacq. Basnage. *Rotterdam*, 1715, 15 *vol. in*-12.

Nota. On peut ajouter à ces deux ouvrages la savante histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda, jusqu'à la mort de Jésus-Christ, trad. de l'Angl. de Prideaux; dernière édition, *Paris*, 1742, 6 *vol. in*-12, ainsi qu'un petit ouvrage intitulé : Essais historiques et critiques sur les Juifs anciens et modernes; *Lyon*, 1761, 4 parties en 2 *vol. in*-12.

Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs, par Rollin. *Paris*, *Jacques Estienne*, 1731—1738, 13 *vol. in*-12.

Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin de la république, c'est-à-dire, jusqu'à la bataille d'Actium, par Rollin, et continuée jusqu'à Auguste, par Crevier. *Paris*, 1738, *et années suiv.*, 16 *vol. in*-12.

Histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constantin, par Crevier. *Paris*, 1747, 12 *vol. in*-12.

Histoire du Bas-Empire, commençant à Constantin, par M. Le Beau, et continuée par M. Ameilhon. *Paris*, 1757 *et ann. suiv.*, 27 *vol. in*-12.

Introduction à l'histoire de France, ouvrage élémentaire, à l'usage des personnes qui veulent s'instruire de l'origine des Francs, des chefs ou rois qui les gouvernèrent, et de leurs anciennes lois; avec la carte géographique de la Gaule Celtique; (par Dom Merle, chartreux à Dijon). *Paris*, 1787, 2 *vol. in*-12, cartes.

Histoire de France avant Clovis, précédant et faisant partie de l'histoire de France commencée par MM. Velly, Villaret et Garnier; par Laureau : nouvelle édition, considérablement augmentée et enrichie de médailles en taille douce. *Paris*, 1789, 2 *vol. in*-12.

Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV (Charles IX seulement, en 1564), par Velly, Villaret et Garnier. *Paris*, *Desaint et Saillant*, 1757—1786, 30 *vol. in*-12.

Nota. Les sept premiers volumes sont de Velly mort en 1759, et finissent avec le règne de Philippe IV, dit le Bel, en 1315. Le 8.e volume est de Villaret, il commence à Louis X. Villaret mort en 1766, a continué l'ouvrage jusqu'au 17.e vol. qu'il a commencé et qui a été fini par Garnier depuis la pag. 348, année 1469; la dernière date historique de ce volume est 1472.

Les 13 derniers vol. sont de Garnier mort en 1805; le 30.e se termine à 1564, sous Charles IX.

Table générale des matières des trente premiers volumes de l'histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier (par Rondonneau). *Paris*, an VII (1799), 3 *vol. in*-12.

Les établissemens de Saint Louis, roi de France, suivant le texte original, et rendus dans le langage actuel, avec des notes par M. l'abbé de Saint-Martin. *Paris*, 1786, 1 *vol. in*-12.

Nota. Cet ouvrage sert de supplément au règne de Saint Louis qui commence à la page 75 du 4.e vol. de l'histoire de France par Velly, et qui occupe le reste de ce vol. et le 5.e tout entier.

On doit encore ajouter à l'histoire de France dont nous parlons, un atlas pour l'étude de cette histoire, extrait de l'atlas universel, par Philippe de Prétot et autres, composé de 85 cartes, au prix de 36 fr.

On peut y joindre aussi une collection des portraits des hommes illustres dont il est fait mention dans les 15 *vol. in*-4.° ou les 30 *in*-12 de cette histoire, 2 *vol. in*-4.° au prix également de 36 fr.

Il y a en outre une collection des portraits des hommes illustres et quelques plans de batailles relatifs à toute cette histoire, jusqu'au règne de Louis XV inclusivement, 8 *vol. in*-4° au prix de 144 fr.

Observations sur l'histoire de France de Velly, Villaret et Garnier, par Gaillard. *Paris*, 1806, 4 *vol. in*-12.

Histoire de France, commencée par Velly, Villaret et Garnier; seconde partie, depuis la naissance de Henri IV (le 13 décembre 1553), jusqu'à la mort de Louis

XVI (Le 21 janvier 1793), par Ant. Fantin Desodoards. *Paris*, 1808—1810, 26 *vol. in*-12.

Nota. Le premier vol. de cette seconde partie renferme une préface et un avant-propos sur les ancêtres de Henri IV, sur les règnes de Henri II et François II, et sur les peuples qui habitoient les Celtiques lorsque César en fit la conquête. Ces peuples sont compris sous trois divisions : Belgique, Celtique et Celtique aquitanique. Le second volume commence avec le règne de Charles IX. Le premier chapitre est consacré à une dissertation sur le nom de ce prince qui devroit s'appeler Charles X. En effet si l'on compte tous les Charles rois de France à partir de Charlemagne, on trouvera :

Charlemagne, de 768 à 814, ...	I
Charles II dit le Chauve, de 840 à 877	II
Charles III dit le Gros, de 885 à 887	III
Charles IV dit le Simple, de 898 à 922	IV
Charles IV dit le Bel, de 1322 à 1328	V
Charles V dit le Sage, de 1364 à 1380	VI
Charles VI dit le Bien-Aimé, de 1380 à 1422	VII
Charles VII dit le Victorieux, de 1422 à 1461	VIII
Charles VIII, fils de Louis XI, de 1483 à 1498	IX
Charles IX, de 1560 à 1574	X

M. Fantin Desodoards prend tellement à cœur cette erreur de surnom numéral, qu'il nomme par-tout dans son histoire, le successeur de François II, Charles Maximilien au lieu de Charles IX. C'est attacher trop d'importance à une erreur qui, consacrée par le temps et par les historiens, ne pourroit se rectifier sans inconvénient.

M. Fantin Desodoards a publié une histoire de la révolution, *Paris*, 1806, 10 *vol. in*-8.° Celle de M. Bertrand de Molleville (jusqu'en 1797), *Paris*, 1801-1803, 14 *vol. in*-8.°, est estimée. M. Le Maire a donné une petite histoire de la révolution depuis 1787 jusqu'en 1816, *Paris, Ledentu*, 1816, 3 *vol. in*-12, fig. (1).

Histoire moderne des Chinois, des Japonois, des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes, etc., par l'abbé de Marsy, continuée par Richer. *Paris*, 1754, 30 *vol. in*-12.

Nota. Cet ouvrage a été réimprimé en Suisse, 1776, 18 *vol. in*-12.

---

(1) Dans mon Précis généalogique et historique sur la Maison royale et sur l'histoire de France, *Paris*, *Renouard*, et *Dijon*, *Noellat*, 1815, *in*-8.°, j'ai donné la chronologie des principaux événemens de la révolution, jour par jour, depuis le 22 février 1787, jusqu'au 6 juin 1814 ; et dans le Précis chronologique du règne de Louis XVIII, *Paris*, 1816, *in*-8.°, depuis le 6 juin 1814 jusqu'au 22 février 1816. Ces deux ouvrages réunis offrent des détails curieux sur l'histoire de France.

Histoire de l'Amérique, par M. Robertson, trad. de l'anglais par M. Suard. *Paris*, 1780, 4 *vol. in*-12.

Nota. Cette histoire très estimée est en huit livres auxquels l'auteur en a ajouté deux. Ces neuvième et dixième livres ont été traduits par M. Morellet, *Paris*, 1798. 1 *vol. in*-12.

Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés peuvent former un petit corps d'histoire à peu près universelle, qui seroit de 300 *vol. in*-12.

Des abrégés chronologiques.

Il y a des personnes qui désirent trouver les faits historiques resserrés dans un cadre plus étroit et classés dans l'ordre chronologique sous leur date précise; rien n'est plus propre à satisfaire leur goût que les abrégés chronologiques. La manière heureuse dont M. le président Hénault a traité l'histoire de France sous ce rapport, a mis ces sortes de livres en vogue dans un temps, et nous avons vu plusieurs écrivains publier la chronologie de différens peuples et se rapprocher plus ou moins du plan tracé par M. le président Hénault. Voici une indication des principaux ouvrages de ce genre.

Histoire sainte.

Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs jusqu'à la ruine de Jérusalem par Tite sous Vespasien, avec des discours entre chaque époque; (par M. Charbuy). *Paris*, 1759, 1 *vol. in*-8.°

Nota. M. Mailly de Dijon, a publié des fastes juifs, romains et français, ou élémens d'histoire à l'usage de la jeunesse; *Dijon*, 1782 (et titre renouvellé 1793), 2 *vol. in*-8.°; les fastes juifs (en 275 pages) se terminent à la naissance du Messie. L'auteur a suivi le plan du président Hénault.

Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, contenant l'histoire des Eglises d'Orient et d'Occident; les conciles généraux et particuliers; les auteurs ecclésiastiques; les schismes, les hérésies, les institutions des ordres monastiques, etc. (par Macquer). *Paris*, 1751, 2 *vol. in*-8.° — *Idem*, 1757, 2 *vol. in*-8.° — *Idem*, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par Dinouard. *Paris*, 1768, 3 *vol. in*-8.°

Histoire profane.

Abrégé chronologique de l'histoire ancienne des empires et des républiques, qui ont paru avant Jésus-Christ; par Lacombe. *Paris*, 1757, 1 *vol. in*-8.°

Annales romaines ou abrégé chronologique de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome (l'an 1.er de R. 753 av. J.-C.), jusqu'aux empereurs (723 de R. 30 av. J.-C.), (par Philippe Macquer). *Paris*, 1756, *in*-8.° — *Idem*, *La Haye*, 1757, *in*-8.°

Nota. M. Mailly a donné les fastes romains depuis la fondation de Rome jusqu'en 723 (30 ans av. J.-C.), en 212 pages dans le 1.er vol. de ses *Fastes juifs*, *romains* et *français*, cités plus haut.

Nouvel abrégé chronologique de l'histoire des empereurs (par Adrien Richer). *Paris*, 1754, 2 *vol. in*-8.° — *Idem*, 1767, 2 *vol. in*-8.°

Nota. Cet abrégé va depuis Jules-César (653 de Rome—101 ans av. J.-C.), jusqu'à 1453 depuis J.-C., fin de l'empire d'Orient, ou prise de Constantinople par Mahomet II.

Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne, contenant les guerres, les traités de paix, les lois, les capitulations impériales, etc., etc., par M. P. S. D. A. D. S. M. L. R. D. P. E. D. S. (M. Pfeffel, secrétaire d'ambassade de S. M. le roi de Pologne, électeur de Saxe). *Paris*, 1754, *in*-8.° — Le même, *Manheim*, 1758, *in*-4.° — Le même, *Paris*, 1766, 2 *vol. in*-8.° — Le même, *Paris*, 1776, 2 *vol. in*-4.° — Le même, *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-8.°

Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, contenant les événemens de notre histoire depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, les guerres, les batailles, les sièges, etc.; nos lois, nos mœurs, nos usages, etc.; par le président Henault. *Paris*, *Prault*, 1744, 1 *vol. in*-8.° — 1746, *in*-8.° — Le même, avec les portraits des rois gravés par Odieuvre. *Paris*, 1749, *in*-4.° — Le même, *Paris*, 1751, 2 *vol. in*-8.° — Le même, *Paris*, 1752, 1 *vol. in*-4.°, avec les portraits. — Le même, *Paris*, 1756, 2 *vol. in*-8.°, dont un de supplément. — Le même, *Paris*, 1761, 2 *vol. in*-8.° — Le même, *Paris*, 1768, 2 *vol. in*-4.°, avec 36 planches de Cochin. — Le même, *Paris*, 1768, 3 *vol. in*-8.° — Le même, continué depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la paix de 1783, par Ant.-Nic. Desodoards Fantin, vicaire-général d'Embrun. *Paris*, *Briand*, 1788, 5 *vol. in*-8.°, dont 2 pour le supplément.

Abrégé chronologique des grands fiefs de la couronne de France, avec la chronologie des princes et seigneurs qui les ont possédés, jusqu'à leur union à la couronne. Ouvrage qui peut servir de supplément à l'abrégé chronologique du président Hénault (par M. Brunet). *Paris*, 1759, 1 *vol. in*-8.°

Nota. M. Mailly a donné les *Fastes français*, en 639 pages, commençant à Pharamond, en 420, et finissant au 12 nov. 1774; ils forment le second vol. des *Fastes juifs, romains et français*, dont nous avons parlé plus haut.

Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie depuis l'an 476 jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, par Lefèvre de Saint-Marc. *Paris*, 1761—70, 6 *vol. in*-8.°

Cet ouvrage très détaillé et plus historique encore que chronologique, ne va que jusqu'en 1314, quoique le frontispice porte jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle; il n'a point été terminé.

Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal (par le président Hénault, Lacombe et Macquer). *Paris*, 1765, 2 *vol. in*-8.°

Cet abrégé est préférable à celui de Dutertre et Desormeaux, *Paris*, 1758, 5 *vol. in*-12.

Nouvel abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre, jusqu'à la 15.e année du règne de Georges II (1742), trad. de l'anglais de Salmon, par Garrigue De Froment. *Paris*, 1751, 2 *vol. in*-8.°

Abrégé chronologique du Nord, par Lacombe. *Paris*, 1762, 2 *vol. in*-8.°

Abrégé chronologique de l'histoire ottomane, par De La Croix. *Paris*, 1768, 2 *vol. in*-8.°

Nous terminons ici la liste des principaux abrégés chronologiques; il y en a encore d'autres, tels que la Bourgogne, par Mille; la Lorraine, par Henriquez; la Flandre, par Panckoucke; la Pologne, par Coutant d'Orville, etc.; mais ils sont moins importans, et ceux que nous avons cités, suffisent pour former une petite chronologie universelle, qu'on peut rendre à-peu-près complète, en y ajoutant les tablettes de Lenglet-Dufresnoy, 1768, 2 *vol. pet. in*-8.°, et l'excellent ouvrage *l'art de vérifier les dates* (par Dom Clément). *Paris*, 1783—92, 3 *vol. in-fol.*

NOTICE

Sur l'établissement d'une bibliothèque, sur les soins qu'elle exige, etc.

Emplacement.

On entend par le mot bibliothèque, une collection de livres rangés dans un ordre quelconque sur des tablettes ou rayons, soit découverts, soit enfermés dans des armoires à vitreaux ou à grillages. Quand une bibliothèque est considérable, on doit prendre des précautions pour son emplacement. Vitruve (Chap. III, *art.* 2), dit que la meilleure manière de placer une bibliothèque est de la tourner du côté du soleil levant, d'abord parce que son usage pour l'étude demande la lumière du matin; ensuite, parce que les livres sont moins sujets à se gâter à cette exposition qu'à celle du midi ou du couchant. L'aspect du midi favorise la naissance et le développement des insectes; l'aspect du couchant rend la bibliothèque humide et expose les livres à la moisissure. Ce sont de graves inconvéniens qu'il faut éviter. Savot pense qu'une bibliothèque seroit encore mieux placée du côté du septentrion, parce que l'air du nord étant plus pur, ne peut corrompre ni altérer le papier et la couverture des livres. Il résulte de ces deux opinions de Vitruve et de Savot, qu'un appartement destiné à recevoir des livres, ne doit être ni sujet à l'humidité, ni exposé aux ardeurs du soleil. Il faut aussi qu'il soit suffisamment éclairé, bien plafonné, bien parqueté, et qu'il y règne une grande propreté. Il est encore essentiel qu'une bibliothèque ne soit pas placée au rez-de-chaussée, mais qu'on l'établisse au premier ou au second étage; il y aura moins à craindre pour l'humidité, et le jour sera plus favorable.

Du corps de bibliothèque et de la disposition des tablettes.

Si l'on a une bibliothèque composée de livres pré-

cieux, il est à propos de prendre du bois de cèdre, ou au moins du chêne très sèc et très sain, pour en faire le meuble et les tablettes destinées à recevoir les ouvrages. Le cèdre, par son odeur, le chêne, par sa dureté, sont plus propres à écarter les vers et autres insectes, qui se creusent si facilement un asyle dans le sapin et autres bois tendres.

Quant aux dimensions que l'on doit observer en faisant dresser des tablettes, elles dépendent du nombre de volumes, de la différence des formats, et de la quantité des ouvrages de chaque format.

On donne ordinairement quatorze à quinze pouces de profondeur à chaque tablette, et neuf, douze ou quinze lignes d'épaisseur, selon sa longueur et par conséquent selon la quantité de livres qu'elle aura à supporter.

La distance d'une tablette à l'autre dépend de la hauteur des formats ; et la multiplicité des tablettes, de l'élévation de l'appartement. Cependant il arrive par fois qu'on se contente, quelle que soit cette élévation, de monter des rayons à cinq ou six pieds de hauteur tout autour de l'appartement ; celui du dessus est couronné par une corniche et surmonté de bustes ou de petites statues ; le surplus du mur depuis ce rayon jusqu'au plafond, est tapissé d'un papier uni et orné de gravures ou de tableaux.

Je préférerois cette disposition à celles que propose J. de la Caille pour des bibliothèques de différentes hauteurs, telles que 15, 12, 10, 8 et 6 pieds. Je me contenterai de citer la division de ses tablettes pour une bibliothèque de 15 pieds d'élévation, et l'on conviendra qu'il n'y a aucune proportion entre la quantité de tablettes qu'il destine aux *in-folio*, et celles qu'il réserve aux petits formats à partir de l'*in*-8.°

Socle ou base depuis le plancher jusqu'à la première tablette. . . . . 8 pouces.
Intervalle de la 1.re tablette à la seconde, pour les *in-fol. max.* 21
— De la 2.e à la 3.e pour les *in-fol. gr. pap.* 18
— De la 3.e à la 4.e pour les *in-fol.* ordin. 16
— De la 4.e à la 5.e pour *idem.* 16
— De la 5.e à la 6.e pour *idem.* 16
— De la 6.e à la 7.e pour *idem.* 16
— De la 7.e à la 8.e pour les *in-4.° gr. pap.* 12
— De la 8.e à la 9.e pour les *in-4.° ordin.* 10

— De la 9.e à la 10.e pour les *in*-4.° *ordin.* . . . . 10 pouces
— De la 10.e à la 11.e pour les *in*-8.° *gr. pap.* . . . 8
— De la 11.e à la 12.e pour les *in*-8.° *idem*. 8
— De la 12.e à la corniche pour les *in*-12 etc 7

La Caille conseille de placer les petits formats dans le haut des tablettes pour plus grande sureté. On voit par cette division, qu'il y a six rayons pour les *in-fol.*, trois pour les *in*-4.°, et trois pour les *in*-8.° et autres petits formats. Je doute qu'une bibliothèque ainsi disposée, flatte infiniment l'œil et le goût de tous amateur. Il me semble que si l'on mettoit seulement deux rayons d'*in-fol.*, ensuite deux rayons d'*in-4.°*, puis 6 d'*in*-8.° et 7 d'*in*-12, on auroit toujours la hauteur de 15 pieds; la proportion seroit mieux observée entre les différens formats, le coup-d'œil en seroit plus agréable et l'usage plus commode.

La Caille recommande, quant aux armoires à vitreaux et qui conviennent mieux pour garantir les livres de la poussière, de les faire de six pieds de hauteur en dedans, ou du moins de cinq pieds et demi; et voici comment il divise l'espace entre chaque tablette pour les deux :

Biblioth. de 6 pieds.		*Biblioth. de 5 pieds 1/2.*	
4 pouces au socle. . .		3 pouces au socle. . .	
1.re tablette.	18 po.	1.re tablette.	18 po.
2.e	15	2.e	12
3.e	11	3.e	10
4.e	8	4.e	8
5.e	7	5.e	7
6.e	7	6.e	7

Cette disposition me paroît meilleure que la précédente. Au reste on peut varier à volonté la distance entre les rayons en les faisant supporter par des crémaillères.

Si un amateur ne vouloit posséder qu'une collection choisie de 300 volumes, je lui conseillerois de tâcher de la former entièrement d'ouvrages de même format, et de prendre l'*in*-8.° Cette collection, bien choisie et bien conditionnée, peut tenir dans un espace de cinq pieds de hauteur et quatre pieds et demi de largeur. Une tablette de 4 pieds et demi, contient ordinairement cinquante volumes reliés. Or, divisant la hauteur du meuble en six rayons distans les uns des autres

de huit pouces et demi, on aura pour l'élévation cinq pieds. Si l'on vouloit faire de cette petite bibliothèque un objet de luxe, soit sous le rapport du choix des éditions, soit sous le rapport de la beauté du meuble, il faudroit d'abord se procurer les meilleurs ouvrages du format désigné, sortis des presses des Didot, des Bodoni, des Baskerville, des Ibarra, des Crapelet, etc., tous en gr. pap. vélin ou de Hollande, et les décorer des superbes gravures d'après les dessins d'Eisen, de Moreau jeune, de Marillier, etc.; ensuite, pour conserver les marges en leur entier, il faudroit faire cartonner chaque ouvrage très proprement à dos de maroquin, papier maroquiné sur le plat, et filets d'or; puis faire ébarber les marges très légèrement et très proprement. J'ai vu un amateur varier la couleur du maroquin selon la diversité des matières : les livres de religion étoient en violet; la jurisprudence en brun; les sciences et arts en vert; les belles-lettres en rose, et l'histoire en bleu; mais cette variété de couleurs est indifférente; le maroquin rouge ou vert est le plus usité. Voilà pour les livres. Quant au meuble destiné à les contenir, son extérieur doit répondre à la magnificence des volumes. Il sera en bois précieux; sa forme joindra l'élégance à la solidité; mais il ne faut pas qu'il soit surchargé d'ornemens trop saillans. Les portes, garnies de quatre glaces, chacune de 27 pouces de hauteur sur 24 de largeur, seront travaillées si délicatement, qu'elles ne masqueront, pour ainsi dire, point la vue des livres; les deux glaces de chaque porte seront séparées l'une de l'autre par une baguette à coulisse en cuivre ou en acier. Les tablettes doivent être garnies en maroquin brun, et la tranche apparente de chaque tablette, ornée d'arabesques en or. Cette garniture seroit moins un objet de luxe qu'une précaution nécessaire pour garantir le bas de la reliure des livres, qui à la longue s'altère, étant frottée sur le bois toutes les fois qu'on déplace et qu'on replace un volume. Quoique l'intervalle entre les tablettes soit fixé à huit pouces et demi, il seroit bon de les faire supporter par des crémaillères que l'on masqueroit avec des garnitures revêtues de maroquin. Il seroit également essentiel de faire couvrir en peau de couleur

l'intérieur de ce petit meuble, c'est-à-dire, le parquet vertical du fond destiné à empêcher les livres de toucher le mur. Cette précaution préserveroit davantage les volumes de la poussière, de l'humidité, etc. Le meuble entier seroit supporté par des pieds dorés, de six pouces de hauteur, appuyés sur un socle marbré, de deux pieds d'élévation. Comme les volumes sont tous de format *in*-8.°, il suffira de donner huit pouces de profondeur aux tablettes; il résultera de ces dimensions, que le meuble entier, y compris le socle portant sur le parquet, aura à-peu-près sept pieds de hauteur sur cinq pieds de largeur, et huit à dix pouces de profondeur. On pourroit décorer la corniche des bustes en bronze d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, et mettre Platon au milieu.

Un tel meuble, aussi précieux par son élégance que par la richesse des beaux ouvrages qu'il renfermeroit, ne pourroit guère convenir qu'à une personne opulente, surtout si chaque ouvrage étoit enrichi de toutes les belles gravures que l'on pourroit y ajouter. Il flatteroit autant l'œil par son éclat, que l'esprit et le goût par les trésors qu'il renfermeroit.

Je passe maintenant aux soins que l'on doit donner aux livres pour les préserver de tout accident.

Des soins qu'exige une bibliothèque.

Une bibliothèque a ordinairement trois sortes d'ennemis assez dangereux : les vers, l'humidité et les rats; quelques mauvais plaisans y ajoutent les emprunteurs.

Pour préserver une bibliothèque des vers et autres insectes, on connoît plusieurs moyens : le premier est celui dont nous avons déjà parlé, la qualité du bois dont le meuble est fait; le second est une grande propreté et surtout l'attention continuelle de garantir les livres de la poussière, parce que non-seulement elle ternit les reliures et leur enlève leur fraîcheur, mais elle favorise le développement des insectes. Il faut battre les volumes au moins une fois l'an, et éviter d'employer aucune espèce de lainage dans la construction intérieure de la bibliothèque. J'ai eu tort de dire, dans un de mes ouvrages précédens, que l'on pouvoit

garnir chaque rayon d'une bandelette de drap pour garantir de la poussière la tranche supérieure des livres. Le drap attire les insectes et leur sert de pâture.

Un auteur prétend que ce ne sont point les teignes qui attaquent les livres ; mais que les insectes dévorateurs qui font tant de ravages dans les bibliothèques, sont les larves de quelques vrillettes, telles que les *ptinus fur*, L., *ptinus mollis*, L., ou *anobium molle* de Fabricius. Les unes percent les feuillets d'un livre de part en part presqu'en ligne droite; d'autres les percent en sillons sinueux à peu près comme le ver-à-soie sur la feuille du mûrier dont il se nourrit. Les livres attaqués par ces animaux doivent être battus, mis à l'air et exposés à une fumigation de soufre. La vapeur de ce minéral les tue lorsqu'ils sont insectes parfaits, mais ne produit aucun effet sur leurs œufs; ainsi il faut attendre le temps où ils éclosent ordinairement, c'est-à-dire vers le mois de mars. On peut aussi fumiger en été.

On doit attribuer la cause de l'apparition des insectes dans une bibliothèque aux cartons et à la colle dont se servent les relieurs pour coller le papier, le parchemin ou le cuir. Cette colle est faite avec de la farine noire ou autres que ces insectes aiment beaucoup. C'est en vain que l'on a voulu mêler dans cette colle des amers, tels que l'absynthe, la coloquinte, etc., ou des sels végétaux, comme la potasse, le sel de tartre, etc. : il n'y a absolument que les sels minéraux, tels que l'alun, le vitriol, etc., qui fassent de l'effet. Un Allemand, M. Prodiger, conseille aux relieurs d'employer l'amidon, au lieu de farine, pour leur colle. Il dit encore, que pour préserver tout volume des insectes, il faut mettre de l'alun pulvérisé, mêlé d'un peu de poivre fin, entre le livre et la couverture : on peut même en répandre un peu sur les tablettes ; et un moyen plus sûr encore, ce seroit de frotter les livres, trois fois par an (mars, juillet et septembre) avec un morceau d'étoffe saupoudré d'alun pulvérisé. En général, toute odeur forte, telle que le musc, la térébentine, le thin, etc., fait fuir les insectes. Pour dernière recette, je conseillerai de faire relier un certain nombre de volumes en cuir de Russie, de les disséminer dans la biblio-

thèque, et de mettre des rognures de ce cuir en divers endroits dans le fond des tablettes.

Ce n'est pas en Europe que les vers font le plus de ravage dans les bibliothèques. Feu M. Dansse de Villoison dit, dans ses *Fragmens sur la Grèce*, que ces insectes sont un des plus grands fléaux du levant, et plus dangereux que dans nos contrées. Toutes les bibliothèques des Jésuites à Salonique, Scio, Santorin, Naxos, et même à Constantinople, tombent en poussière. Les manuscrits, même en parchemin, subissent le même sort, quoique plus tard. Aussi trouve-t-on dans l'Europe chrétienne, en Angleterre et à Paris, des manuscrits grecs beaucoup plus anciens que ne le sont ceux du mont Athos, de Patmos, et de toutes les autres bibliothèques du Levant que M. Dansse de Villoison a examinées. Des livres qu'il avoit apportés avec lui ont été entièrement rongés des vers en deux ans.

Parlons maintenant de l'humidité. Pour s'en garantir, il convient d'abord de garnir tout le fond de la bibliothèque d'un bon parquet composé de lambris parfaitement joints; ensuite de tenir le corps de bibliothèque à une distance du mur, plus ou moins grande, selon que ce mur est plus ou moins sec : pour éviter toute crainte à cet égard, on pourroit faire donner au mur deux ou trois couches à l'huile bouillante.

On doit avoir l'attention de laisser entre chaque rang de livres et la tablette supérieure, un intervalle suffisant pour pouvoir tirer chaque volume sans difficulté, et sur-tout ne pas trop serrer les livres, afin que l'air puisse circuler autour, et que le frottement en les tirant n'altère pas l'éclat de la reliure.

Lorsque le temps est beau, il faut donner de l'air à la pièce, et ouvrir les portes des armoires; mais il ne faut pas oublier le soir de les fermer, parce que les papillons pourroient s'introduire dans la bibliothèque et y déposer leurs œufs, qui bientôt produiroient des vers.

Les livres imprimés sur VÉLIN (peau) exigent des soins particuliers; on ne doit les faire relier que longtemps après l'impression, lorsque l'encre et le VÉLIN sont parfaitement secs; et quand ils sont reliés, il faut différer de les enfermer dans un étui jusqu'à ce que la reliure n'ait plus rien de l'humidité occasionnée par la

colle que l'on y a employée. J'ai quelques volumes sur VÉLIN, reliés depuis trois ou quatre ans ; le tabis qui est dans l'intérieur de la couverture et la feuille de vélin voisine ne sont pas encore dégagés de toute humidité ; cela provient de ce que les volumes ont été enfermés trop tôt dans leur étui. Rien n'attire et ne conserve plus l'humidité que le parchemin et le vélin. La blancheur du vélin est éclatante ; mais si on le laisse trop long-temps à l'air, il devient jaune, et il se crispe facilement à l'humidité ou à la chaleur.

Il paroît qu'autrefois on imprimoit beaucoup sur VÉLIN, car une ordonnance de Henri II, datée de 1556, porte que les libraires, imprimeurs et éditeurs d'ouvrages pour lesquels ils demanderont un privilège, seront obligés d'en déposer à la bibliothèque royale un exemplaire *imprimé sur VÉLIN et proprement relié*. Des ordonnances postérieures n'ont plus exigé que six exemplaires en papier.

Du format des livres.

Les livres sont de différens formats, c'est-à-dire, de différentes grandeurs, qui dépendent de la manière dont la feuille est pliée d'après le nombre de pages imprimées qu'elle contient. Ainsi une feuille pliée en deux et renfermant quatre pages, sera un *in-folio* ; si elle est pliée en quatre et qu'elle ait huit pages, ce sera un *in*-4.° ; en huit avec seize pages, c'est un *in*-8.° ; en 12 avec vingt-quatre pages, un *in*-12, etc., etc. Mais il arrive quelquefois qu'on emploie du papier d'une dimension plus grande ou plus petite que l'ordinaire, et que tel volume qui paroît *in*-12 est *in*-8.°, ou tel autre qui a l'air d'un petit *in-folio* n'est qu'*in*-4.°, et *vice versâ* ; il y a aussi des petits formats qui offrent du doute ; alors il faut avoir recours aux pontusceaux, aux réclames et aux signatures ; à leur inspection on reconnoîtra sur-le-champ le format le plus douteux.

On appelle pontusceaux des raies transparentes, distantes les unes des autres de douze à quinze lignes, selon la grandeur de la feuille, qui traversent perpendiculairement le papier, et qui coupent à angles droits d'autres raies très rapprochées et moins sensibles, que

l'on nomme vergeures. Dans tel format, les pontusceaux sont perpendiculaires, dans tel autre ils sont horizontaux, comme nous l'indiquerons dans le petit tableau qui va suivre : cela dépend de la manière dont la feuille est pliée. Les éditions en papier vélin (papier qui a été découvert en Angleterre par Baskerville à Birmingham vers 1756, et en France par MM. Johannot en 1780), les éditions en papier vélin (dis-je) n'ayant pas de pontusceaux, il faut nécessairement recourir aux réclames et aux signatures.

La réclame est le mot qui se trouve placé à droite sous la dernière ligne d'une page *verso* (le *verso* est la page qui est à la gauche du lecteur et le *recto* celle qui est à la droite); ce mot est le même que celui qui recommence la page suivante. La réclame se place ordinairement à la fin de chaque feuille, ou bien à la fin de chaque cahier, quand la feuille est partagée en plusieurs cahiers. Dans les premiers temps de l'imprimerie, il n'y avoit pas de réclames, ensuite on les a beaucoup multipliées; maintenant elles ne sont plus en usage.

On nomme signature la lettre de l'alphabet que l'on place au bas de la première page d'une feuille; ainsi, autant il y a de lettres, autant de feuilles dans un ouvrage. Si, par exemple, on veut s'assurer qu'un volume est *in*-8.°, on n'a qu'à regarder au bas de la 17.e page, on y trouvera B(1); à la 33.e C; à la 49.e D; etc. Si le volume est *in*-12, on trouvera B à la page 25, C à la page 49, D à la page 73, etc.; parce que la feuille étant pliée en douze, ce qui forme 24 pages, il est naturel que la seconde feuille commence par le nombre 25, et soit signaturée B. On se sert aussi de signatures pour connoître l'ordre des cahiers et des pages qui les composent, sur-tout dans les petits formats au-dessous de l'*in*-12, où une feuille renferme plusieurs cahiers séparés et a plusieurs signatures. S'il y a plus de cahiers ou de feuilles que de lettres, on multiplie l'alphabet par minuscules ajoutées à la majuscule, autant de fois qu'il est nécessaire; c'est-à-dire, qu'après la 23.e feuille où recommence le second alphabet, on signature Aa; à la 47.e, où reprend le

(1) Si l'*in*-8.° est imprimé par demi-feuille, le B ou le chiffre 2 sera au bas de la 9.e page.

troisième alphabet, on signature Aaa, ainsi de suite. Mais depuis 30 à 40 ans, beaucoup d'imprimeurs se servent de chiffres au lieu de lettres.

Les formats les plus usités sont au nombre de huit : l'*in-folio*, l'*in*-4.°, l'*in*-8.°, l'*in*-12, l'*in*-16, l'*in*-18, l'*in*-24 et l'*in*-32 ; mais nous allons donner une liste générale de tous ceux qui sont connus, et nous indiquerons pour chaque format en combien de parties la feuille est pliée, combien elle contient de pages, et quelle est la position, soit verticale, soit horizontale, des pontusceaux.

Les formats ayant les pontusceaux verticaux ou perpendiculaires, c'est-à-dire du haut en bas, sont :

L'*in-folio* plié	en	2 contenant	4 pages.
L'*in-octavo*.	en	8	16
L'*in-dix-huit*	en	18	36
L'*in-vingt-quatre* . . .	en	24	48 (1)
L'*in-trente-deux*. . . .	en	32	64
L'*in-soixante-douze* .	en	72	144
L'*in-quatre-vingt-seize*	en	96	192
Et l'*in-cent vingt-huit*	en	128	256

Les formats ayant les pontusceaux horizontaux, sont :

L'*in-quarto* plié. . . .	en	4 contenant	8 pages
L'*in-douze*.	en	12	24
L'*in-seize*	en	16	32
L'*in-trente-six*.	en	36	72
L'*in-quarante-huit* . .	en	48	96
Et l'*in-soixante-quatre*	en	64	128

On voit par ce petit tableau qu'il y a quatorze espèces de formats, dont huit ont les pontusceaux perpendiculaires, et six les ont horizontaux ; on voit aussi le nombre de pages contenues à la feuille dans chaque format ; alors, à l'inspection des signatures, il est facile de reconnoître toute espèce de format.

Il y a quelques éditions du XVe siècle, dans le papier desquelles on n'aperçoit aucune trace de pontusceaux ; ce papier ressemble au papier vélin, mais on y découvre des vergeures qui peuvent servir à faire connoître le format. Il y a encore un autre moyen, outre

(1) Comme l'*in*-24 est quelquefois incertain, il faut, pour connoître au juste son format, ouvrir le livre entre les pages 48 et 49 ; si la réclame se trouve au bas de la page 48, et la signature première au bas de la 49, alors le format est *in*-24 ; mais si la réclame est au bas de la page 64 et la signature au bas de la 65, alors le format est *in*-32.

la grandeur du volume, de distinguer l'*in-folio* d'avec l'*in*-4.° ; et l'*in*-4.° d'avec l'*in*-8.°, dans ces sortes de papiers ; c'est de faire attention à la marque du papier ou filigrane : si elle se trouve au milieu du feuillet, le volume est *in-folio* ; si elle est au fond du volume, il est *in*-4.° ; et si elle est au haut du feuillet, il est *in*-8.° Les principaux ouvrages du XV.e siècle, ayant du papier sans pontusceaux, sont : *Pompeius Festus de verborum significatione*, Milan (Anton. Zarot). 1471, *in*-4.° ; le *Juvénal* et *Perse* de Milan, Ant. Zarot, 1479, *in*-4.° ; la *Vita del padre San Francesco per Bonaventura cardinale*, Milan ; Ant. Zarot, 1477, *in*-4.°, et le *Quinte-Curce* du même Zarot, 1481, *in*-4.° Tous ces ouvrages sont considérés *in*-4.° et non comme *in-folio*, parce que les vergeures qui coupent toujours à angle droit les pontusceaux (invisibles dans le papier des ouvrages dont nous parlons) y sont perpendiculaires. La *Cosmographia* de Pomponius Mela, du même Zarot, est *in*-8.° et non *in*-4.°, parce que les vergeures se présentent horizontalement.

Il y a des bibliographes qui ont prétendu qu'on ne voyoit point de format *in*-8.° et au-dessous, avant 1480 ; ils se trompent. On connoît le *Diurnale seu liber precum*, *Venetiis*, 1480, *in*-24, sur VÉLIN, et un *Psalterium Davidis*, imprimé par Jean de Westphalie, vers 1480, *in*-18, etc.

Puisque dans ce chapitre-ci j'ai parlé des signatures, je pense qu'il est à propos d'y ajouter une liste des signatures marquées par les lettres de l'alphabet correspondantes à des chiffres, et indiquant la quantité de pages dont un volume des formats les plus usités augmente à mesure que les feuilles se multiplient. On y verra, par exemple, qu'un volume qui se termineroit à la signature R auroit 17 feuilles d'impression, et 68 pages pour le format *in-folio*, 136 pages pour l'*in*-4.°, 272 pages pour l'*in*-8.°, et 408 pages pour l'*in*-12 ; je ne parle pas de l'*in*-18, parce que ce format a plusieurs signatures à la feuille, et que le D ou le chiffre 4 s'y trouve la première signature de la 2.e feuille. J'ai borné cette table à 50 feuilles, parce qu'il est très rare que l'*in*-8.° excède ce nombre, et il est presque impossible que l'*in*-12 l'atteigne.

Tableau de la correspondance des signatures alphabétiques avec les signatures numérales; et indication du nombre de pages que donne tel ou tel nombre de feuilles dans les formats les plus usités.

Signatures.		*In folio.*	*In*-4.°	*In*-8.°	*In*-12.
A	1.re feuille	4 pages.	8 pages.	16 pages.	24 pages.
B	2.e	8	16	32	48
C	3.e	12	24	48	72
D	4.e	16	32	64	96
E	5.e	20	40	80	120
F	6.e	24	48	96	144
G	7.e	28	56	112	168
H	8.e	32	64	128	192
I	9.e	36	72	144	216
K	10.e	40	80	160	240
L	11.e	44	88	176	264
M	12.e	48	96	192	288
N	13.e	52	104	208	312
O	14.e	56	112	224	336
P	15.e	60	120	240	360
Q	16.e	64	128	256	384
R	17.e	68	136	272	408
S	18.e	72	144	288	432
T	19.e	76	152	304	456
U	20.e	80	160	320	480
X	21.e	84	168	336	504
Y	22.e	88	176	352	528
Z	23.e	92	184	368	552
Aa	24.e	96	192	384	576
Bb	25.e	100	200	400	600
Cc	26.e	104	208	416	624
Dd	27.e	108	216	432	648
Ee	28.e	112	224	448	672
Ff	29.e	116	232	464	696
Gg	30.e	120	240	480	720
Hh	31.e	124	248	496	744
Ii	32.e	128	256	512	768
Kk	33.e	132	264	528	792
Ll	34.e	136	272	544	816
Mm	35.e	140	280	560	840
Nn	36.e	144	288	576	864
Oo	37.e	148	296	592	888
Pp	38.e	152	304	608	912
Qq	39.e	156	312	624	936
Rr	40.e	160	320	640	960
Ss	41.e	164	328	656	984
Tt	42.e	168	336	672	1008
Uu	43.e	172	344	688	1032
Xx	44.e	176	352	704	1056

Signatures.	*In-folio.*	*In-4.°*	*In-8.°*	*In-12.*
Yy 45.e	180	360	720	1080
Zz 46.e	184	368	736	1104
Aaa 47.e	188	376	752	1128
Bbb 48.e	192	384	768	1152
Ccc 49.e	196	392	784	1176
Ddd 50.e	200	400	800	1200
etc.	etc.	etc.	etc.	etc.

De la reliure des livres.

Dans le principe, la reliure a eu pour seul but la conservation des livres; et ensuite, quand l'art du relieur s'est perfectionné, elle n'a pas peu contribué à l'ornement des bibliothèques. Il paroît que cet art n'est guère connu que depuis l'invention de l'imprimerie. Alors les relieurs étoient peu instruits; car Pasquier observe qu'en 1492 la chambre des comptes, en recevant un relieur de livres et comptes, lui fit jurer qu'il ne savoit ni lire ni écrire, afin qu'il ne pût découvrir les secrets de la chambre. Ce fut sous le règne de François I.er (de 1515 à 1547) que l'on commença à dorer sur tranche les livres les plus considérables, et à y faire quelques ornemens, en mettant aux plus précieux des devises ou le nom des propriétaires; c'est ce que l'on appeloit jadis, *antiqué sur tranche*. Quelquefois on couvroit les volumes de velours; on en trouve encore quelques-uns dans les grandes bibliothèques. Les reliures ordinaires étoient en bois recouvert d'un cuir simple; rien n'étoit plus massif, sur-tout lorsque ces couvertures étoient garnies en fer battu ou en cuivre, soit plat, soit bosselé. Un *in*-folio pesoit jusqu'à 30, 40 et même 50 liv. Les presses s'étant beaucoup multipliées sous le règne de François I.er, les particuliers commencèrent à avoir des bibliothèques, et l'on mit plus de recherches dans les reliures. On essaya d'orner et de dorer les livres à compartimens sur le plat; on y fit des cartouches dans lesquels on inscrivoit le titre de l'ouvrage, parce qu'alors, dans les bibliothèques, les livres étoient couchés sur le plat et non pas rangés verticalement comme nous les plaçons aujourd'hui. L'un des grands amateurs de ce temps-là, et qui fit des dépenses considérables en reliure et en dorure, fut

Grollier (né à Lyon en 1479, mort en 1565). Sa bibliothèque étoit composée d'environ 3000 vol., quantité extraordinaire pour ce temps, et tous étoient dorés diversement, avec ces mots inscrits sur le plat : JOAN. GROLLERI *et* AMICORUM : cette bibliothèque a été conservée à l'hôtel de Vic jusqu'en 1675, qu'elle fut vendue au public.

Il y a différentes sortes de reliures ; les unes *à la corde*, les autres *en nerfs*, celles-ci *à la grecque*, celles-là *à l'allemande* ou *à dos brisé*; il faut y ajouter les demi-reliures et les cartonnages *à la Bradel*. Les couvertures sont, ou en parchemin, ou en vélin, ou en basane, ou en veau, en maroquin, en cuir de truie, en cuir de Russie, en chagrin, en satin, en velours ciselé, etc. Les dorures consistent en filets simples, doubles ou triples, en vignettes, en dentelles, en arabesques, etc. Les reliures de luxe en maroquin se doublent en soie, tabis, moire, satin, ou maroquins à compartimens de diverses couleurs. J'ai des reliures de ce dernier genre faites par M. Noël de Besançon, qui sont magnifiques ; elles réunissent la solidité à une élégante simplicité, et des proportions admirables à une grande souplesse dans le jeu de la couverture. Il y a des reliures en vélin blanc sur la couverture, et sur la tranche desquelles on peint des paysages en miniature. Le veau qui sert à couvrir les livres prend aussi différentes couleurs : on dit veau fauve, veau brun, veau écaille, veau marbré, veau porphyre, veau racine, etc. M. Mairet, relieur à Dijon, qui travaille à perfectionner son art, a trouvé le moyen d'imiter le lapis-lazuli sur ses couvertures, c'est-à-dire, d'établir des veines d'or sur un fond marbré bleu ; mais le bleu m'a paru tirer sur le verd, à raison de la couleur naturelle du veau tanné qui est jaunâtre. Les plus célèbres relieurs connus sont les Deseuille, les Padeloup, les Courteval, les Simier, les Derome, les Roger-Payne, les Edwards, les Bozerian, les Bradel l'aîné, les Noel, Mairet, etc.

Tout en rendant justice à l'utilité et à la beauté des reliures pour conserver les livres et embellir nos bibliothèques, je pense qu'il y a certains ouvrages de prix qui gagneroient plus à une élégante demi-reliure

qu'à une reliure entière. Rien n'est plus précieux dans ces sortes de livres que l'intégrité des marges; et quelque réservé que soit le couteau du relieur, il ne peut en ôter sans altérer ce qui flatte le plus l'œil de l'amateur, je veux dire une belle marge dans toute sa grandeur primitive. Une demi-reliure peut se faire à dos de maroquin, et, étant placée dans une bibliothèque, produire autant d'effet à l'extérieur qu'une reliure entière. Il est difficile de se faire une idée du prix que les connoisseurs attachent aux marges bien conservées; nous n'en donnerons que deux ou trois exemples. Le bel Homère, texte grec, *Florentiae, Nerlius*, 1488, 2 *tom. en* 1 *vol. in-fol.*, se vendoit ordinairement 4 à 500 francs; un exemplaire d'une belle conservation et dont les marges n'étoient pas rognées, a été vendu 3601 fr. chez M. de Cotte, en 1804 : des Elzévirs, petits *in*-12 dont le prix est de 10, 12 à 15 fr., si l'on en rencontre avec marges entières, on les paie trois, quatre, cinq et même six louis : les belles collections de M. Didot, soit pour le Dauphin, soit pour M. le comte d'Artois, se paient au moins aussi cher brochées que si elles étoient reliées en maroquin. En voilà suffisamment pour prouver que les belles éditions qui doivent transmettre à la postérité les progrès que l'art typographique a faits dans notre siècle, y seront mieux accueillies, si elles y arrivent sans avoir été atteintes par le couteau du relieur. Il faut donc se borner à des demi-reliures pour ces objets seulement.

De la classification des livres.

Il existe un grand nombre de systèmes sur la manière de classer les livres; j'en ai rapporté les principaux dans mon *Dictionnaire de Bibliologie*, tom. II, pag. 200—281; mais on revient toujours à celui de G. Martin, qui en doit le fond au jésuite Jean Garnier (1) :

(1) Ce Garnier étoit bibliothécaire du collége de Clermont; il a imprimé son systême en 1678 sous le titre de *Systema bibliothecae collegii Parisiensis Societatis Jesu*; 1 *vol. in* 4.° Gab. Martin a publié depuis 1705 jusqu'en 1760, d'après ce systême, 148 catalogues de bibliothèques, dont 20 avec tables d'auteurs.

c'est celui que nous allons indiquer sommairement. Il divise les connoissances humaines en cinq grandes branches : 1.° religion, 2.° jurisprudence, 3.° sciences et arts, 4.° belles-lettres, 5.° histoire, et ensuite il établit des sous-divisions, dont voici les principales :

Religion. Écriture sainte, textes de la Bible ; — versions ; — commentaires ; — critique sacrée ; — liturgie. = Conciles ; — conciles généraux ; — nationaux ; — provinciaux ; — synodes. = Saints Pères, collections des SS. Pères ; — SS. Pères grecs ; — SS. Pères latins. = Théologiens, scholastiques ; — moraux ; — catéchistes ; — sermonaires ; — mystiques ; — polémiques. = Théologiens hétérodoxes.

Jurisprudence. Droit canonique ; hiérarchie de l'Eglise ; — puissance ecclésiastique ; — droit ecclésiastique français ; — droit ecclésiastique étranger ; — droit ecclésiastique des réguliers. = Droit civil ; — droit civil universel ; — droit de la nature et des gens ; — droit public ; — droit de la guerre et de la paix ; — droit ancien des Grecs ; — droit ancien des Romains ; — droit des Lombards, des Visigoths, etc. ; — droit romain nouveau ; — droit civil français au moyen âge ; — avant la révolution ; — interprètes du droit français ; — pendant la révolution ; — les cinq codes ; — interprètes des codes. = Droit étranger.

Sciences et arts. Sciences ; — philosophie ; — logique et didactique ; — éthique ou morale ; — métaphysique ; — économie ; — politique ; — économie politique ; — physique ; — histoire naturelle ; — règne animal ; — règne végétal ; — règne minéral. = Médecine ; — physiologie ; — pathologie ; — hygienne ; — anatomie ; chirurgie ; — pharmacie ; — chimie ; — alchimie. — Mathématiques ; — arithmétique ; — algèbre ; — géométrie ; — trigonométrie ; — mécanique ; — statique ; — hydrostatique ; — dynamique ; — hydro-dynamique ; — hydraulique ; — astronomie ; — optique, dioptrique et catoptrique ; — perspective ; — acoustique ; — musique ; — pneumatique ; — art de conjecturer ; — art de construire les instrumens de mathématiques. — Arts libéraux ; — de l'écriture ; — de l'imprimerie ; — du dessin ; — de l'architecture ; — de la peinture ; — de la sculpture ; — de la gravure ;

— art militaire ; — art gymnastique. — ARTS LIBÉRAUX. Pyrotechnie ; — arts divers.

BELLES-LETTRES. GRAMMAIRE générale ; — particulière ; — des langues anciennes ; — des langues vivantes. = RHÉTORIQUE ; — théorie de l'éloquence ; — pratique de l'éloquence ; — orateurs anciens ; — orateurs modernes ; dans la chaire ; dans la tribune ; dans l'administration ; au barreau ; dans les académies. = POÉSIE ; poétique, hébraïque, grecque, latine, française, étrangère ; — Poëtes épiques ; didactiques ; — dramatistes, tragiques, comiques ; — lyriques ; élégiaques, bucoliques, mythiques ou fabulistes ; satyriques ; — poëmes en prose ; — romans ; contes ; nouvelles ; — mythologie. = PHILOLOGIE, critiques ; facéties ; mélanges ; ana. = POLYGRAPHES ; — dialogues ; — épistolaires.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ; — voyages, autour du monde ; particuliers ; — atlas géographiques, hydrographiques. = Chronologie, technique, raisonnée. = HISTOIRE UNIVERSELLE ; histoire sainte ; histoire ecclésiastique. = HISTOIRE PROFANE ; histoire ancienne ; histoire moderne ; — histoire des peuples ; histoire des villes ; histoire des grands-hommes ; mélanges historiques. = ANTIQUITÉS ; mœurs et usages ; numismatique ; histoire lapidaire ou des inscriptions ; — généalogie ; blason ; ordres de chevalerie. = HISTOIRE LITTÉRAIRE ; bibliographie.

Ces divisions sommaires, qui peuvent avoir un grand nombre de sous-divisions qu'il eût été trop long de détailler ici, conviennent à la classification d'une grande bibliothèque ; on peut aussi les adopter pour une collection ordinaire, quand même il y manqueroit quelques classes.

En général, pour qu'une bibliothèque flatte l'œil et que l'on puisse y trouver sur-le-champ ce dont on a besoin, il faut avoir l'attention de réunir d'abord tous les formats de même espèce, c'est-à-dire, mettre tous les *in-folio* ensemble, tous les *in*-4.°, tous les *in*-8.°, etc. ; ensuite il faut classer les ouvrages, dans la série de chaque format, selon les cinq grandes divisions que nous venons d'exposer, et enfin, ranger par

ordre chronologique, dans chaque division ou sous-division, les auteurs qui ont travaillé sur la même matière. C'est le moyen le plus sûr de savoir où chaque ouvrage et chaque volume est placé, et d'être toujours au courant de ce que l'on possède, et de ce que l'on désire encore acquérir pour se compléter dans chaque partie, selon ses besoins ou selon ses goûts.

Cet ordre, que la différence des formats nécessite dans l'arrangement d'une bibliothèque, ne conviendroit pas dans le catalogue que l'on en voudroit faire, quoiqu'il ait été suivi jadis par plusieurs libraires. Il isole trop des parties qui appartiennent à une même division. Pour faire un catalogue régulier, il faut commencer par faire copier les titres de tous les livres sur des cartes, ensuite classer toutes ces cartes dans l'ordre des divisions et sous-divisions que nous avons rapportées plus haut; puis les transcrire dans ce nouvel ordre. On aura soin de mettre en tête du catalogue, la table des divisions, et, à la fin, la table alphabétique des auteurs, suivie de celle des ouvrages anonymes. Un catalogue ainsi rédigé, a l'avantage de présenter toutes les richesses d'une bibliothèque dans l'ordre le plus méthodique, et de faciliter les recherches.

FIN.

TABLE.

Nota. La quantité de noms propres qui se trouvent dans cet ouvrage, et dont quelques-uns forment de simples nomenclatures, n'a pas permis de faire une table des matières par ordre alphabétique. On se borne donc ici à donner la table des divisions de l'ouvrage, mais l'on indique, en plus petit caractère, à chaque division, ce qui paroît pouvoir fixer davantage l'attention du lecteur.

Pages.
Préliminaire v
Du choix des livres 1
De la prédilection particulière que des hommes célèbres de tous les temps, ont eue pour certains ouvrages 14
Parallèle d'Hérodote et de Thucydide, par Quintilien 16
Notice sur les ouvrages d'Homère 18
Parallèle d'Homère et de Virgile, par Trublet 22
Doutes sur l'existence d'Homère 24
Canon des classiques grecs, par Aristophane de Byzance . 26
Pléïades littéraires, grecque, latine et française 27
Parallèle de Démosthène et de Cicéron, par Quintilien . . 37
Décadence des lettres sous Adrien (1) 41
Jugement sur les ouvrages de Plutarque, par Rollin 48
Parallèle de Sénèque et de Plutarque, par Montaigne . . . 60
Notice sur le Roman de Don Quichotte 68
Poëmes épiques français du XVII.e siècle, ridicules 79
Eloge des Caractères de La Bruyère 96
Eloge des Maximes de La Rochefoucauld 97
Eloge de Bossuet, par La Bruyère 105
Eloge des Provinciales de Pascal, par Bossuet, par D'Aguesseau et par La Harpe, 103; par Boileau, 106, et par Voltaire 107
Eloge des Pensées de Pascal, par La Harpe. 108

(1) On a omis les deux articles suivans, qui devoient être, l'un avant Théodoric, *page* 46, et l'autre après, *page* 47.

JULIEN surnommé l'Apostat, empereur (n. 331 — m. 363), étoit enthousiaste d'Homère et de Platon.

ALFRED le Grand, roi d'Angleterre (n. 749 — m. 900), fut tellement passionné pour Esope, qu'il traduisit ses fables en vers saxons.

Eloge de Rollin, comme historien (1) 126
Parallèle du siècle d'Auguste et de celui de Louis XIV . . 128
Parallèle des anciens et des modernes 130
Nombre approximatif des éditions de l'Imitation de Jésus-Christ et de la Bible 132
Eloge de l'Ecriture Sainte 136
Eloge du Discours de l'histoire univ. de Bossuet 145
Eloge du Petit-Carême de Massillon 146
Portraits de Voltaire 148
Jugement sur les ouvrages de J.-J. Rousseau. 154
Portrait de J.-J. Rousseau, par Mably 155
Eloge d'Horace, par D'Alembert 158
Eloge de Moyse, par Diderot 158
Des connoissances indispensables à l'homme, par Diderot. 159
Eloge du génie de Buffon 175
Eloge du livre des directions, etc., de Fénélon 179
Eloge du Cours de littérature de La Harpe 184
Eloge du siècle de Louis XIV, sous le rapport religieux, par La Harpe . . . . . 186 et 189
Tableau des grands hommes qui ont illustré le siècle de Louis XIV 193
De quatre morceaux de poésie latine où brille toute la majesté romaine 195
Choix et indication des auteurs les plus célèbres dans différens genres 203

Mémorial bibliographique, indiquant sommairement les éditions les plus correctes et les plus belles des

---

(1) L'article suivant a été omis à la page 126, avant ESPIARD DE LA COUR :

MONTESQUIEU, président au parlement de Bordeaux (n. 1689 — m. 1755), faisoit de TACITE, son auteur favori ; cet historien, dit-il, *abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout.*

Un auteur français prétend que, parmi les écrivains célèbres de notre nation, les plus remarquables par la précision, sont : MONTESQUIEU, LA BRUYÈRE et BOSSUET. « L'esprit de MONTESQUIEU, ajoute-t-il, franchissoit toutes les idées intermédiaires ; ses pensées n'étoient que des résultats ; il est peut-être encore plus précis que TACITE. Quant à LA BRUYÈRE, qui n'a écrit que des pensées détachées, il abonde en expressions heureuses et inusitées, en tournures de phrases qui ne sont qu'à lui. Il s'est créé une langue dans la nôtre. C'est l'écrivain le plus original par l'expression, sans jamais être bizarre. BOSSUET, dans les beaux morceaux de ses Oraisons funèbres, unit la force, la concision, la majesté et la négligence. Il est, de tous les écrivains le moins *léché*. Dans son Histoire universelle, il entasse les faits en épargnant les mots, et cependant y sème à profusion de grandes idées. »

meilleurs ouvrages de la littérature sacrée, grecque, latine, française et étrangère (1) 207

RELIGION et MORALE : éditions de la Bible, 207 ; de l'Evangile, 208 ; de l'Imitation de Jésus-Christ, 209 ; de Pascal, 209 ; (en note, collection typographique de M. Didot l'aîné, 210) ; éditions de Massillon, Petit Carême, 211 ; de Labruyère et Théophraste, 211 ; de Cicéron, *de Officiis*, 212 ; de Plutarque, 213 ; d'Epictète, 214 (en note, collection des ouvrages imprimés format *in*-8.°, par M. Bastien, 214) ; éditions de Sénèque, 215 ; de Marc-Aurèle, 216 ; de Lucien, 216 ; de Montaigne, 216 ; de la Rochefoucauld, 217 ; de Duclos, considérations, etc., 218 ; d'Addisson, 218.

PHILOSOPHIE POLITIQUE ET MORALE, SCIENCE NAT., etc., éditions de Xénophon, Cyropédie (2) : de Fénélon, Télémaque, 218 ; de Mably, Entretiens de Phocion, 219 ; de Montesquieu, Esprit des lois, 219 ; de Bonald, Législation primitive, 220 ; de Bernardin de Saint-Pierre, 220 ; de Pline l'ancien, 220 ; de Buffon, 220 ; de Fontenelle, Pluralité des mondes, 221 ; de J. J. Rousseau, Botanique, 222 ; de Charles Bonnet, Contemplation de la nature, 222.

LITTÉRATURE, *Rhéteurs*, éditions de Quintilien, 222 ; de Rollin, traité des études, 222 ; de Batteux, 222 ; de la Harpe, cours de littérature, 223 ; de Condillac, cours d'études, 223.

Orateurs, édit. de Démosthène et Æschine, 223 ; d'Isocrate et de Lysias, 223 ; de Cicéron, Oraisons, 224 ; de Pline le jeune, Panégyrique, 224 ; de Bossuet, Oraisons, 224 ; de Fléchier, Oraisons, 225 ; de Bourdaloue, Mascaron, etc., 225 ; de J. J. Rousseau, Discours académique, 225, de Thomas, etc., 225.

POETES ÉPIQUES, éditions d'Homère, 225 ; de Lucrèce, 227 ; de Virgile, 227 (notice d'éditions réputées sans fautes typographiques, 229) ; éditions de Lucain, 230 ; du Dante ; 230, du Camoens, 231 ; du Tasse (3) ; de Milton, 231 ; de Voltaire, Henriade, 231, d'Ossian, 232 ; de Klopstock, 232.

---

(1) Il y a eu quelques omissions à l'impression, dans cette partie de l'ouvrage qui tient à la bibliographie, entre autres, les titres qui indiquent la division des matières, puis l'article Cyropédie de XENOPHON, et l'article Jérusalem du TASSE ; ces omissions sont réparées dans la présente table.

(2) Cet article omis à l'impression, doit être placé entre ADDISSON et FÉNÉLON, page 218, ainsi qu'il suit :

XÉNOPHON, CYROPÉDIE, en VIII livres, texte grec et latin, édition de Th. Hutchinson, *Oxonii e theatro sheld.*, 1727, *in*-4.°, 15 à 18 fr.

La même, texte grec, édit. de Jo. Got. Schneider, *Lipsiae*, 1800, *in*-8.°, 9 à 10 fr., et en papier fin, 12 à 15 fr.

La même, trad. en français par M. Dacier, *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-12, 5 fr.

(3) L'article du Tasse, omis à l'impression, doit être placé

Poètes dramatiques, éditions d'Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophane, 232; de Plaute, 233; de Térence, 233; de Sénèque, 234; de Corneille, 234; de Racine, 235; de Voltaire, 236; de Crébillon, 236; de Molière, 237; de Regnard, 237; de Destouches, 237; Répertoire de M. Petitot, 237; Théâtres étrangers, 238.

Poètes didactiques, lyriques, bucoliques, satyriques, etc., éditions d'Hésiode, 238; d'Anacréon, 238; de Pindare, 239; de Théocrite, 239; de Bion et Moschus, 239; de Callimaque, 240; de Catulle, Tibulle et Properce, 240; d'Horace, 240; d'Ovide, 241; de Phèdre, 243; de Martial, 243; de Juvénal, 243, de Perse, 244; de Clotilde de Surville, 244; de Malherbe, 244; de Boileau, 245; de La Fontaine, 245; de J. B. Rousseau, 246; de Deshoullières, de Chaulieu, de Voltaire, de Gresset, 247; de Bernard, de Bernis, de Florian, de Saint-Lambert, les Saisons, 248; de Delille, 249; de Demoustier, de Pope, de Thompson, d'Young, 250; de Gessner, de Berquin, 251.

Épistolaires, éditions de Cicéron, 251; de Pline le jeune, 252; de Sévigné, 252; de Voltaire, lettres choisies, 252.

Romans, éditions de Cervantes, 252; de Foë, de Lesage, de Fielding, 253, de Richardson, d'Hamilton, 254; (Collections de Romans, 254.)

Histoire, éditions de Bossuet, Discours sur l'histoire universelle, 254; de Barthelemy, 255; d'Hérodote, de Thucydide, 255; de Xénophon, 256; de Quinte-Curce, de Tite-

---

entre le Camoens et Milton, pag. 231, ainsi qu'il suit :

LE TASSE, Jérusalem délivrée, texte italien, *Parma*, *Bodoni*, 1794, 3 *vol. in-fol.* (à 2 octaves par page, pap. vélin) 170 fr. — Autre édition, 2 *vol. in-fol.* (à 3 octaves par page, tiré à 130 exempl.), 220 fr. — Autre édition, 2 *vol. gr. in-4.°*, 60 fr.; et *pet. in-fol.*, 80 fr. Ces 3 éditions ont paru en même temps.

La même, texte italien, *Parigi*, *Fr. Amb. Didot*, 1784, 2 *vol. gr. in-4.°*, avec 41 grav. de Cochin, tirée à 200 exempl., 96 à 120 fr. La réimpression sans date, avec les mêmes fig., 40 à 50 fr.

La même, texte italien, *Parigi*, *Delalain*, 2 *vol. gr. in-8.°*, fig. de Gravelot, 15 à 20 fr.

La même, trad. en français, par Le brun, *Paris*, 1774, 2 *vol. gr. in-8.°*, fig., 15 à 18 fr.

La même, même traduction, *Paris*, *Bossange*, *Masson et Besson*, 1803, 2 *vol. in-8.°*, fig. de Lebarbier, 18 à 24 fr., et en pap. vélin, 60 à 72 fr.

La même, même traduction, *Paris*, *Bossange*, 1811, 2 *vol. in-12*, 4 à 5 fr. On a tiré de cette édition quelques exemplaires *in-fol.*, dans le même genre que l'Iliade, trad. par le même M. Lebrun, (V. l'art. Homère, pag. 226.)

La même, trad. de MM. Panckoucke et Framery, *Paris*, 1785, 5 *vol. in-18*, 12 à 15 fr.

Live, 256; de César, de Salluste, 257; de Tacite, 258; de Vertot, 259; (en note, collection des ouvrages publiés par M. Renouard, 259); éditions de Montesquieu, grand. et déc. des Romains, 259; de Saint-Evremont, génie des Romains, 259; de Saint-Réal, conjurations de Venise, 259; de Voltaire, Charles XII, 260.

Biographes, éditions de Plutarque, de Diogène Laerce, 260; de Cornelius-Nepos, 261; de Suétone, 261.

Ouvrages relatifs à la connoissance des livres, 262; sur les auteurs grecs et latins, 264; sur la littérature en général, 265

Petit corps d'histoire universelle 265
Des abrégés chronologiques 270
Notice sur l'établissement d'une bibliothèque. . . 273
De son emplacement 273
Du corps de la bibliothèque et de sa disposition 273
Des soins qu'exige une bibliothèque 277
Du format des livres 280
De la reliure des livres 285
De la classification des livres 287
Table 291

Fin de la Table.

IE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

book is under no circumstances to be
taken from the Building